

NOUVEAU VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

FAIT EN 1788;

PAR J. P. BRISSOT (WARVILLE),
Citoyen François.

Nisi utile est quod facimus
Stnlta est gloria.
PHÈDRE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BUISSON, Imprimeur et Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

AVRIL 1791.

NOUVEAU VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE XXI.

Sur l'Ecole des Noirs de Philadelphie, et sur les Auteurs américains qui ont écrit en leur faveur (1).

IL existe donc un pays où l'on accorde à ces pauvres noirs une ame, une intelligence; où l'on se croit obligé de les former à la vertu, aux connoissances; où l'on ne les

(1) Un Américain libre, qui a fait un ouvrage assez profond sur les variétés de l'espèce humaine, M. Smith, prétend que la couleur est le résultat des localités climatériques et physiques d'un pays.

Le Nègre a la couleur la plus noire. Le Caffre vient après, et tient le milieu entre le Nègre et l'Indien. En voici la cause.

Les vents, sous l'équateur, suivent le cours du soleil, parviennent à la côte orientale de l'Afrique, rafraîchis par les mers immenses qu'ils franchissent, et rendent les pays d'Ajar, Janguebar et Monomotapa comparativement tempérés; mais après avoir traversé le continent, étendu dans

suppose pas des bêtes de somme, pour avoir le droit de les traiter comme elles ! Et, dans ce pays, les noirs démentent, par leurs vertus et leur industrie, les calomnies que leurs tyrans débitent ailleurs contre eux; et l'on n'apperçoit aucune différence entre la mémoire d'une tête noire et crêpue, et celle d'une tête unie et blanche. J'en ai eu aujourd'hui la preuve. J'ai vu, j'ai interrogé, j'ai entendu des enfans noirs : les uns lisoient avec facilité, d'autres répétoient de mémoire, d'autres calculoient assez rapidement. On m'a montré un tableau d'un jeune noir, qui n'a jamais eu de maître : il m'a réellement surpris.

J'ai vu dans cette école un noir-blanc, un huitième de noir : il est impossible de le distinguer d'un blanc. Il me sembloit voir dans ses yeux une vivacité extraordinaire; et c'est un caractère assez général de ces négrillons.

---

un passage de trois mille milles, s'être pénétrés de tous les feux d'un désert brûlant, ils les répandent sur les têtes des habitans du Sénégal et de la Guinée. — Voyez l'*Essai sur les causes de la variété des couleurs et figures de l'espèce humaine;* par Samuel Smith, professeur de morale, au collège du nouveau Jersey.

L'école des filles noires ne m'a pas moins pénétré d'édification. Outre la lecture, l'écriture, la religion, on les y forme au travail des mains, au rouet, à l'aiguille, etc.; et leur maîtresse m'assure qu'elles montrent en général beaucoup d'adresse. Elles avoient un air décent, attentif et soumis: c'étoit une pépinière de bonnes domestiques, de vertueuses ménagères.... Ah! combien sont coupables les colons des Indes occidentales, qui ne forment que pour la débauche et pour l'ignominie, des êtres qu'il est si facile de façonner à la vertu!

C'est à Benezet que l'Amérique doit cet utile établissement, à ce Benezet, que M. Chatelux n'a pas rougi de ridiculiser, au milieu des applaudissemens impies de ces vils flagorneurs qu'enfantent le despotisme et l'aristocratie.

La vie de cet homme extraordinaire mérite d'être connue des penseurs, qui estiment bien plus le bienfaiteur de ses semblables, que leur fléaux, si flattés, si bassement idolâtrés pendant leur vie.

Antoine Benezet naquit à Saint-Quentin en Picardie, en 1712. Le fanatisme ravageoit alors la France, sous un roi bigot, dirigé par

un confesseur scélérat, et par une femme ambitieuse. Les parens de Benezet étoient de fervens calvinistes : ils fuirent en Angleterre, et Benezet y embrassa la doctrine des quakers. Il partit pour l'Amérique en 1731, s'y établit à Philadelphie. Elevé dans le commerce, il le continua ; mais la rigidité de ses principes et son goût ne pouvant s'accorder avec l'esprit de commerce, il le quitta, et accepta, en 1736, une place dans l'académie de la société, à Philadelphie. Tous ses momens furent dès-lors consacrés, soit à l'instruction publique, soit au soulagement des pauvres, soit à la défense des esclaves noirs. Benezet avoit une philanthropie universelle, qui n'étoit pas encore très-commune; il regardoit comme ses frères tous les hommes, de quelque pays, de quelque couleur qu'ils fussent. Les momens qu'il n'employoit pas à son école, étoient destinés à recueillir tous les passages, qui pouvoient servir à faire condamner la traite et l'esclavage. Plusieurs traités sortirent de sa plume, et ne servirent pas peu à convertir ses frères, et à les déterminer à l'abolition de la servitude.

Ce n'étoit pas assez de tirer les malheureux

noirs de l'esclavage, il falloit les instruire, il falloit trouver des maîtres; et où en trouver qui voulussent se prêter à une tâche, que le préjugé avoit rendue si pénible et si dégoûtante? Aucun obstacle ne pouvoit arrêter le zèle de Benezet. Il donna, le premier, l'exemple, et consacra sa petite fortune à la fondation de cette école. Ses frères le secondèrent, et, graces à leur générosité et à celle de la société de Londres, l'école des noirs de Philadelphie jouit maintenant d'une rente de 5000 livres tournois.

Non content d'y verser toute sa fortune, Benezet consacra ses lumières et ses soins à instruire ces pauvres nègres. Il se fit leur maître d'école, et la mort le surprit en 1784, dans cette sainte occupation. Que dis-je, le surprit? Benezet avoit trop bien vécu pour être jamais surpris; la mort ne fut pour lui que le passage à la récompense qu'il méritoit. Les larmes des noirs, qui arrosèrent sa tombe, et les regrets des amis, durent être, pour ses mânes sensibles, un prix bien plus doux que tous les lauriers des conquérans.

Deux autres traits vous peindront la charité de cet homme de bien et sa constance

dans ses idées. Il ne portoit que des habits de pluche, par deux raisons ; d'abord parce que la bonté de cette étoffe économisoit sa bourse au profit des pauvres, et parce que l'habit étant usé, pouvoit encore bien vêtir un pauvre.

Benezet avoit toujours dans sa poche un de ses ouvrages et une pétition pour les noirs ; s'il rencontroit quelqu'un qui ne les connût pas, il les lui donnoit, les lui recommandoit. C'est la conduite que suivent en général les sociétés des amis ; elles répandent avec profusion les bons ouvrages. C'est la vraie manière de faire des prosélytes.

Ce quaker philantrope avoit été précédé, dans sa carrière, par d'autres amis des noirs, dont je dois vous parler.

Je vous citerai d'abord le célèbre George *Fox*, le fondateur de la secte des quakers. Il vint d'Angleterre aux Barbades en 1671, non pas pour prêcher contre la traite ou l'esclavage, mais pour élever les noirs dans la connoissance de Dieu, et engager leurs maîtres à les traiter plus doucement.

Les têtes n'étoient pas encore mûres pour cette réforme ; elles ne l'étoient pas même lorsque Guillaume *Burling*, de Long-Island,

publia, en 1718, le premier traité que je connoisse contre l'esclavage. C'étoit un quaker très-respecté. Il prêcha, mais en vain; l'heure n'étoit pas venue.

Ce trait ne doit-il pas consoler, encourager les amis des noirs en France? Il a fallu soixante ans de combats pour vaincre la cupidité en Amérique. Une année est à peine écoulée depuis la fondation de la société de Paris, et j'y vois déjà des apostats, parce que le succès n'a pas couronné les premières tentatives.

Burling fut suivi par le juge *Sewall*, presbytérien de la Nouvelle-Angleterre, qui présenta à la cour générale de Boston, en faveur des noirs, un mémoire, intitulé : *La vente de Joseph.* Il y professe les principes les plus purs, et terrasse sur-tout l'argument bannal employé par les armateurs, sur les prétendues guerres entre les princes Africains.

On a souvent reproché aux écrivains qui ont employé leur plume à la défense des noirs, de n'avoir pas été les témoins de leurs souffrances. On ne pouvoit faire ce reproche à *Benjamin Lay*, Anglois, qui, d'abord élevé dans le commerce d'Afrique, ensuite planteur aux Barbades, abandonna bientôt son

habitation, par l'horreur que lui inspira le traitement affreux sous lequel les esclaves gémissoient. Il se retira à Philadelphie, se fit quaker, ne cessa toute sa vie de prêcher et d'écrire pour l'extirpation de l'esclavage. Son traité principal sur ce sujet parut en 1737. On lui a reproché un excès de zèle, une exagération dans les tableaux, qui ne provient que d'une imagination trop vivement frappée, et des déclamations trop fortes contre les ministres des autres religions. Mais ces défauts ont été bien expiés par une vie sans tache, par un zèle infatigable pour l'humanité, par de profondes méditations. — Lay étoit très-simple dans ses habits; il n'en portoit que d'étoffes fabriquées de ses mains; sa prononciation étoit animée; il étoit de feu quand il parloit sur l'esclavage. Il mourut en 1760, à quelques milles de Philadelphie, dans la quatre-vingtième année de son âge. Sa tempérance et son amour pour la solitude, le firent sans doute parvenir à cette heureuse vieillesse. La méditation étoit son unique plaisir, son état presqu'habituel. Il existe de lui un portrait, ce qui est fort extraordinaire; car les quakers rejettent la peinture comme inutile: on l'y a représenté

lisant à l'entrée d'une cave ; emblême sous lequel on a voulu peindre son goût pour la retraite.

Un des hommes qui s'est le plus distingué dans cette carrière ouverte par l'humanité, est un autre quaker, nommé *Jean Woolmann.* Il étoit né en 1720. Formé de bonne heure à la méditation, il fut jugé, par les amis, digne d'être ministre à l'âge de vingt-deux ans. Il voyagea beaucoup pour étendre la doctrine de ses frères ; mais c'étoit toujours à pied, et sans aucunes provisions ; car il vouloit imiter les apôtres ; et, d'ailleurs, il vouloit être utile à ceux qui avoient le plus besoin de ses instructions, aux ouvriers, aux malheureux esclaves. Il abhorroit tellement la traite des noirs et leur esclavage, qu'il ne voulut jamais goûter des denrées produites par cette voie. Leur cause, comme il le disoit lui-même à ses amis, étoit sans cesse présente à son esprit ; il ne pouvoit s'en séparer, et, soit en public, soit en particulier, il s'efforçoit de lui acquérir des prosélytes. Le dernier discours qu'il prononça étoit sur ce sujet. En 1772, il entreprit un voyage en Angleterre, pour voir à cette occasion ses frères les quakers. Il y mourut de

la petite-vérole, après avoir laissé plusieurs bons ouvrages sur ce sujet, tels que des *Considérations sur l'esclavage des noirs*, dont il existe plusieurs éditions.

J'ai cru devoir, mon cher ami, vous donner quelques détails sur ces saints personnages, si peu connus en France, avant de vous développer la situation des noirs dans cette immense contrée.

LETTRE XXII.

Sur les tentatives pour abolir la traite des Noirs dans les Etats-Unis.

Les lettres de recommandation dont m'ont honoré les sociétés de France et d'Angleterre, qui s'occupent du sort des noirs, m'ont procuré ici l'accueil le plus flatteur, et la communication des renseignemens qui peuvent nous éclairer sur les travaux de ces sociétés. Trop d'objets, malheureusement, occupent les moment d'un rapide voyage, et je ne puis pas approfondir cette matière importante, comme je le désirerois.

Après vous avoir parlé, dans ma précédente,

des hommes sublimes qui ont défendu les noirs en Amérique, je veux vous exposer (1) ce qu'on a fait ici pour abolir la traite des nègres, pour les rendre à la liberté, pour les régénérer. Je vous dirai quelles ont été les suites de ces bienfaisantes tentatives; enfin, je vous dirai ce qu'on se propose de faire pour assurer à jamais aux noirs le bienfait de leur liberté. Woolman et Benezet avoient inutilement déployé tous leurs efforts pour faire abolir la traite des noirs, sous le gouvernement de l'Angleterre. L'intérêt mal entendu de la métropole, fit rejetter, en 1772, toutes les pétitions ; cependant les esprits étoient préparés dans les divers Etats-Unis, et l'indépendance y fut à peine proclamée, qu'il s'éleva un cri général contre ce commerce. Il parut inconséquent à des hommes qui s'armoient pour défendre leur liberté, de l'enlever à d'autres hommes, et pour le prouver plus complètement, on imprima un pamphlet dont le cadre étoit très-heureux. On

---

(1) Une partie de ce qu'on va lire a été prononcé par moi, dans un discours lu à la société des amis des noirs, le 9 février 1789. J'y ai fait des additions et des changemens importans : on n'a tiré d'ailleurs que très-peu d'exemplaires de ce discours.

mit en parallèle les principes sur lesquels l'esclavage étoit fondé, avec ceux qui servoient de base à la nouvelle constitution.

Ce rapprochement eut un plein succès, et le nouveau congrès ne tarda pas à prononcer que l'esclavage des noirs étoit incompatible avec les bases du républicanisme (1). Les divers législateurs se hâtèrent de consacrer le principe du congrès.

Trois périodes bien caractérisées marquent la révolution qui s'est faite à cet égard dans les Etats-Unis : la défense de l'importation des noirs, leur affranchissement et leur instruction. — Tous les Etats-Unis ne sont pas également avancés sur ces trois points.

Dans les états du nord et du milieu, on a proscrit à jamais l'importation des noirs. Dans les autres elle est limitée à un certain temps. Dans la Caroline du midi, où cette défense ne devoit durer que trois ans, on vient de la renouveller pour trois autres années. La Géorgie est le seul état qui n'ait pas suivi l'exemple des autres, et qui continue à recevoir des esclaves. — Et cependant, lorsque le général Oglethorpe posa,

(1) Voyez la résolution du congrès, du 8 octobre 1774.

dans les commencemens de ce siècle, les fondemens de cette colonie, il exigea, il arrêta qu'on n'y permettroit jamais l'importation du rum ni des esclaves. — Cette défense fut bientôt violée ; on crut le poison des liqueurs spiritueuses nécessaire pour réparer les esprits de ces indolens colons ; on crut que la chaleur du climat, au-dessus des forces des blancs, les nécessitoit, pour cultiver leur sol, à appeller des bras étrangers, et les justifioit de les enchaîner (1).

En examinant les motifs qui ont dirigé la législature des divers états, soit à défendre à jamais l'importation, soit à la circonscrire à un certain nombre d'années, ne soyons ni enthousiastes ni frondeurs. — Sans doute

(1) Ces opinions commencent à disparoître, même dans la Géorgie. Un planteur de cet état écrivoit, en septembre 1790, le passage suivant, qui est très-remarquable :

« Depuis que la paix est rétablie entre nous et les Creeks (tribus très-nombreuses de sauvages), la plus grande prospérité se prépare, et les vastes étendues de terrein des deux bords de l'Altamaha vont augmenter de valeur. Rien ne manque ici que des mains. *Au lieu d'esclaves très-rares, très-chers, qu'il nous vienne une race d'hommes blancs, qui ne dédaignent pas de mettre la main à la terre*, et le pays s'enrichira ».

l'intérêt a eu une grande influence sur cette révolution; sans doute les états du nord et du midi peuvent être soupçonnés de l'avoir adoptée avec d'autant plus d'ardeur et de promptitude, qu'ils ont moins besoin de bras esclaves pour le genre de productions qu'ils cultivent, que leurs besoins sont plus circonscrits, et que leur population, toujours croissante, les dispense d'avoir recours à des recrues étrangères, pour tirer de leur sol un produit proportionnel à leurs besoins. Peut-être, si la Caroline du midi a prolongé récemment la défense de l'importation, on doit moins cette loi bienfaisante à l'humanité qu'à la politique, qu'à l'observation faite par le législateur, que ses citoyens devoient déjà beaucoup aux Anglois, pour les cargaisons de nègres, et qu'une importation ultérieure les ruineroit.

Mais soyons justes, et avouons, d'un autre côté, que les Américains sont, plus qu'aucune autre nation, persuadés que tous les hommes sont nés libres et égaux; avouons qu'ils se dirigent généralement par ce principe d'égalité; avouons que les quakers, qui ont commencé, qui ont propagé, qui propagent cette révolution, ont été guidés par

des principes religieux, et qu'ils leur ont sacrifié leurs intérêts personnels. Malheureusement leur opinion sur cet article n'est pas encore devenue universelle; l'intérêt la combat encore avec quelque succès dans les états du midi; un parti nombreux soutient encore l'impossibilité de cultiver le sol de ces états méridionaux sans des mains esclaves, l'impossibilité d'augmenter leur nombre et les défrîchemens, sans les recruter en Afrique. C'est aux efforts violens de ce parti, dans la dernière convention, qu'on doit le seul article qui ternit ce beau monument de la raison humaine, le nouveau système fédéral des Etats-Unis. — C'est ce parti qui a proposé d'enchaîner le nouveau congrès, et de l'empêcher de proscrire généralement l'importation des noirs pendant l'espace de vingt ans. — Il a dit à cette auguste assemblée : *ou signez cet article, ou nous faisons un schisme.* Et la vue des maux qu'entraîneroit ce schisme politique, sans adoucir le sort des esclaves, a forcé la convention de s'écarter du grand principe de la liberté universelle et des précédentes déclarations du congrès; elle a cru devoir imiter Solon, et faire, non la meilleure loi possible, mais

la loi la plus convenable aux circonstances.

Dans la vérité, quoique cet article énigmatiquement conçu, ait causé une grande surprise à l'Europe, qui n'en connoissoit pas la cause secrète, et une vive douleur à la société d'Angleterre, prête à accuser les nouveaux législateurs d'une lâche défection, parce qu'elle étoit moins éclairée sur les circonstances locales qui les avoient dirigés, il faut pourtant regarder la proscription générale et irrévocable de la traite des noirs comme très-prochaine dans tous les Etats-Unis. Elle résulte, et de la nature des choses, et de l'article même du nouveau plan fédéral que nous venons de citer. En effet, neuf états sur treize ont défendu l'importation des noirs.—Les noirs qui y abordent sont libres : voilà donc neuf asyles ouverts aux esclaves qu'on peut verser dans la Géorgie, ou qu'on versera dans les trois autres états, s'ils révoquent la proscription temporaire. — Je ne parle point ici du voisinage des Florides, appartenant aux Espagnols, où se sauvent sans cesse les nègres de la Géorgie, parce qu'ils espèrent d'être mieux traités par les Espagnols. Je ne parle point de ces vastes forêts, de ces montagnes inaccessibles

inaccessibles qui font partie des états du midi, et où le noir persécuté peut si facilement trouver un abri contre l'esclavage. Par-tout les communications sont si nombreuses et si faciles entre tous les états et les pays de derrière, qu'il est impossible de prévenir les fugitifs. Les rechercher, entraîneroit des dépenses disproportionnées à leurs valeurs; et quoique, en apparence, les états libres ne s'opposent point à ces recherches, cependant on y a une telle horreur, et pour le commerce des noirs, et même pour l'esclavage, que le maître qui court après sa propriété humaine, y est toujours mal vu, peu soutenu, et presque toujours contrarié. — Voilà donc une nouvelle chance contre l'importation des noirs; chance de la possibilité *de la fuite*, chance qui doit renchérir leur prix et leur travail; et probablement convaincu par des pertes réelles en ce genre, le colon de la Géorgie et des Carolines verra qu'il est plus simple, plus raisonnable, et moins dispendieux de cultiver avec des bras américains et libres, qu'avec des bras africains. — *La nature des lieux est ici contre l'esclavage.* J'avois donc raison de dire que la nature des choses

est en Amérique contre l'importation des noirs.

D'ailleurs, le congrès, dans vingt ans, sera autorisé à prononcer définitivement sur cette importation. Alors sans doute le sentiment d'humanité et les calculs de la raison y prévaudront ; alors, rien ne l'arrêtera, il ne sera plus forcé de sacrifier l'équité à des convenances, il ne craindra plus ni une forte opposition, ni un schisme. — Neuf états sont déjà déterminés en faveur de cette mesure ; la création de l'état de Vermont donnera un nouveau suffrage prépondérant. — Les états du midi ne pourront ni former une opposition formidable, (ils ne peuvent contrebalancer le nord) ni demander un amendement, puisque, pour faire réussir un pareil amendement, il faut le concours de neuf états, ou des deux tiers de chaque législature. — On doit donc regarder comme certain que la prohibition de l'importation des noirs, aura lieu par-tout dans les Etats-Unis, au moins dans vingt ans.

Ici je dois parler d'un crime particulier aux Etats-Unis, imaginé par la cupidité des marchands de chair humaine. Ne pouvant plus y importer des noirs esclaves, ils ont

essayé de voler ceux qui étoient libres, pour les vendre dans les pays où ils avoient un prix fixe. Les Anglois ont, dans la dernière guerre, donné l'exemple de cette horrible spéculation. Ils voloient aux Américains leurs nègres, et les alloient vendre dans les Indes occidentales; par-là ils nuisoient au maître et à l'esclave, à l'esclave sur-tout, qu'ils faisoient passer d'un joug doux et modéré à une tyrannie infernale. — Car alors l'opinion publique n'avoit pas encore parlé, ni forcé les planteurs à traiter mieux leurs esclaves.

A la fin de la guerre, il s'est trouvé dans l'Amérique des hommes assez barbares, pour enlever, dans les campagnes sur-tout, des enfans, des femmes, et pour les vendre aux capitaines de vaisseaux en relation avec les îles. — Sous différens prétextes, ils engageoient ces noirs à venir à bord de ces vaisseaux : là on les enchaînoit, et on les transportoit ensuite aux îles. La répétition de ces crimes a excité l'indignation des sociétés qui protègent les noirs en Amérique; le clergé même a joint sa voix à la leur. Elles l'ont dénoncé à toutes les législatures, et presque toutes ont, dans ces derniers temps, pro-

noncé des loix très-sévères pour empêcher ce vol d'hommes. Une des plus frappantes, est celle passée dans l'assemblée générale de Connecticut, au mois d'octobre dernier.

Ce même acte parle d'un autre abus contre lequel avoient déja sévi les législateurs de Massasuchett et de Pensylvanie; c'est celui de continuer clandestinement et indirectement le commerce des noirs. Un négociant charge du rum de Boston pour la Guinée, y achète ou vole des nègres, va les vendre dans les îles, y prend du sucre et des mêlasses, vient les revendre dans les Etats-Unis. Je dois rendre hommage aux sociétés d'Amérique. Ne pouvant empêcher cette vente, elles emploient tous leurs efforts pour la décourager. J'en eus la preuve pendant mon séjour à Philadelphie : le propriétaire d'une cargaison, fruit de la traite, eut beaucoup de peine à trouver un acheteur. Son histoire étoit connue, l'alarme fut donnée, et le négociant fut traité par-tout avec le plus grand mépris.

LETTRE XXIII.

Sur les loix rendues dans les divers Etats, *pour* l'affranchissement *des Esclaves.*

L'ESCLAVAGE, mon ami, n'a pas souillé toute la surface des Etats-Unis, comme on le croit communément. Dans le New-Hampshire et le Massasuchett, il n'y a jamais eu de loi qui y autorisât l'esclavage, et il n'y a point d'esclaves. Quand donc ces états ont proscrit l'esclavage, ils n'ont fait que déclarer ce qui existoit. Dans le Connecticut, il y en a peu; l'austère puritanisme, qui règne dans cette contrée, ne pouvoit se concilier avec l'esclavage; la culture y étoit mieux faite et moins chère avec des bras libres qu'avec des bras esclaves: tout concouroit donc à engager les colons à affranchir leurs esclaves. Aussi presque tous ont affranchi leurs esclaves; les enfans de ceux qui ne sont pas affranchis, doivent être libres à vingt-cinq ans, c'est-à-dire, à l'âge où ils peuvent pourvoir à leurs besoins.

Tel est à peu près aussi le sort des nègres dans l'état de New-Yorck. — Cependant les

esclaves y sont plus nombreux. C'est que le fonds de cette colonie est composé d'Hollandois, c'est-à-dire, d'hommes moins disposés que les autres peuples à se séparer de leur propriété. Cependant la liberté des enfans y est assurée à un certain âge.

L'état de Rhode-Island faisoit autrefois un très-grand commerce d'esclaves ; il n'existe plus, il est proscrit aujourd'hui, et une loi récente a de nouveau consacré cette proscription. Plût au Ciel que l'esprit de sagesse qui a guidé la législature de cet état sur ce point, l'eût également guidée pour anéantir cet horrible brigandage de papier-monnoie, qui, de l'état le plus florissant, le plus actif et le plus peuplé, a fait un désert, où règne la paresse à côté de la misère et de la mauvaise foi. — Heureusement, et c'est ce qui soutient l'espoir, beaucoup de quakers existent dans cette île, c'est-à-dire, qu'il y a peu d'esclaves, et un esprit d'ordre et d'économie.

Dans les Jerseys, le fonds de la population est hollandois : vous y retrouvez donc souvent des traces de cet esprit hollandois que j'ai déja peint. — Cependant les habitans de l'ouest sont bien disposés pour l'affranchis-

sement ; ceux de l'est s'y sont opposés. On ne désespère pas de vaincre leur obstination ; c'est au moins le sentiment d'un homme respectable et célèbre, par la part qu'il a eue à la dernière révolution du gouvernement, M. *Livingston ;* sentiment qu'il a développé dans une lettre écrite à la société de Philadelphie. Il a lui-même affranchi tous ses esclaves, et ils étoient nombreux. Il est un des plus ardens apôtres de l'affranchissement ; mais connoissant le caractère de ses compatriotes ; et persuadé qu'on ne gagne rien à heurter de front les opinions, il temporise, raisonne, capitule avec l'intérêt, et il ne désespère point de l'emporter sur lui (1).

Les quakers ont été plus heureux dans la Pensylvanie. Dès l'année 1758, leur assemblée générale arrêta, à l'unanimité, d'excommunier tout membre de cette société qui persisteroit à garder des esclaves. En 1780, sur leur demande, secondée par un

(1) M. Livingston est plus connu en Europe, par la critique qu'il a faite du savant ouvrage de M. Adams, sur les *constitutions.* Cette critique a été traduite, et accompagnée de notes très-judicieuses, par de bons écrivains politiques. — Ce respectable Américain est décédé en 1790, et a emporté les regrets des Etats-Unis.

grand nombre de partisans d'autres sectes, l'assemblée générale abolit à jamais l'esclavage, força les propriétaires des esclaves à les faire enregistrer, déclara leurs enfans libres à l'âge de ving-huit ans, les éleva, jusqu'à cette époque, au rang des domestiques loués, de leur consentement, pour un certain nombre d'années, leur assura le bénéfice du jugement par juré, etc., etc. Cet acte, cependant, n'avoit pu prévoir tous les abus, ni prévenir tous les artifices de la cupidité. On l'éluda dans plusieurs points. Le commerce des esclaves au-dehors fut continué par des spéculateurs avides; des maîtres barbares vendirent leurs esclaves dans des contrées lointaines: d'autres envoyèrent, sous divers prétextes, les enfans de ces noirs dans des états voisins, mais dans la vérité, pour les vendre et les empêcher de profiter du bénéfice de la loi, lorsqu'ils seroient arrivés à l'âge de vingt-huit ans; d'autres, dans une vue semblable, mais d'après un calcul différent, y envoyoient accoucher les mères esclaves; enfin, d'autres, comme je l'ai dit, voloient des noirs libres, et les alloient vendre aux îles. La société de Pensylvanie, veillant sans cesse à l'exé-

cution des loix, et touchée de ces abus, s'adressa de nouveau à la législature, qui, le 29 mars dernier, passa un nouvel acte, pour les prévenir efficacement. Elle arrêta qu'on ne pourroit envoyer un esclave dans un état voisin, sans son consentement; prononça des amendes considérables contre ceux qui enverroient les enfans des esclaves dans d'autres états, pour les y vendre; prononça la confiscation des vaisseaux employés à la traite; condamna au travaux publics les voleurs de nègres, etc.

On ne peut sans doute donner trop d'éloges au zèle constant et soutenu de la société de Pensylvanie qui provoqua ces loix, à l'esprit de liberté et d'équité qui dirigea l'assemblée de la Pensylvanie, aux principes d'humanité qui furent déployés dans les débats à cette occasion. Cependant, qu'il nous soit permis de mêler nos regrets à ces justes éloges : pourquoi cette respectable assemblée n'a-t-elle pas été plus loin? Pourquoi, par exemple, n'a-t-elle pas étendu, ou au moins fait espérer l'affranchissement aux noirs qui étoient esclaves lors du premier acte? C'est une propriété, dit-on, et toute propriété est sacrée. — Mais qu'est-ce qu'une

propriété évidemment fondée sur le vol? Qu'est-ce qu'une propriété contraire aux loix divines et humaines? — Je veux encore que cette propriété méritât quelques égards; mais pourquoi ne l'avoir pas limitée à un certain nombre d'années? Pourquoi n'avoir pas accordé à l'esclave le droit de se racheter? Quoi! l'enfant d'un nègre esclave, en Pensylvanie, peut espérer de jouir un jour de la liberté; son maître ne peut la lui refuser, quand il a travaillé pour lui jusqu'à l'âge de vingt-huit ans! et le malheureux père est à jamais privé de sa liberté! — Son fils, qui n'a pas, comme lui, senti la douleur, le désespoir d'être enlevé à sa patrie, à sa famille, à tout ce qu'il y a de plus cher pour l'homme; son fils, qui n'a pas été déchiré par ces tourmens si communs avant la révolution actuelle; son fils est favorisé par la loi! et cette loi partiale condamne le père à être infortuné toute sa vie! Non, cette injustice ne peut souiller long-temps le code des loix, dans un pays où la raison et l'humanité se font entendre; et il faut espérer qu'un jour viendra, où l'on fera une composition avec l'intérêt, pour arracher de ses mains les pères esclaves. . . . . . .

Pourquoi encore, dans l'acte du premier mars 1780, déclare-t-on que l'esclave ne pourra être témoin contre un homme libre? Pourquoi cette partialité? Ou vous croyez cet esclave moins véridique que l'homme libre, ou vous le croyez d'une organisation, d'une espèce différente de la vôtre. Ce dernier sentiment seroit absurde. — L'autre, s'il est vrai, dépose contre vous. — Car pourquoi seroit-il moins véridique, plus corrompu, plus vicieux? C'est sans contredit parce qu'il est esclave. — Ses crimes, ses vices retombent donc sur la tête du maître. — Et le maître punit et dégrade l'esclave pour son propre crime! Quelle horrible injustice!

Enfin, comment cette même loi a-t-elle la complaisance d'ordonner qu'on remboursera au maître, des deniers du trésor public, le prix de l'esclave qui sera exécuté? Si, comme il est aisé de le démontrer, presque tous les crimes de l'esclave sont le produit d'un esclavage plus ou moins rigoureux, ne paroîtra-t-il pas alors absurde de récompenser un maître de sa tyrannie? Et quand on se rappelle que les maîtres ont jusqu'à présent regardé les noirs comme une espèce de

bétail ; que par les loix anciennes, le maître étoit responsable des dommages causés par son bétail, ne paroît-il pas alors contradictoire de payer au maître le prix du bétail noir qui a causé du dommage à la société, et qu'elle se croit obligée d'exterminer ? — Paye-t-on donc l'auteur ou l'homme responsable du dommage, au lieu de le faire payer ?

N'en doutons pas, ces taches disparoîtront du code noir de la Pensylvanie. — Trop de raison domine dans ses assemblées, trop d'ardeur anime sa société, pour ne pas l'espérer.

Le petit état de Delaware a suivi l'exemple de la Pensylvanie. Il est peuplé en grande partie par des quakers ; on y multiplie donc les affranchissemens. C'est dans cet état, renommé par la sagesse de ses lois, par sa bonne-foi, par son patriotisme fédéral, que réside cet ange de paix, *Warner Miflin*, dont je vous ai déjà parlé. Comme Benezet, il n'est occupé que du soin de propager partout les opinions de sa société, sur la nécessité d'affranchir les noirs, du soin encore de pourvoir à leur existence et à leur instruction. C'est en partie à son zèle qu'on doit la formation d'une société pour l'abolition

de la traite et de l'esclavage, fondée sur le modèle de celle de Philadelphie.

A cet état de Delaware finit le systême de protection pour les noirs; il y a cependant quelques nègres affranchis dans le Maryland, parce qu'il y a quelques quakers, et l'on s'en apperçoit aisément, en comparant les plantations de tabac ou de maïs de ces derniers avec les autres; on voit combien le bras libre est supérieur au bras esclave, dans le développement de l'industrie.

Quand vous parcourez le Maryland et la Virginie, vous croyez être dans un monde différent; vous le croyez encore, quand vous conversez avec leurs habitans. On ne parle plus ici du projet d'affranchir les esclaves, on n'exalte plus les sociétés de Londres et de l'Amérique, on n'y lit pas les ouvrages de Clarkson. — Non, des maîtres indolens ne voient par-tout qu'avec inquiétude les efforts qui se font pour rendre l'affranchissement universel. Les Virginiens sont persuadés de l'impossibilité de cultiver le tabac sans l'esclavage ; ils craignent que si les noirs redevenoient libres, ils ne causassent des troubles ; ils ne savent, en les rendant libres, quel rang leur assigner dans

dans la société, s'ils les établiront dans un comté séparé, ou s'ils les renverront. Voilà les objections que vous entendez répéter par-tout contre le projet d'affranchissement.

La plus forte objection est dans le caractère, les goûts et les habitudes des Virginiens. Ils aiment à jouir des sueurs de leurs esclaves, à chasser, et à étaler du luxe, sans être assujétis à aucun travail. Cet ordre de choses changeroit, s'il n'y avoit plus d'esclaves; le planteur seroit obligé de travailler lui-même. Ce n'est pas que le travail esclave rende plus que l'autre; mais en mutipliant les esclaves, en les condamnant à une misérable nourriture, en les privant de vêtemens, et en gaspillant les meilleurs terreins par une culture légère, on parvient à suppléer le défaut de bon travail.

LETTRE XXIV.

Sur l'état général, le genre d'industrie, les mœurs, le caractère, etc. des Noirs, dans les Etats-Unis.

DANS les quatre états du nord et dans ceux du midi, les noirs libres sont, ou domestiques, ou tiennent de petites boutiques, ou cultivent la terre. Vous en voyez quelques-uns sur les bâtimens destinés au cabotage. Peu osent se hasarder sur les vaisseaux employés aux voyages de long cours, parce qu'ils craignent d'être transportés et vendus dans les îles. — Au physique, tous ces noirs sont généralement vigoureux (1), d'une forte constitution, capable des travaux les plus pénibles; ils sont généralement actifs. — Domestiques, ils sont sobres et fidèles. — Ce portrait s'applique aux femmes de cette couleur. — Je n'ai vu faire

(1) Les noirs mariés font certainement autant d'enfans que les blancs; mais on a remarqué que dans les villes, il périssoit plus d'enfans noirs. Cette différence tient moins à leur nature qu'au défaut d'aisance et de soins, sur-tout des médecins et des chirurgiens.

aucune distinction entr'eux à cet égard et les domestiques blancs, quoique ces derniers les traitent toujours avec mépris, comme étant d'une espèce inférieure. — Ceux qui tiennent des boutiques, vivent médiocrement, n'augmentent jamais leurs affaires au-delà d'un certain point. La raison en est simple : quoique par-tout on traite les noirs avec humanité, les blancs qui ont l'argent, ne sont pas disposés à faire aux noirs des avances, telles qu'elles les missent en état d'entreprendre le commerce en grand ; d'ailleurs, il faut pour ce commerce quelques connoissances préliminaires, il faut faire un noviciat dans un comptoir, et la raison n'a pas encore ouvert aux noirs la porte du comptoir. On ne leur permet pas de s'y asseoir à côté des blancs. — Si donc les noirs sont bornés ici à un petit commerce de détail, n'en accusons pas leur impuissance, mais le préjugé des blancs, qui leur donnent des entraves. Les mêmes causes empêchent les noirs qui vivent à la campagne d'avoir des plantations étendues; celles qu'ils cultivent sont bornées, mais généralement assez bien cultivées : de bons habits, *une loghouse*, ou maison de bois en bon

bon état, des enfans plus nombreux les font remarquer des Européens voyageurs, et l'œil du philosophe se plaît à considérer ces habitations, où la tyrannie ne fait point verser de pleurs. Dans cette partie de l'Amérique, les noirs sont certainement heureux; mais ayons le courage de l'avouer, leur bonheur et leurs talens ne sont pas encore au degré où ils pourroient atteindre. — Il existe encore un trop grand intervalle entre eux et les blancs, sur-tout dans l'opinion publique, et cette différence humiliante arrête tous les efforts qu'ils feroient pour s'élever. Cette différence se montre par-tout. Par exemple, on admet les noirs aux écoles publiques; mais ils ne peuvent franchir le seuil d'un collège. Quoique libres, quoique indépendans, ils sont toujours eux-mêmes accoutumés à se regarder comme au-dessous du blanc; il a des droits qu'ils n'ont pas (1).

(1) N'y eût-il que l'aversion des blancs pour le mariage de leurs filles avec les noirs, ce seul sentiment suffiroit pour avilir ces derniers. Cependant il y a quelques exemples de ces mariages.

Il existe à Pittsbourg sur l'Ohio une blanche d'origine françoise, menée à Londres, et enlevée, à l'âge de douze ans, par des corsaires qui faisoient métier d'enlever des

Concluons de là, qu'on jugeroit mal de l'étendue, de la capacité des noirs, en prenant pour base celle des noirs libres dans les états du nord.

Mais quand on les compare aux noirs esclaves des états du midi, quelle prodigieuse différence les sépare ! Dans le midi, les noirs sont dans un état d'abjection et d'abrutissement difficile à peindre. Beaucoup sont nuds, mal nourris, logés dans de misérables

---

enfans, et de les vendre en Amérique pour un temps fixe de leur travail. — Des circonstances singulières l'engagèrent à épouser un nègre qui lui acheta sa liberté, et qui la tira des mains d'un blanc, maître barbare et libidineux, qui avoit tout employé pour la séduire. — Une mulâtresse, sortie de cette union, a épousé un chirurgien de Nantes, établi à Pittsburg. — Cette famille est une des plus respectables de cette ville; le nègre fait un très-bon commerce, et la maîtresse se fait un devoir d'accueillir et de bien traiter les étrangers, et sur tout les François que le hasard amène de ce côté.

Mais on n'a point d'idée d'une pareille union dans le nord; elle révolteroit. — Dans les établissemens, le long de l'Ohio, il y a bien des négresses qui vivent avec des blancs non mariés. — Cependant on m'assura que cette union est regardée de mauvais œil par les nègres mêmes. Si une négresse a une querelle avec une mulâtresse, elle lui reproche d'être d'un sang mêlé.

huttes, couchés sur la paille (1). On ne leur donne aucune éducation ; on ne les instruit dans aucune religion ; on ne les marie pas, on les accouple ; aussi sont ils avilis, paresseux, sans idées, sans énergie. — Ils ne se donneroient aucune peine pour avoir des habits, ou de meilleures provisions ; ils aiment mieux porter des haillons que de les raccommoder. — Ils passent le dimanche, qui est le jour du repos, entièrement dans l'inaction. — L'inaction est leur souverain bonheur ; aussi travaillent-ils peu et nonchalamment.

Il faut rendre justice à la vérité ; les Américains du midi traitent doucement les esclaves, et c'est un des effets produits par l'extension générale des idées sur la liberté: l'esclave travaille moins par-tout ; mais on s'est borné là. Il n'en est pas mieux, ni pour

(1) Le docteur Rush, qui a été à portée de traiter ces noirs, m'a communiqué une observation bien importante, et qui prouve combien l'énergie morale et intellectuelle d'un individu influe sur sa santé et son état physique. Il m'a dit qu'il étoit bien plus difficile de traiter et de guérir ces noirs esclaves que les blancs ; qu'ils résistoient bien moins aux maladies violentes ou longues. C'est qu'ils tiennent peu par l'ame à la vie : la vitalité ou le ressort de la vie est presque nul dans eux.

la nourriture, ni pour son habillement, ni pour ses mœurs, ni pour ses idées ; ainsi le maître perd, sans que l'esclave acquière ; et s'il suivoit l'exemple des Américains du nord, tous deux gagneroient au changement.

Quand on peint les noirs des états du midi, il faut bien distinguer ceux qui sont attachés à la culture de la plantation, de ceux qui vivent dans la maison. Le tableau que je viens de faire ne s'applique qu'aux premiers ; les autres, mais ils sont peu nombreux, sont généralement mieux vêtus, plus actifs et moins ignorans.

On a cru généralement jusqu'à ces derniers temps, que les nègres avoient moins de capacité morale que les blancs ; des auteurs même estimables l'ont imprimé (1). Ce préjugé commence à disparoître ; les états du nord pourroient fournir des exemples du contraire. Je n'en citerai que deux frappans ; le premier, prouvera qu'avec l'instruction, on peut rendre les noirs propres à toutes les professions ; le second, que la tête d'un nègre

(1) J'ai déjà plusieurs fois réfuté cette opinion, et surtout dans mon *Examen critique des voyages de M. Chatellux*. Elle a d'ailleurs été détruite dans une foule d'excellens ouvrages.

est organisée pour les calculs les plus étonnans, et par conséquent pour toutes les sciences.

J'ai vu, dans mon séjour à Philadelphie, un noir, appelé Jacques Derham, médecin, qui exerce dans la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi ; et voici son histoire, telle qu'elle m'a été attestée par plusieurs médecins. — Ce noir a été élevé dans une famille de Philadelphie, où il a appris à lire, à écrire, et où on l'a instruit dans les principes du christianisme. — Dans sa jeunesse, il fut vendu au feu docteur Jean Kearsley le jeune, de cette ville, qui l'employoit pour composer des médecines, et les administrer à ses malades.

A la mort du docteur Kearsley, il passa dans différentes mains, et il devint enfin l'esclave du docteur George West, chirurgien du seizième régiment d'Angleterre, sous lequel, pendant la dernière guerre en Amérique, il remplit les fonctions les moins importantes de la médecine.

A la fin de la guerre, le docteur West le vendit au docteur Robert Dove, de la Nouvelle-Orléans, qui l'employa comme son second. Dans cette condition, il gagna si bien

la confiance et l'amitié de son maître, que celui-ci consentit à l'affranchir deux ou trois ans après, et à des conditions modérées.— Derham s'étoit tellement perfectionné dans la médecine, qu'à l'époque de sa liberté, il fut en état de la pratiquer avec succès à la Nouvelle-Orléans. — Il a environ 26 ans; il est marié, mais il n'a point d'enfans; la médecine lui rapporte 3000 dollars, ou 16000 l. environ par an.

J'ai causé, m'a dit le docteur Wistar, avec lui sur les maladies aiguës et épidémiques du pays où il vit, et je l'ai trouvé bien versé dans la méthode simple, usitée par les modernes pour le traitement de ces maladies. — Je croyois pouvoir lui indiquer de nouveaux remèdes; mais ce fut lui qui me les indiqua. —Il est modeste, et a des manières très-engageantes; il parle françois avec facilité, et a quelques connoisances de l'Espagnol.— Quoique né dans une famille religieuse, on avoit, par accident, oublié de le faire baptiser. En conséquence, il s'est adressé au docteur Withe pour recevoir le baptême; il le lui a conféré, après l'en avoir jugé digne, non-seulement par ses connoissances, mais par son excellente conduite.

Voici l'autre fait, tel qu'il m'a été attesté, et imprimé par le docteur Rush (1), célèbre médecin et auteur, établi à Philadelphie; et plusieurs détails m'en ont été confirmés par l'épouse de l'immortel Washington, dans le voisinage duquel ce nègre est depuis long-temps.

Son nom est Thomas Fuller; il est né en Afrique, et ne sait ni lire ni écrire; il a maintenant soixante-dix ans, et a vécu toute sa vie sur la plantation de Mme Cox, à quatre milles d'Alexandrie. Deux habitans respectables de Pensylvanie, MM. Hartshom et Samuel Coates, qui voyageoient en Virginie, ayant appris la facilité singulière que ce noir avoit pour les calculs les plus compliqués, l'envoyèrent chercher, et lui firent différentes questions.

Première. Etant interrogé, combien de secondes il y avoit dans une année et demie, il répondit en deux minutes, 47,304,000, en comptant 365 jours dans l'année.

Deuxième. Combien de secondes auroit

(1) Ce médecin est aussi célèbre en Amérique, par de bons écrits politiques. C'est un apôtre infatigable de la liberté.

vécu un homme âgé de soixante-dix ans dix-sept jours et douze heures? Il répondit dans une minute et demie, 2,210,500,800.

Un des Américains qui l'interrogeoit et qui vérifioit ses calculs avec la plume, lui dit qu'il se trompoit, que la somme n'étoit pas si considérable; et cela étoit vrai: c'est qu'il n'avoit pas fait attention aux années bissextiles; il corrigea le calcul avec la plus grande célérité.

Autre question. Supposez un laboureur qui a six truies, et que chaque truie en met bas six autres la première année, et qu'elles multiplient dans la même proportion jusqu'à la fin de la huitième année: combien alors de truies aura le laboureur, s'il n'en perd aucune? Le vieillard répondit en dix minutes, 34,588,806.

La longueur du temps ne fut occasionnée que parce qu'il n'avoit pas d'abord compris la question.

Après avoir satisfait à toutes les questions, il raconta l'origine et les progrès de son talent en arithmétique. — Il compta d'abord jusqu'à 10, puis 100; et il s'imaginoit alors, disoit-il, être un habile homme. Ensuite il s'amusa à compter tous les grains d'un bois-

seau de bled, et successivement il sut compter le nombre de *rails* ou morceaux de bois nécessaires pour enclore un champ d'une telle étendue, ou de grains nécessaires pour le semer. — Sa maîtresse avoit tiré beaucoup d'avantages de son talent; il ne parloit d'elle qu'avec la plus grande reconnoissance, parce qu'elle ne l'avoit jamais voulu vendre, malgré les offres considérables qu'on lui avoit faites pour l'acheter. — Sa tête commençoit à foiblir. — Un des Américains lui ayant dit que c'étoit dommage qu'il n'eût pas reçu de l'éducation : Non, maître, dit-il; il vaut mieux que je n'aie rien appris, car bien des savans ne sont que des sots.

Ces exemples prouveront, sans doute, que la capacité des nègres peut s'étendre à tout; ils n'ont besoin que d'instruction et de liberté. — La différence qui se remarque entre ceux qui sont libres et instruits et les autres, se montre encore dans leurs travaux. — Les terres qu'habitent et les blancs et les noirs, soumis à ce régime, sont infiniment mieux cultivées, produisent plus abondamment, offrent par-tout l'image de l'aisance et du bonheur; et tel est, par exemple, l'aspect du Connecticut et de la Pen-

sylvanie. — Passez dans le Maryland ou la Virginie, encore une fois, vous croyez être dans un autre monde. Ce ne sont plus des plaines bien cultivées, des maisons de campagne, propres et même élégantes, des vastes granges bien distribuées ; ce ne sont plus des troupeaux nombreux de bestiaux gras et vigoureux : non, tout dans le Maryland et la Virginie, porte l'empreinte de l'esclavage; sol brûlé, culture mal entendue, maisons délabrées, bestiaux petits et peu nombreux, cadavres noirs ambulans; en un mot, vous y voyez une misère réelle à côté de l'apparence du luxe.

On commence à s'appercevoir, même dans les états méridionaux, que nourrir mal un esclave est une chétive économie, et que le fonds placé dans l'esclavage ne rend pas son intérêt. C'est peut-être plus à cette considération, plus encore à l'impossibilité pécuniaire de recruter; c'est plus, dis-je, à ces considérations qu'à l'humanité, qu'on doit l'introduction du travail libre dans une partie de la Virginie, dans celle qui avoisine la belle rivière de la Shenadore. Aussi croiroit-on, en la voyant, voir encore la Pensylvanie.

Osons l'espérer, tel sera un jour le sort de

la Virginie, quand elle ne sera plus souillée par l'esclavage; et ce terme n'est peut-être pas éloigné. Il n'y a des esclaves que parce qu'on les croit nécessaires à la culture du tabac, et cette culture décline tous les jours et doit décliner. Le tabac, qui se cultive près de l'Ohio et du Mississipi, est infiniment plus abondant, de meilleure qualité, exige moins de travaux. Quand ce tabac se sera ouvert le chemin de l'Europe, les Virginiens seront obligés de cesser sa culture, et de demander à la terre du bled, des pommes de terre, de faire des prairies et d'élever des bestiaux. Les Virginiens judicieux prévoient cette révolution, l'anticipent, et se livrent à la culture du bled. — A leur tête, on doit mettre cet homme étonnant, qui, général adoré, eût le courage d'être républicain sincère; qui, couvert de gloire, seul, ne s'en souvient plus; héros dont la destinée unique sera d'avoir sauvé deux fois sa patrie, de lui ouvrir le chemin de la prospérité, après avoir ouvert celui de la liberté. Maintenant *entièrement* occupé (1) du soin d'améliorer

(1) Il n'étoit pas alors président des Etats-Unis. J'anticipe ici sur plusieurs conversations que j'ai eues avec ce grand homme, et dont je parlerai par la suite.

ses terres, d'en varier le produit, d'ouvrir des routes, des communications, il donne à ses compatriotes un exemple utile, et qui sans doute sera suivi. Il a cependant, dois-je le dire? une foule nombreuse d'esclaves noirs. — Mais ils sont traités avec la plus grande humanité. Bien nourris, bien vêtus, n'ayant qu'un travail modéré à faire, ils bénissent sans cesse le maître que le Ciel leur a donné. — Il est digne sans doute d'une ame aussi élevée, aussi pure, aussi désintéressée, de commencer la révolution en Virginie, d'y préparer l'affranchissement des nègres. — Ce grand homme, lorsque j'eus le bonheur de l'entretenir, m'avoua qu'il admiroit tout ce qui se faisoit dans les autres états, qu'il en desiroit l'extension dans son propre pays; mais il ne me cacha pas que de nombreux obstacles s'y opposoient encore, qu'il seroit dangereux de heurter de front un préjugé qui commençoit à diminuer. — Du temps, de la patience, des lumières, et on le convaincra, me dit-il. Presque tous les Virginiens, ajoutoit-il, ne croyent pas que la liberté des noirs puisse sitôt devenir générale. Voilà pourquoi ils ne veulent point former de société qui puisse donner des

idées dangereuses à leurs esclaves. Un autre obstacle s'y oppose. Les grandes propriétés éloignent les hommes, rendent difficiles les assemblées, et vous ne trouverez ici que de grands propriétaires.

Les Virginiens se trompent, lui disois-je; il est évident que tôt ou tard les nègres obtiendront par-tout leur liberté, que cette révolution s'étendra en Virginie. Il est donc de l'intérêt de vos compatriotes de s'y préparer, de tâcher de concilier la restitution des droits des nègres avec leur propriété. Les moyens à prendre, pour cet effet, ne peuvent être l'ouvrage que d'une société, et il est digne du sauveur de l'Amérique d'en être le chef, et de rendre la liberté à 300,000 hommes malheureux dans son pays. Ce grand homme me dit qu'il en desiroit la formation, qu'il la seconderoit; mais il ne croyoit pas le moment favorable. — Sans doute des vues plus élevées absorboient alors son attention et remplissoient son ame; le destin de l'Amérique étoit prêt à être remis une seconde fois dans ses mains.

C'est un malheur, n'en doutons pas, qu'une semblable société n'existe pas dans le Maryland et dans la Virginie; car c'est au

zèle constant de celles de Philadelphie et de New-York qu'on doit tous les progrès de cette révolution en Amérique, et la naissance de la société de Londres.

Que ne puis-je ici vous peindre l'impression dont j'ai été frappé en assistant aux séances de ces trois sociétés ! — Quelle gravité dans la contenance des membres ! quelle simplicité dans leurs discours ! quelle candeur dans leurs discussions ! quelle bienfaisance ! quelle énergie dans leur résolution ! Chacun s'empressoit d'y prendre part, non pour briller, mais pour être utile. — Avec quelle joie ils apprirent qu'il s'élevoit une société semblable à la leur dans Paris, dans cette capitale immense, si célèbre en Amérique par l'opulence, le faste, l'influence sur un vaste royaume, et sur presque tous les états de l'Europe ! Avec quel empressement ils publièrent cette nouvelle dans toutes leurs gazettes, et répandirent partout la traduction du premier discours lu dans cette société ! Avec quelle joie ils virent dans la liste des membres de cette société, un nom cher à leurs cœurs, et qu'ils ne prononcent qu'avec attendrissement, et les noms d'autres personnes connues par

leur énergie et leur patriotisme ! Ils ne doutoient point que si cette société s'étendoit, bravoit les obstacles, s'unissoit avec celle de Londres, les lumières répandues par elles sur le trafic des nègres et sur son infamie inutile, n'éclairassent les gouvernemens, et n'en déterminassent la suppression.

Ce fut, sans doute, à cet élan de joie et d'espoir, et aux recommandations flatteuses que j'avois emportées d'Europe, plus qu'à mes foibles travaux, que je dus l'honneur qu'ils me firent de m'associer à lenr rang.

Ces sociétés ne se bornèrent pas à ces démonstrations ; elles nommèrent des comités pour m'assister dans mes travaux ; leurs archives me furent ouvertes.

Ces sociétés bienfaisantes s'occupent maintenant de nouveaux projets pour consommer leur œuvre de justice et d'humanité ; elles s'occupent à créer de nouvelles sociétés dans les états qui n'en ont point ; c'est ainsi qu'il vient de s'en élever une dans l'état de Delaware. — Elles forment de nouveaux projets pour décourager l'esclavage et le commerce des esclaves. — C'est ainsi que, pour arrêter les ventes scandaleuses qui s'en font encore

dans New-Yorck (1), à des enchères publiques, tous les membres se sont engagés à ne jamais employer l'officier public, l'huissier-priseur qui présideroit à de pareilles ventes. Mais c'est sur-tout à sauver des mains de la cupidité des esclaves, qu'elle voudroit et ne doit pas retenir, que la société de Philadelphie est ingénieuse. — Un esclave est-il maltraité, il trouve dans elle une protection assurée et gratuite. — Un autre a fini son temps, et est toujours détenu; elle réclame ses droits. — Des étrangers amènent des noirs, et ne satisfont pas à la loi; la société en procure le bénéfice à ces malheureux nègres. — Un des plus célèbres avocats de Philadelphie, dont j'aime à vanter les talens et l'amitié qui nous unit, M. *Myers Fisher*, lui prête son ministère, presque toujours avec succès, et toujours avec désintéressement. Cette société s'est apperçue que de nombreuses assemblées n'avoient pas d'ac-

(1) A l'assemblée de la société de New-Yorck, du 9 novembre 1787, il a été arrêté qu'on donneroit une médaille d'or pour le meilleur discours qui seroit prononcé à l'ouverture du collège de New-Yorck, sur l'injustice et la cruauté de la traite des nègres, et sur les funestes effets de l'esclavage.

tion, parce que le mouvement se perdoit en se divisant en trop de membres; elle a créé plusieurs comités, toujours en activité; elle sollicite des créations semblables dans tous les états; afin que par-tout les loix sur l'abolition de la traite et sur l'affranchissement soient exécutées; afin que par-tout on présente des pétitions aux législatures, pour obtenir de nouvelles loix pour les cas non prévus. — Enfin, c'est à cette société, sans doute, que l'on devra un jour de semblables établissemens dans le midi.

Addition aux lettres précédentes, sur les travaux et les progrès des diverses Sociétés d'Amérique depuis 1789 (1).

Mes vœux n'ont pas été déçus; les progrès faits par les diverses sociétés des Etats-Unis ont été rapides; il s'en est enfin formé une au sein de la Virginie même. Là, des hommes ont osé publier cette vérité qui a fait si souvent rugir la cupidité, cette vérité qu'on auroit autrefois étouffée dans des Bastilles, quoique enseignée par la Bible: *Dieu a créé les hommes de toutes les nations, de toutes*

(1) J'ai cru devoir placer ici cette addition, afin d'achever le tableau de l'histoire de ces sociétés intéressantes.

les langues, de toutes les couleurs également libres; l'esclavage, dans toutes ses formes, dans tous ses degrés, est une violation des loix divines, une dégradation de la nature humaine......

Croyons-le, mon ami, ces vérités répandues dans tous les papiers, acheveront d'y extirper cet odieux esclavage que la nature des choses y détruit déjà avec activité. Car vous jugez bien que, dans cette fureur d'émigration qui a saisi tous les Etats-Unis, les nègres trouvent des facilités pour se soustraire à l'esclavage, et sont accueillis par-tout où leurs pas se portent.

Les exemples solennels, donnés par de grands hommes, contribueront beaucoup à cette révolution dans les opinions. Quel maître d'esclaves ne doit pas faire un retour de honte sur lui-même, en voyant le célèbre général *Gates* rassembler autour de lui ses nombreux esclaves, et, au milieu de leurs caresses et de leurs larmes, leur rendre à tous la liberté, mais de manière à prévenir les funestes conséquences que pourroit entraîner pour eux la jouissance de cet inestimable bienfait?

La société de Philadelphie, qu'on peut

regarder comme la métropole de ces saints établissemens, vient de prendre les mesures les plus efficaces, soit pour instruire les noirs, soit pour les former à diverses professions. « Le malheureux, dit-elle dans son adresse au public, qui a long-temps été traité comme une bête de somme, est souvent dégradé au point de paroître d'une espèce inférieure à celle des autres hommes; les chaînes qui lient son corps, tiennent aussi à la gêne ses facultés intellectuelles, et affoiblissent les affections sociales de son cœur...... ». Instruire, conseiller ceux qui ont été affranchis, les rendre capables d'exercer la liberté civile, et d'en jouir; réveiller en eux l'industrie, leur fournir des occupations convenables à l'âge, au sexe, aux talens, aux autres circonstances; enfin, procurer à leurs enfans une éducation conforme au genre de vie qu'ils doivent mener, tels sont les grands objets de la société de Philadelphie.

Pour les remplir, elle a institué quatre comités.

1°. Comité d'inspection, lequel doit veiller sur les mœurs, la conduite générale et la situation des nègres libres, leur donner des avis, etc.

2°. *Comité de tuteurs.* Il a pour objet de placer les enfans et les jeunes gens chez des personnes honnêtes, afin qu'ils puissent apprendre un métier, ou tout autre moyen de subsistance.

3°. *Comité d'éducation;* lequel doit veiller sur l'éducation des enfans et des jeunes gens des nègres libres.

4°. *Comité d'emploi.* Il doit s'attacher à procurer une occupation constante aux nègres en état de travailler.

Quel ami de l'humanité ne doit pas tressaillir à la vue d'un projet aussi pieux, aussi sublime! qui ne voit qu'il est dicté par cet esprit de persévérance qui anime les hommes graves, les hommes entraînés aux bonnes actions, non par ostentation, mais par la conscience de leurs devoirs! Or, tels sont les hommes qui composent les sociétés américaines (1). Elles n'abandonneront point cette bonne œuvre qu'elles ne l'aient portée à son dernier degré de perfection, c'est-à-dire, qu'elles n'aient, par les voies les plus douces,

(1) Tels sont encore ces hommes respectables, *les Moraves*, qui sont parvenus à former et instruire, dans les îles, tant de noirs et d'Indiens.

les plus équitables, mis les noirs au rang des blancs à tous les égards. Et voilà pourtant les sociétés célestes que l'infâme cupidité ne rougit pas de calomnier !

Les protecteurs des noirs, dans la Pensylvanie, ne laissent échapper aucun objet à leur inquiète et tendre sollicitude. Des maîtres abusoient de la loi rendue en 1780, pour forcer les enfans de leurs esclaves, affranchis en vertu de cet acte, à les servir jusqu'à l'âge de vingt-huit ans au lieu de vingt-un. La société a poursuivi la réforme de cet abus, et l'a obtenue : ces enfans ne serviront plus leurs maîtres, comme domestiques, que jusqu'à vingt-un ans.

Il faut espérer que cette société obtiendra aussi quelque adoucissement pour le sort des malheureux esclaves qui ne tombent point dans les cas spécifiés par la loi de 1780. Ces infortunés doivent ou périr de chagrin, ou chercher leur liberté dans la fuite, et c'est ce qui arrive souvent.

La constance avec laquelle toutes les sociétés d'Amérique ont répandu leurs principes et leurs ouvrages, a causé, cette année (1790), une espèce de commotion pacifique auprès du congrès, pour faire révoquer l'ar-

ticle de la convention qui suspend jusqu'à vingt ans toute loi pour la prohibition générale de la traite par le congrès.

Je dois vous dire ici, ce que j'avois omis, que la société de Philadelphie avoit envoyé à cette convention une adresse tout-à-fait éloquente, et dont je vais vous citer la péroraison ; adresse qui cependant n'eut aucun succès :

« Nous vous conjurons, disoit-elle, par tous les attributs de la divinité, qui est outragée par ce trafic inhumain ;

» Par l'union de toute l'espèce humaine dans notre père commun, et par toutes les obligations qui en résultent ;

» Par la crainte de la juste vengeance de Dieu lors du jugement des nations ;

» Par la certitude du grand et terrible jour de la distribution des récompenses et des peines ;

» Par l'efficacité des prières des gens de bien, qui insulteroient à la majesté du ciel s'ils les offroient en faveur de notre patrie, tandis que l'iniquité que nous déployons continue ses ravages parmi nous ;

» Par la sainteté du nom chrétien ;

» Par les plaisirs des liaisons domes-

tiques, et les angoisses qui suivent leur brisement;

» Par la captivité et les souffrances de nos frères américains, gémissant dans Alger, et que la providence semble avoir ordonnées pour réveiller dans nous le sentiment de l'injustice et de la cruauté, dont nous sommes coupables envers les Africains;

» Par le respect dû à la consistance dans les principes, et la conduite qui doit caractériser de vrais républicains;

» Par la grandeur et l'intensité du desir que nous avons d'étendre le bonheur sur les millions d'êtres intelligens qui couvriront sans doute un jour cet immense continent;

» Enfin, par toutes les autres considérations que peuvent suggérer la religion, la raison, la politique et l'humanité, nous conjurons la convention des Etats-Unis de faire, de la suppression de la traite des Africains, la matière de ses importantes délibérations ».

Des adresses de toutes les parties des Etats-Unis, signées par les hommes les plus respectables, ont inondé le congrès. Jamais cause n'y a été plus vivement débattue; et ce qui n'avoit point d'exemple en Amé-

rique, elle a donné lieu aux invectives les plus atroces de la part des adversaires de l'humanité. Vous devinez bien que ces adversaires étoient les députés du midi; j'en excepte pourtant le vertueux *Maddison*, et M. *Vining* sur-tout, frère de cette respectable Américaine, si injustement outragée par M. Chatellux. Il a défendu avec une véritable éloquence la cause de la liberté.

Je ne dois pas oublier de vous nommer, parmi ces avocats des noirs, MM. *Scott*, *Gerry*, *Boudinot*.

Vous serez sans doute étonné de trouver, parmi leurs adversaires, le premier dénonciateur des *Cincinnati*, M. *Burke*, celui qui développa avec tant d'énergie les conséquences funestes de l'inégalité qu'introduiroit cet ordre parmi les citoyens : et le même homme soutenoit l'inégalité bien plus révoltante établie entre les blancs et les noirs !

Vous serez encore plus étonné d'apprendre qu'il ait presque toujours employé le langage de l'invective. C'est l'arme dont les partisans de la traite et de l'esclavage ont constamment fait usage en Amérique, en Angleterre, en France. Ainsi la cupidité se ressemble par-tout, elle ne respecte rien dans

ses fureurs; elle prend des injures pour des raisons. Ces accès de démence ont fait pitié aux hommes graves, aux politiques réfléchis; aussi ne doute-t-on presque pas que, dans la session de décembre, le congrès ne décide enfin en faveur de l'humanité.

Un des plus fervens avocats de cette cause, près du congrès, a été le respectable *Warner Miflin*; son zèle a été payé par les calomnies les plus atroces. Que leur a-t-il opposé? la patience, la douceur, le pardon, des argumens. Je ne puis résister au plaisir de vous copier ici quelques fragmens d'une lettre écrite par cet homme de paix à un de ses ennemis les plus acharnés, qu'il vouloit voir, pour le convertir, et qui refusoit toute espèce d'entrevue. « Ami, lui écrivoit-il, je puis te donner ce nom, car tu ne m'as point offensé, malgré ce que tu disois de notre société; je t'aime, je souhaite ton bonheur, je ne te veux pas plus de mal qu'à moi . . . . .

Tu ne veux pas recevoir m'a visite, tu crains peut-être que je corrompe tes esclaves . . . ; loin de moi cette idée, je ne voudrois pas les rendre mécontens de leur sort. Non que j'ignore que la plupart d'entr'eux

savent fort bien que leur esclavage est contre tous les principes; mais, toutes les fois que l'occasion s'en présente, je leur recommande d'être patiens, de se résigner, d'attendre tout de Dieu, et leur liberté des loix. J'ai rencontré souvent des esclaves à cent milles de l'habitation de leur maître, fuyant l'esclavage. Je les ai prêchés, exhortés à retourner; je leur ai donné de l'argent, des lettres, afin qu'ils ne fussent pas punis: leurs maîtres m'ont remercié. Voilà l'homme qne tu redoutes. Nos frères en font autant, lorsque l'occasion se présente.

J'ai eu long-temps le préjugé qu'on pouvoit garder des esclaves, j'y ai été élevé, mon berceau a été entouré d'esclaves; mais le ciel m'a éclairé, et je lui ai obéi. — Tu aimeras, nous dit-il, ton prochain comme toi-même. — Ce commandement comprend tous les enfans d'Adam, de quelque couleur qu'ils soient, quelque langue qu'ils parlent.

Ma conduite, depuis seize ans que j'ai affranchi mes nègres, n'a pas démenti ma profession de foi à cet égard. J'en ai affranchi depuis encore autant qu'il a été en mon pouvoir. Je ne dis pas cela pour me vanter,

mais pour te faire voir que j'ai été constant dans ma pratique et mes principes sur la traite et sur l'esclavage, et que j'ai cherché tous les moyens pour expier la part que j'ai eue autrefois au dernier de ces crimes. — Eh ! quel forfait les surpasse en noirceur !.. Je puis à peine y réfléchir, je l'écrivois l'autre jour à ma chère femme; si, elle et moi, nous étions ainsi enlevés, jetés dans un vaisseau, condamnés à être séparés l'un de l'autre aux îles ! — Idée horrible. Aussi je me mets sans cesse à la place de ces pauvres noirs. Et devois-tu trouver étonnant que je plaide leur cause avec chaleur, avec constance » ?

LETTRE XXV.

Sur le remplacement du sucre de canne, par celui qu'on retire d'une espèce d'érable très-abondant dans les Etats-Unis.

LA providence, mon ami, semble avoir placé dans le sein même du continent, que l'esclavage a souillé et tourmenté le plus cruellement, les deux grands moyens qui doivent en opérer inévitablement la destruction, c'est-à-dire, les sociétés dont je vous ai parlé, et l'*érable à sucre*, dont j'ai maintenant à vous entretenir.

De tous les végétaux qui contiennent du sucre, l'érable est celui qui en fournit davantage aprés la canne à sucre; cet arbre croît naturellement, et se propage avec une grande facilité, sur-tout dans le nord. Toute l'Amérique paroît en être couverte depuis le Canada jusqu'à la Virginie. Là, il devient plus rare; mais on le retrouve encore en abondance dans les établissemens de derrière. Tel est l'arbre bienfaisant qui a dédommagé pendant long-temps les colons heureux de cette partie du monde, de la

privation du sucre délicat de nos îles. Ils tenoient cette ressource de ces sauvages, auxquels ils ont si souvent donné la mort, en échange de leurs bienfaits. Les sauvages du Canada mêloient le sucre d'érable avec la farine de froment ou de maïs, et en formoient une pâte, dont ils faisoient provision pour leurs longs voyages. Ils trouvoient que c'étoit un aliment très-nourrissant. Kalm, qui nous rapporte ces faits, observe qu'on tire aussi du sucre d'une espèce de bouleau; mais il est bien loin d'en produire une aussi grande quantité que l'érable.

Les cultivateurs établis au sein des forêts de l'Amérique, se sont bornés jusqu'à présent à une manipulation très-légère, pour recueillir ce sucre et l'amener à l'état de cassonade; mais depuis que les quakers ont cru appercevoir dans cet arbre un moyen destructeur de la traite; depuis que, pour remplacer le sucre de canne, ils ont fait sentir la nécessité de perfectionner le sucre d'érable, on a porté plus d'attention à la manipulation, et le succès a couronné les tentatives.

Vous savez, mon ami, toutes les conditions qu'il faut réunir pour cultiver la canne à sucre, les soins nombreux et constans

qu'elle demande, les ennemis, les accidens que cette plante redoute, les peines que sa récolte, sa préparation, sa fabrication coûtent aux infortunés Africains. Hé bien, comparez ces inconvéniens avec les avantages qu'offre l'érable à sucre, et vous serez encore une fois convaincu qu'on se donne souvent bien de la peine pour être criminel inutilement. L'érable croît naturellement; sa sève, pour être extraite, n'exige aucuns efforts préparatoires. Elle coule en mars, c'est-à-dire, daus un temps où la rigueur de la saison condamne les laboureurs à l'inaction. Chaque arbre donne facilement, et sans se ruiner, cinquante à soixante pintes de sève, qui rendent au moins cinq livres de sucre. Un homme, aidé de trois ou quatre enfans, garçons ou filles, peut aisément, en trois ou quatre semaines que dure l'écoulement de la sève, faire quinze cents livres de sucre (1). Ses aides doivent seulement être

(1) Un des hommes les plus estimables, qui se soient dévoués à la défense des noirs, et qui aient le plus ardemment recommandé la culture, en France, de l'érable, M. Lanthenas, a fait à ce sujet des calculs qu'on ne sauroit trop répéter.

« En évaluant, dit-il, à 1500 livres ce qu'on assure qu'une

en état de porter les auges qui la reçoivent, et d'entretenir un feu léger sous des chaudières, où cette sève se réduit par l'ébullition. Un même arbre, s'il est traité avec ménagement, peut fournir cette liqueur pendant plusieurs années.

Tant d'avantages n'ont pu manquer de frapper ici ceux qui détestent l'esclavage. Aussi, indépendamment des sociétés qui se vouent à sa destruction, s'en est-il formé une dont l'objet particulier est de perfectionner la fabrique de ce sucre; et, dès son origine même, elle a eu les plus grands snccès.

M. Drinker, de Philadelphie (1), a fait

famille peut se procurer de ce sucre dans une saison, quatre-vingt mille familles suffiroient à peu près pour en produire, sans aucun trouble, pour ainsi dire, une quantité égale à celle qui a été exportée de Saint-Domingue dans les années les plus abondantes, et qui paroît être de cent vingt-deux millions de livres pesant; ce qui supposeroit vingt-cinq millions de pieds d'arbres, à cinq livres de sucre chaque, comme on estime leur rapport. — Evaluant l'acre des Etats-Unis seulement à trente-huit mille quatre cents soixante-seize pieds de France quarrés, et supposant les arbres plantés à sept pieds de distance, trente-deux mille acres environ, consacrées à cette production, suffiroient pour la porter à ce degré d'abondance ».

(1) Quelques-uns des faits qui suivent ont eu lieu en

fabriquer, au printemps dernier, soixante barriques (1) de sucre d'érable, recueilli dans ses terres situées sur la Delaware, et il a publié une brochure sur les procédés qu'il a reconnu être les meilleurs.

Edouard Pennington, qui demeure maintenant à Philadelphie, et qui étoit ci-devant rafineur aux îles, a trouvé que ce sucre égaloit le sucre des îles, soit pour le grain, soit pour la couleur, soit pour le goût.

Le chymiste Benjamin Rush, dont je vous ai déja parlé, n'en est point étonné. Il pense que les sucres de canne et d'érable sont les mêmes dans leur nature.

J'en ai goûté moi-même chez ce bon quaker dont je vous ai décrit la ferme, et qui, par un scrupule religieux, avoit renoncé au sucre des îles: il me parut peu différer de notre cassonade, et je n'ai aucun doute qu'en perfectionnant les procédés de la fabrication, il n'égale un jour le sucre ordinaire. C'est ainsi que des planteurs même en ont jugé à la Jamaïque,

---

1789 et 1790, et m'ont été écrits par mes amis de Philadelphie. — Je n'ai pas voulu les séparer de cette lettre, à laquelle ils appartiennent.

(1) D'environ trois cents livres pesant chacune.

maïque, où on en a transporté, ainsi que je l'apprends par des personnes dignes de foi.

L'état de la Pensylvanie n'est pas le seul où l'on s'empresse maintenant de perfectionner ce genre d'industrie; les cultivateurs de l'état de New-York sentent tous les avantages qu'ils en peuvent tirer. On a fabriqué quantité de ce sucre, cette année, jusques dans la ville de *Cooper*, sur le lac *Oswego*.

Ah! s'il se forme, du nord au midi, une sainte coalition, une sainte émulation, pour accumuler les produits de cet arbre divin; si, sur-tout, l'on regarde comme une impiété de détruire, pour le brûler ou pour défricher (1), un arbre aussi utile, non-seulement l'Amérique pourra fournir à sa propre consommation, mais elle inondera les marchés d'Europe d'un sucre, dont le bon marché fera bientôt tomber le sucre arrosé des larmes et du sang des esclaves; car le premier ne coûte qu'environ 6 sous la livre.

Combien cette révolution ne sera-t-elle pas accélérée, si l'on veut naturaliser l'érable

(1) Un calculateur a imprimé qu'on détruisoit annuellement trois millions de ces arbres dans le seul état de New-York.

par toute l'Europe (1) ! Si l'Amérique en offre de vastes forêts, on peut, en France, le planter en vergers, sous lesquels on pourra recueillir encore toute sorte de fruits. En les ordonnant réguliérement à vingt pieds de distance les uns des autres, un acre contiendra cent quarante arbres au moins. Dans l'âge de leur moyenne vigueur, à trois livres de sucre par arbre, ce nombre seul pourra en rapporter quatre cents vingt livres. En les comptant à 6 sous la livre, et déduisant moitié pour la fabrication, voiture, etc., il restera 63 livres tournois de produit net par acre, sans y comprendre les autres récoltes, que celle-ci n'empêcheroit aucunement de faire sur le même terrein. Je pourrois, avec raison, porter plus haut ce calcul; mais j'aime mieux caver au plus bas. Ainsi, l'on obtiendroit en sucre un très-grand produit, qui diminueroit d'autant les coups de fouet, que notre gourmandise attire aux noirs, pour la reproduction de celui de canne que l'on consomme. Comment, dans nos capitales, où la délicatesse des sentimens égale quelquefois celle des sensations que

(1) On l'a essayé dans le jardin de M. Noailles, à Saint-Germain, et il a réussi.

l'on y recherche, ne forme-t-on pas une société qui veuille, avec efficacité, se mettre à même de pouvoir savourer le sucre et le café, sans être attristée par l'idée des sueurs excessives, des larmes, des cruautés et des crimes, sans lesquels, jusqu'à présent, on n'a su se procurer ces productions; idées qui ne peuvent manquer de se présenter mille fois à l'imagination des hommes un peu instruits et humains?

Si, dans les Etats-Unis, l'on avoit acquis la réunion de moyens, qui se trouve en Europe, leurs citoyens, n'en doutez pas, auroient opéré, dans bien peu d'années, cette belle révolution. Ils sauveroient à nos dévots, à nos prêtres ignorans et inhumains, de tout temps très-friands de sucre et de café, la part horrible qu'ils prennent au crime le plus énorme que le soleil ait jamais éclairé. En consommant ces denrées, ne soudoient-ils pas, en effet, les hommes aveugles ou pervers, qui prennent plus directement part aux forfaits, sans lesquels on ne les a point encore reproduites? Et cependant avec quelle froideur, quelle indifférence coupables, ils ont vu l'établissement de notre société des amis des noirs!

LETTRE XXVI.

Sur un projet de rémigration *ou de retransportation des Noirs des Etats-Unis, dans l'Afrique.*

JE vous ai déjà, mon ami, fait entrevoir les idées du docteur Thornton sur ce sujet. Cet énergique ami des noirs étoit persuadé, qu'il étoit impossible d'espérer une sincère union entre les blancs et les noirs dans les Etats-Unis, tant qu'ils différeroient de couleur, et tant qu'ils ne jouiroient pas des mêmes droits. Il n'attribuoit pas à d'autres causes l'espèce d'apathie où beaucoup de nègres libres étoient réduits, même dans l'état de Massasuchett, quoiqu'ils y jouissent d'une grande liberté. En effet, privés de l'espérance de jamais élire, ou d'être élus, comme représentans, de pouvoir s'élever aux charges ou à des places honorables, les nègres sont condamnés, ou à traîner leurs jours dans la domesticité, ou à languir dans des boutiques. Les habitans de cet état leur reprochent leur saleté, leur indolence, leur défaut de soins pour leurs enfans. — Mais comment auroient-ils de l'ac-

tivité et de l'industrie, lorsqu'une barrière insurmontable les sépare des autres citoyens, lorsque le préjugé marque des degrés à leur élévation? — Je ne sais pas même si, en admettant les nègres à tous les privilèges des autres citoyens, on pourroit effectuer une union éternelle et sincère. Nous avons tant de penchant à aimer ce qui nous ressemble, à le préférer à ce qui ne nous ressemble pas! Il y auroit, entre les noirs et les blancs, des soupçons de partialité, des jalousies, des divisions perpétuellement renaissantes. — Il faut donc en revenir au projet de M. Thornton, à ce projet qu'avoit imaginé le philanthrope par excellence, *Fothergill;* projet exécuté par la société formée à Londres pour l'abolition de la traite des nègres, ou plutôt par le bienfaisant Granville Sharp; il faut en revenir, dis-je, au projet de rendre les nègres à leur patrie, de les y établir, de les encourager à y cultiver le sucre, le café, le coton, etc., à y élever des manufactures, et à ouvrir un commerce avec les Européens. — Le docteur Thornton s'occupoit de cette douce idée : il se proposoit d'être lui-même le conducteur des nègres qui repasseroient d'Amérique en Afrique; il se proposoit de

joindre cet établissement à la colonie naissante de *Sierra-Leona*. Pour ne point s'égarer dans ce projet, il avoit envoyé à ses frais, en Afrique, un homme éclairé, qui y avoit consacré plusieurs années à observer les productions du pays, les manufactures qui pourroient lui convenir, le lieu le plus convenable pour cette *rémigration*, les moyens à prendre, pour mettre cet établissement à l'abri de toute insulte, etc. Tout étoit préparé. Il avoit communiqué son dessein à plusieurs membres de la législature de Massasuchett, qui, d'abord, ne l'avoient pas goûté. — Ils aimoient mieux donner des terres à ces nègres, et les encourager à les cultiver. — « Mais, leur disoit le docteur, que feront-ils avec ces terres, inhabitués à la guerre, entourés des sauvages qui les tourmenteront, et des coureurs de bois qui les vexeront encore plus cruellement? Supposez qu'ils réussissent; souffrirez-vous que leurs représentans siégent dans vos assemblées, vous président? Non. — Rendez-les donc à leur contrée natale ».

Le docteur étoit persuadé que, lorsque son dessein seroit connu, des milliers de nègres le suivroient. Il en jugeoit ainsi par

les demandes que la plupart d'entre eux lui avoient faites à cette occasion.

Il avoit remarqué, comme moi, l'injustice du reproche de fainéantise qu'on leur fait. « Eh ! pourquoi, disoit-il, s'ils sont si paresseux, va-t-on les voler dans leur pays, pour les condamner au travail le plus pénible et le plus douloureux ? »

Ses raisonnemens commencent à convaincre les bons esprits, et son plan donne la solution du problême cherché par M. Jefferson. (*Voyez ses Observations sur la Virginie.*)

L'état de Massasuchett a depuis acueilli la demande des nègres pour l'exécution de ce projet. Il a promis de le seconder, aussitôt qu'on seroit assuré d'un lieu, en Afrique, propre à un bon établissement ; il a même promis de fournir des vaisseaux, des instrumens, des avances, etc.

Que d'avantages résulteroient pour l'Afrique, pour l'Europe, pour l'Amérique même, si cette émigration étoit exécutée ! Les noirs d'Afrique pourroient insensiblement s'y civiliser, par le secours des noirs d'Amérique ; car les blancs, qu'ils doivent exécrer, n'y parviendront jamais. L'Europe ouvriroit,

par cette civilisation, un vaste débouché à ses manufactures, et obtiendroit, à bon compte et sans effusion de sang, ces denrées qui lui coûtent si cher aux îles, qui lui coûtent tant de crimes ! — Plaise au Ciel que cette idée se réalise promptement (1) !

---

(1) Si l'on veut connoître les avantages de ce projet, il faut lire l'ouvrage intitulé : *L'Amiral réfuté par lui-même*, et voir les efforts qu'on fait en Angleterre pour établir des colonies en Afrique, et y civiliser les noirs.

Il s'est formé, en Angleterre, une compagnie angloise qui a pour objet de suivre l'établissement formé à Sierra-Leona, pour y faire le commerce des productions du pays. Cet établissement est sur un territoire appartenant à l'Angleterre, et dépendant de son gouvernement. M. Hunter est le président de cette société.

Il s'en est formé une autre qui a le même objet, mais qui veut rendre cet établissement indépendant de tout gouvernement européen.

Cette dernière société vient de publier son plan sous ce titre : *Plan pour une commune libre sur la côte d'Afrique, formée sous la protection de la Grande-Bretagne, mais entièrement indépendante de tous gouvernemens et de toutes loix européens, avec une invitation, sous certaines conditions, à toutes personnes qui desireront partager les avantages de cette entreprise.*

On annonce, dans ce plan, dont tout ami de l'humanité doit souhaiter le succès, que cette société est fondée sur le principe de philantropie universelle, et non pas simplement pour en tirer des avantages commerciaux; avan-

LETTRE XXVII.

Sur Philadelphie, ses Bâtimens, sa Police, etc. etc.

EN considérant les vices qui rongent la vieille Europe, et la douce fraternité qui réunit les quakers, Voltaire s'élançoit quelquefois, en imagination, au-delà des mers, et brûloit d'aller finir ses jours près de la *ville des frères.* — Qu'auroit-il donc dit, s'il eût pu, pendant quelques jours, réaliser son rêve, et être le témoin de la paix qui règne

---

tages, dit la société, trop exaltés, comme si le bonheur de tout le genre humain devoit être concentré dans l'acquisition des richesses!

Ces faits confirment ce que la société des amis des noirs avoit avancé dans une lettre à M. Necker, en juin 1789, dans leur adresse à l'assemblée nationale, et enfin ce que l'auteur de la réfutation de M. l'Amiral a fait voir, que le ministère anglois s'occupoit en silence des moyens de montrer, à l'instant même où l'abolition de la traite seroit prononcée, un remplacement qui présentât immédiatement à toute la partie du commerce anglois, habitué aux expéditions pour l'Afrique, une occupation propre à le dédommager.

dans cette ville?..... Je me trompe; Voltaire se seroit hâté de revenir en Europe. Il brûloit de l'amour de la gloire, il ne vivoit que d'encens : il en eût peu reçu ici. La gravité des quakers lui auroit semblé une triste pédanterie; il auroit bâillé à leurs assemblées; et, désolé de voir ses épigrammes sans applaudissemens, il eût bientôt regretté l'esprit pétillant de ses aimables roués de Paris.

Philadelphie peut être regardée comme la métropole des Etats-Unis. C'est certainement la ville la plus belle, la mieux bâtie. Il y a plus de richesses, quoiqu'il y ait moins de luxe. On y trouve plus d'hommes instruits, plus de connoissances politiques et littéraires, plus de sociétés politiques et savantes.

Beaucoup d'autres villes, en Amérique, ont une antiquité plus reculée : plus nouvelle, Philadelphie n'a pas tardé à surpasser ses aînées.

Les Suédois s'étoient les premiers établis sur le terrein où est aujourd'hui bâtie cette ville. L'église des Suédois, qui y existe encore, et qui est située sur les bords de la Delaware, a été la première église, et sa fondation remonte à plus de cent ans.

Penn, comme je vous l'ai déjà dit, ne se

détermina qu'avec peine à préférer cet angle, formé par la Skulkill et la Delaware. Maître d'une immense étendue de terres, qui lui avoient été concédées, il lui paroissoit dur de bâtir sa ville sur un terrein qui ne lui appartenoit pas. Mais les raisons qu'on lui donna le déterminèrent à l'acheter des Suédois. Il leur donna en échange des terres dans l'intérieur de la Pensylvanie. Plusieurs familles suédoises allèrent s'y établir. Elles ont laissé une foible postérité, et qui ne possède plus ces terres. — On compte aujourd'hui peu de descendans de ces anciens Suédois qui avoient fondé d'autres établissemens, quoique leur première émigration fut composée de plus de mille personnes.

Cependant l'église suédoise subsiste toujours : elle est dirigée par un ministre suédois. Le docteur Collins, qui y est attaché depuis un grand nombre d'années, est un savant d'un rare mérite. — Il écrit très-bien en anglois, et il a composé plusieurs ouvrages et pamphlets dans cette langue, tels que *le Spectateur étranger*, où il a développé les principes les plus sains de la politique républicaine. — Le docteur Collins est un fervent apôtre de la liberté.

Penn transporta dans sa nouvelle colonie un régime vraiment fraternel, vraiment domestique. Des frères, qui vivent ensemble, n'ont besoin, pour se garder, ni de soldats, ni de forts, ni de police, ni de cet appareil qui fait de presque toutes les villes des places de guerre. Philadelphie n'a point eu, jusqu'à présent, de corporation commune, ou d'hôtel-de-ville; mais on commence à en sentir le besoin; c'est que Philadelphie recèle dans son sein beaucoup d'étrangers et de membres d'autres sectes. On se plaint, depuis quelque temps, de désordres et de vols commis, pendant la nuit, aux environs de Philadelphie. Ils sont commis par plusieurs voleurs qui ont forcé leur prison.

A dix heures, tout est tranquille dans les rues, et le silence profond qui y règne, n'est interrompu que par les avertissemens des Watchmen, qui sont en petit nombre, et qui forment seuls la patrouille. Les rues sont éclairées, pendant la nuit, par des lampes placées, comme celles de Londres.

Il y a, dans chaque rue, des trottoirs en brique, et des petits couloirs des deux côtés, construits en brique ou en bois. — En dehors du ruisseau, et du côté de la rue, sont de

forts pieux, pour empêcher les voitures de passer les trottoirs, qui sont de niveau avec la rue. — Ces pieux, très-gros, sont d'une espèce de cèdre qu'on importe de la Caroline.

Toutes les rues sont garnies de pompes publiques. Elles sont singuliérement multipliées.

A la porte de chaque maison, vous voyez deux bancs : la famille vient le soir y prendre le frais, et s'amuse à regarder les passans. Cet usage est certainement nuisible, parce que l'air du soir n'est pas toujours fort sain, et que l'exercice n'en corrige pas l'insalubrité. Car on ne se promène point ici : on supplée à la promenade par des parties de campagne.

Il y a peu de carosses à Philadelphie (1). On y voit beaucoup de *waggons* très-jolis, qui sont destinés à transporter la famille à la campagne. Ce sont des voitures longues, légères, ouvertes, et qui peuvent renfermer douze personnes.

On se sert beaucoup, pour la campagne, de petits cabriolets ouverts de tous les côtés.

Le *sulki* est un de ces cabriolets à une seule place.

---

(1) Il n'y a qu'un fiacre, et encore ne fait-il pas fortune.

Les chevaux qui traînent ces voitures, ne sont en général ni brillans ni forts; mais ils marchent assez bien. Je n'ai point rencontré ces beaux chevaux dont parle M. Crevecœur, et qui me sembloient devoir rivaliser les énormes chevaux de la Flandre.

Je soupçonne les Américains de n'avoir pas assez de soin de leurs chevaux, et de les mal nourrir. A l'écurie, ils ne leur donnent pas de paille. — Reviennent-ils d'une longue course fatigante, ils les envoient à l'herbe.

Philadelphie est bâtie sur un plan régulier. Ce sont de larges et longues rues, qui se croisent du nord au sud, de l'est à l'ouest. — Cette régularité, qui est un véritable ornement, embarrasse d'abord un étranger; il a de la peine à se reconnoître, sur-tout parce que les rues n'ont aucune inscription, et les portes aucun numéro — Il est inconcevable que les quakers, qui aiment tant l'ordre, n'aient pas adopté ce double usage, et ne l'aient pas emprunté des Anglois, dont ils ont emprunté tant de choses. Ce double défaut est le tourment des étrangers.

Les boutiques, qui ornent les principales rues, sont remarquables par leur propreté.

— On retrouve ici le goût et les qualités des marchands de Londres.

Le *State-House*, ou la maison d'état, où se réunit l'assemblée générale, est un assez beau bâtiment, comme je vous l'ai dit. — A côté, l'on bâtit une magnifique salle de justice.

M. Raynal en a fait un tableau exagéré, ainsi que de la bibliothèque et des autres bâtimens publics. — Il a été trompé dans le mémoire qu'on lui a donné. — Il parle de rues de cent pieds de large. Il n'y en a aucune de cette largeur ; elles ont généralement de cinquante à soixante pieds. — Il parle de quais de deux cents pieds. — Il n'y en a aucun ; tous les quais sont en général petits et mesquins. — Il dit qu'on a par-tout suivi le plan de Penn dans la construction des maisons. — On l'a violé, au contraire, en bâtissant *Water-Street*, au lieu des beaux quais que Penn avoit projetés.

M. Raynal parle aussi de maisons couvertes en ardoises, de monumens de marbre dans les églises et les salles d'assemblée. — Je n'ai rien vu de tout cela.

Derrière le State-House est un jardin public. C'est le seul qui existe dans Philadelphie. Il

n'est pas grand ; mais il est agréable, on peut y respirer. — Ce sont de grands quarrés de verdure coupés par des allées.

Tout l'emplacement, qui s'étend depuis *Front-Street* sur la Delaware, jusqu'à *Front-Street* sur la Skulkill, est déjà distribué en quarrés pour les maisons, et en rues. On y bâtit, mais plus lentement qu'à New-York. — Les habitans me paroissent desirer l'agrandissement de leur ville ; ils ont tort. Philadelphie n'est déjà que trop considérable. Quand les villes sont si nombreuses, il faut des hôpitaux, des prisons, des soldats, une police, des espions, et le luxe paroît bientôt, ce luxe que Penn vouloit éviter...... Il se montre depuis quelque temps ; par exemple, on a des tapis, et de beaux tapis, dans les maisons. C'est le goût favori des Américains : ils le tiennent de l'avarice intéressée de leurs anciens souverains, les Anglois.

Un tapis, en été, est une vraie contradiction; cependant on le conserve, et par vanité. — La vanité s'excuse, en disant que le tapis meuble, embellit. — C'est-à-dire qu'on sacrifie la raison et l'utilité à la *montre* (*show*). Cependant les gens raisonnables commencent à bannir le tapis de leurs maisons, pendant

dant l'été ; ils laissent ou le plancher nud, ou le couvrent d'une natte.

Les quakers ont aussi des tapis ; mais les rigoristes blâment cet usage. — On m'a cité un quaker, venant de la Caroline, qui, allant dîner chez un des plus opulens, à Philadelphie, fut scandalisé de trouver, à sa porte et dans l'allée, le tapis qui conduit à l'escalier. Il ne voulut pas entrer. — Il dit qu'il ne dînoit point dans une maison où il y avoit ce luxe, et qu'il valoit mieux couvrir les pauvres que la terre.

Si ce quaker blâmoit justement cette ridicule prodigalité des tapis, combien plus fortement devoit-il blâmer le luxe que déploient les femmes à Philadelphie ! Je ne vous parle pas ici des femmes des quakers ; je réserve mes observations sur elles, pour l'article particulier que je destine à cette société. Mais les femmes des autres sectes portent des chapeaux, des bonnets presque aussi variés qu'à Paris. Elles déploient une grande recherche dans leur toilette et dans leur coiffure, et des prétentions trop marquées pour plaire.

C'est un grand mal que, dans une république, les femmes perdent tant de temps à

ces niaiseries, et que les hommes y attachent quelque prix.

On reproche à une femme très-spirituelle de cette ville d'avoir contribué plus que toute autre à répandre ce goût de luxe. Je regrette véritablement de voir son mari, qui m'a paru instruit et aimable, affecter, dans ses bâtimens, dans son ameublement, un faste qui auroit dû toujours être étranger à Philadelphie. — Eh! pourquoi? Pour attirer autour de soi quelques freluquets d'Europe, et de sots parasites. Qu'y gagne-t-il? La jalousie, les reproches de ses concitoyens, la critique des étrangers. Quand, à de grands moyens pécuniaires, on joint de l'esprit, des connoissances, de la réflexion et l'amour du bien, comme il est aisé de se faire chérir et estimer, en consacrant sa fortune à des entreprises utiles pour le public!

Malgré les funestes conséquences que devroit entraîner ici le luxe, on peut dire cependant qu'il n'est point de ville où les mœurs soient plus respectées; on n'y connoît point l'adultère, on ne cite pas une femme, dans aucune secte, qui ait manqué à ses devoirs. Un Américain me disoit que cet effet résultoit de l'état civil des femmes.

On les marie sans dot. Elles n'apportent à leurs maris que l'ameublement de la maison ; elles doivent attendre la mort de leurs parens pour avoir quelque propriété. Elles dépendent donc entièrement de leurs maris.

On m'a cité cependant Mme Livingston, fille du docteur Shippen, qui vit séparée de son mari. Mais cette séparation fut faite à l'amiable. La jeune personne n'épousa M. Livingston que pour obéir à son père ; obéissance fort rare ici ; le père promit de la reprendre si elle ne se plaisoit pas avec son mari ; elle ne s'y plut pas, le père la reprit, et elle vit aujourd'hui vertueuse et respectée.

On m'a cité encore l'exemple d'une dame de Rhode-Island, remarquable autrefois par sa dépense ; mais rien n'est prouvé contre elle ; et si l'on entroit dans le détail des circonstances, on verroit que cette anecdote appartient plus à l'histoire des mœurs angloises que des mœurs américaines.

Vous n'auriez pas une aussi bonne idée des mœurs de ce pays, si vous lisiez une satyre qui vient de paroître sous ce titre : *The Times*, les Temps. L'auteur est M. *Markoe*. Il annonce un talent marqué pour la poésie, un talent semblable à celui de notre satyrique

Guibert, mort dernièrement à l'hôpital ; mais, comme lui, il charge trop ses couleurs, et, comme tous les poëtes, il met souvent des fables à la place des réalités. M. Markoe doit d'autant plus inspirer de défiance, qu'il déshonore ses écrits par une vie crapuleuse. Un satyrique, pour être cru, pour être utile, doit avoir les mœurs les plus sévères.

Le célèbre Payne, l'auteur du *Sens commun*, pour lequel les François ont tant de vénération, est cruellement maltraité dans cette satyre. Ce n'est pas la première qui ait été publiée contre lui : on m'en a montré une autre, très-énergique, d'un habitant de la Caroline du nord.

On accorde généralement à M. Payne le talent d'un bon écrivain, de l'énergie. — Mais on lui reproche d'avoir pris la plupart de ses fameuses lettres, dans une brochure publiée, dans l'origine des troubles de la Hollande, et citée par sir William Temple. On l'accuse encore d'avoir pris le plan même de son pont de fer, qui fait quelque bruit en Europe, dans le recueil d'architecture publié il y a environ cinquante ans, par *Swan*, à Londres.

M. Payne a joui d'un grand succès ici. Il

ne doit donc pas être surprenant que tant de satyres aient été publiées contre lui. Quel qu'en soit le fondement, on ne peut lui contester d'avoir eu une grande part à la révolution par ses écrits, et ce trait doit le placer dans le rang des bienfaiteurs de l'Amérique.

J'ai vu, à Philadelphie, un autre auteur qui a de l'imagination et de l'esprit; c'est M. *Crawfurd.* Il a publié différentes poésies, des observations sur l'esclavage des nègres, pleines de bon sens et d'humanité. Il a republié une adresse du fameux George Fox aux Juifs. M. *Crawfurd* a du penchant pour les idées mystiques. Ce penchant et son application à l'étude, joints à une imagination très-inflammable, lui ont causé des accès de démence. Autrefois déiste, il a été converti par le célèbre docteur Jebb.

Il n'est point de ville dans ce continent où l'on imprime autant qu'à Philadelphie; aussi les imprimeries, les gazettes, les boutiques des libraires y sont-elles très-multipliées, comme les papeteries le sont dans l'état. La Pensylvanie est le magasin général des Etats-Unis.

Parmi les imprimeurs et les libraires de cette ville, j'ai remarqué M. *Carey*, imprimeur

irlandois, qui, pour avoir publié, dans son journal des *Volontaires d'Irlande*, un article qui blessa quelques gens en place, et entre autres M. *Forster*, fut persécuté et obligé de fuir en Amérique. N'ayant point d'argent, il se trouva dans l'embarras. M. la Fayette vint à son secours, l'aida à monter des presses, à condition qu'il garderoit le secret. M. *Carey* lui tint parole. Mais ayant eu une querelle publique, deux ans après, avec un autre gazetier, M. *Oswald*, qui querelle avec tout le monde, et qui jeta des doutes sur l'origine de sa fortune, M. Carey fut obligé de révéler son secret.

Cet imprimeur, qui, à une grande activité, réunit beaucoup de connoissances, publie, tous les mois, un journal qui peut le disputer aux meilleurs journaux de l'Europe. Il a pour titre : *American musœum*, ou *Musée américain*. Il renferme ce que l'Amérique produit de plus important dans les arts, dans les sciences et dans la politique. La partie qui concerne les progrés de la culture y est très-soignée.

Philadelphie renferme aujourd'hui bien moins de marchands françois que dans le cours de la guerre. Les banqueroutes des

premiers qui s'y sont établis, ont découragé ceux qui auroient été tentés de les imiter, et ont mis les Américains sur leurs gardes.

Mais à qui attribuer la ruine de ces négocians françois? J'ai recueilli, avec le plus grand soin, des renseignemens à cet égard, et voici le résultat de mes recherches.

J'ai appris que la plupart des François qui s'étoient établis à Philadelphie, ou y avoient apporté peu de fonds, ou avoient imprudemment acheté, ou s'étoient livrés à des dépenses extravagantes. La plupart ne connoissoient ni la langue, ni les usages, ni les loix. La plupart furent séduits par le haut prix *apparent* qu'on leur payoit, en papier-monnoie, de leurs marchandises d'Europe. Imaginant que ce papier pourroit être bientôt remboursé par l'état ou le congrès, ils en ramassoient le plus qu'il étoit possible; et, calculant des profits énormes, ils berçoient de cet espoir leurs correspondans d'Europe. Cet espoir ne se réalisa point. Avec quelques connoissances des affaires, des hommes, de la politique, des révolutions et du pays, on auroit vu que bien des années devoient s'écouler avant que la dette publique fût liquidée. Il fallut bientôt déchirer le voile de

l'illusion, revendre ce papier à perte, pour payer ses traites. Mais on avoit affiché de l'étalage, une dépense considérable; on crut devoir les soutenir, afin de ne pas perdre son crédit; car on mesuroit Philadelphie sur l'échelle de Paris. On croyoit follement que des hommes instruits et raisonnables se laisseroient duper par du clinquant, comme un peuple esclave. Les gains n'existoient plus, les dépenses se multiplioient, le moment de la banqueroute arriva. Il falloit se justifier aux yeux de ses correspondans, du commerce et de la France. Que fit-on? On accusa les Américains de mauvaise foi, de perfidie, de friponnerie. Ces calomniateurs ne devoient accuser que leur ignorance, leur ineptie et leur luxe extravagant.

On a vu des François se montrer publiquement avec des *filles* qui affichoient les airs légers, évaporés, impudens qu'elles ont à Paris (1). Vous devez juger du scandale que causoit cet indécent spectacle, dans un

(1) Un de ces François osa présenter, dans les meilleures maisons, sa maîtresse, non comme sa femme, mais comme son associée dans le commerce. Cette femme fut depuis entretenue publiquement par l'ambassadeur. Il n'avoit pas assez de respect envers les mœurs, pour cacher sa turpitude.

pays où les femmes sont si réservées, et les mœurs si pures. Le mépris en étoit la conséquence, la défiance suivoit le mépris. Et, sans crédit, peut-on long-temps soutenir un commerce ?

Quelques négocians françois arrivèrent à Philadelphie à une époque brillante; c'étoit en 1783. Le papier-monnoie continental é oit disparu. L'argent abondoit dans cette ville, et n'étoit pas rare dans les autres parties des Etats-Unis. On le devoit aux dépenses que faisoient les armées européennes. Alors les engagemens étoient fidellement remplis. Mais les négocians étrangers faisoient de la dépense à proportion du gain. Ils en croyoient la source intarissable, et la paix la fit tarir, et de nouvelles banqueroutes en furent la suite. Je dois vous observer qu'aucune ne souilla la secte des quakers. C'est qu'à la prudence dans les affaires, ils joignent l'économie dans les dépenses; et voilà les bases sur lesquelles on doit asseoir un commerce, quand on le veut solide.

Les quakers, depuis le retour de la paix, s'y livrent avec la plus grande activité. Les capitaux, que la défiance avoit retenus si long-temps dans les coffres, en sortent pour

vivifier l'industrie et encourager les spéculations commerciales. La Delaware voit flotter des pavillons de toutes les couleurs ; des expéditions s'y font pour toutes les parties du monde. Des manufactures s'élèvent dans la ville et dans les campagnes. Par-tout règnent l'émulation, l'activité et l'industrie; et quoique Baltimore sur la Susquehannah, qui n'étoit, il y a quelques années, qu'un village, ait attiré une partie du commerce de Philadelphie, cependant la présence des anciens capitaux de cette ville, l'estime universelle dont jouissent les commerçans quakers, l'augmentation des défrichemens, les progrès de l'industrie accumulent tant d'affaires, que le déficit y est à peine sensible.

Vous devez maintenant vous expliquer aisément, mon ami, les causes de la prospérité de Philadelphie. Sa situation, sur une rivière navigable pour de grands vaisseaux, la rend un des entrepôts du commerce extérieur, et en même temps le magasin de toutes les productions des terres fertiles, que renferment la Pensylvanie et les états voisins. Les vastes fleuves qui arrosent la Pensylvanie, en mettent presque tous les points en communication, par leurs rameaux si mul-

tipliés ; et ce sont ces communications faciles qui donnent du prix aux terres, qui y attirent les habitans. L'un de ces fleuves peut porter à la capitale les denrées des terres les plus éloignées, et même les produits de la chasse des sauvages. Le climat, moins froid que dans les états du nord, moins chaud, moins étouffant que dans les états du midi, offre encore un attrait considérable.

Mais, je le crois fermement, ce n'est pas simplement à ces avantages physiques que la Pensylvanie doit sa prospérité ; c'est aux mœurs particulières de ses habitans ; c'est à la tolérance universelle, qui y a été connue et pratiquée dès l'origine même ; c'est à la simplicité, à l'économie, anx vertus constantes des quakers, à l'activité de leur industrie, qui, se concentrant sur deux points, la culture et le commerce, doit nécessairement les perfectionner plus rapidement que toute autre secte, qui donne carrière à son ambition. La cabane simple d'un cultivateur laborieux voit naître bien plus d'enfans qu'un palais doré ; elle en voit périr moins, et puisque la table de la population vous a toujours paru la mesure la plus exacte de la prospérité des pays, suivez celle-ci, et comparez

le nombre des habitans payant la capitation en Pensylvanie, à quatre époques peu éloignées :

1760. ——	1770. ——	1779. ——	1786.
31,667. —	39,765. —	54,683. —	66,925.

Vous voyez que la population a plus que doublé en vingt-cinq ans, et malgré l'horrible dépopulation d'une guerre de sept ans. Observez que, dans le calcul de cette *population payant capitation*, ne sont point compris les noirs, qui forment à-peu-près le tiers de la population blanche de cet état. Cette dernière, suivant les calculs faits par la dernière convention fédérale, monte à trois cent soixante mille; ce qui donne trois enfans environ par tête.

Prenons un autre point de comparaison.

Albany a été fondée en 1614, Philadelphie en 1681.

Cette dernière ville contient sept mille maisons, et plus de cinquante mille habitans (1). Albany ne contient que sept cents maisons, et cependant elle a presque les mêmes avantages physiques que Philadelphie. A quoi

(1) Le recensement fait en 1790 porte ce nombre à cinquante-trois mille habitans.

faut-il attribuer cette différence? Plus à des causes morales, qu'à des causes physiques. L'esprit de la religion des quakers les porte directement et constamment vers le bien public; et, dans Albany, il n'y a presque point de cet esprit: on y aime à jouir, on s'occupe peu des autres (1); c'est, encore une fois, le caractère des Hollandois; et les Hollandois ont fait d'abord les fonds de la population d'Albany.

Cet esprit public, que les quakers portent, dans tous leurs établissemens, d'une manière plus prononcée que toutes les autres sectes, a enfanté d'autres institutions utiles dans Philadelphie.

C'est à lui qu'on doit le *dispensary*, ou la maison dans laquelle on distribue *gratis* les remèdes aux malades qui sont hors d'état de

(1) Cependant cette inertie des habitans d'Albany disparoît; une grande activité y règne; on perce des routes, on abat des montagnes, on établit des bacs nouveaux, on cherche à jeter un pont sur la rivière des Mohawks, on vient de rendre le canal navigable à des vaisseaux. Ce changement est l'effet de l'émigration, dans ce pays, de quelques habitans de Massasuchett. — Les progrès rapides, faits par la nouvelle ville de Hudson, bâtie par les quakers, viennent à l'appui de mes remarques.

les acheter. Voyez comme il est facile, et souvent peu coûteux, d'être bienfaisant. Qu'ils rougissent donc, ces hommes qui dissipent leur fortune dans le faste ou le repos ! — Seize cent quarante-sept malades ont été traités à cet établissement, depuis le 12 décembre 1786 jusqu'au 12 décembre 1787 : calcul fait, le traitement de chacun a coûté 5 schellings 9 den. Ainsi, avec un peu plus de 5000 liv., on a fait seize cent quarante-sept heureux.

C'est à cet esprit public, si ingénieux à varier ses bienfaits, qu'on doit encore l'*institution de bienveillance* (*benevolent institution*), qui a pour objet de secourir et de faire délivrer, dans leurs propres maisons, les pauvres femmes en couche.

C'est à lui qu'on doit une autre société qui destine ses bienfaits aux prisonniers, qui s'occupe du soin d'améliorer leur sort. Ses réglemens ont été arrêtés dans la séance du 8 mai 1787.

Les Philadelphiens ne bornent pas leurs attentions à leurs frères; ils les étendent sur les étrangers. Ainsi, on a formé une société hibernoise pour favoriser et secourir les émigrans d'Irlande. Il en existe une pareille à New-York pour les Allemands. Ces

sociétés s'informent, à l'arrivée des vaisseaux, du sort et de la nation des émigrans, et elles s'empressent de leur procurer de l'emploi.

Cette ville a formé une compagnie d'assurance contre les incendies. Les maisons sont construites en briques ou en bois, et conséquemment prêtent davantage aux ravages du feu. Les assureurs sont les assurés ; forme qui prévient les abus de votre compagnie d'assurance de Paris.

Au milieu de toutes les choses qui ont excité mon attendrissement et mon admiration, un trait d'injustice m'a fait peine, parce qu'il semble flétrir toute la Pensylvanie, et Philadelphie sur-tout, qui a une grande influence sur le corps législatif. En voici le sujet. — Penn laissa à sa famille une immense propriété en Amérique. Lors de la dernière guerre, ses descendans prirent le parti du gouvernement anglois. Ils se retirèrent en Angleterre. Le gouvernement de Pensylvanie arrêta de les dépouiller de leurs terres et de leurs rentes, et de leur donner, pour la valeur, 150,000 pounds. — Cette somme devoit être payée en papier-monnoie, qui essuyoit alors une grande dépré-

ciation. Le premier terme seulement fut acquitté.

On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait eu une très-grande injustice, et dans l'estimation qui a été faite, et dans le mode du paiement, et dans les retards. L'état de Pensylvanie a un trop grand respect pour les propriétés, et trop d'attachement à la justice pour ne pas réparer un jour ses torts envers la famille de Penn, qui ne subsiste plus maintenant qu'aux dépens de la nation angloise (1).

---

(1) Le parlement d'Angleterre a, par un acte du mois de mai 1790, fixé la pension de cette famille à 4000 livres sterlings. Ses pertes ont été estimées à 500,020,000 livres sterlings.

C'est une des charges à ajouter aux pertes immenses faites par l'Angleterre dans la guerre d'Amérique, et aux dédommagemens qu'elle a accordés aux loyalistes. Le compte de ces derniers vient d'être enfin fixé,

Ils portoient leurs réclamations à	10,358,413 liv. sterl.
Le parlement ne leur a accordé que	3,033,091
On ne leur avoit payé, en 1790, que	2,096,326
Il leur restoit dû	936,091

On ne peut se refuser à louer ici la magnanimité du peuple anglois, et son esprit de justice. Il est peu de gouvernemens libres, il n'en est point de despotiques qui, à la

LETTRE XXVIII.

Sur les divers passages du défrichement à la parfaite culture des terres de la Pensylvanie, et sur la diversité des mœurs, des goûts et des moyens des divers Cultivateurs.

JUSQU'A présent, mon cher ami, je ne vous ai parlé que de fermes bien montées, de terres en pleine valeur, et dans le voisinage des villes. Il faut se transporter plus loin; il faut s'enfoncer dans les forêts; il faut observer l'homme isolé, la hâche à la main, abattant ces vieux chênes qu'avoient respectés les sauvages, et les remplaçant par l'humble épi de blé. Il faut suivre cet homme dans ses progrès, ses développemens; il faut observer le changement qu'éprouve sa cabane, lorsqu'elle devient le centre de vingt autres cabanes, qui s'élèvent

suite d'une guerre malheureuse et excessivement dispendieuse, eussent ainsi dédommagé leurs partisans ruinés, et dont on pouvoit, ou étouffer, ou mépriser les cris. Cet esprit de justice est un résultat infaillible de l'esprit de liberté.

autour d'elle. Un cultivateur américain m'a communiqué les principaux traits du tableau rural que vous allez voir (1).

Le premier planteur, ou celui qui commence les établissemens dans les bois, est presque toujours un homme qui a perdu sa fortune et son crédit dans la partie cultivée de l'état; il émigre ordinairement au mois d'avril. Son premier travail a pour objet de construire une petite cabane de bois pour lui et sa famille; le toît en est de bois grossièrement coupé, et le fond de terre; elle est éclairée par la porte, et quelquefois par une petite croisée de papier graissé. Un bâtiment, plus mesquin encore, joignant à la cabane, donne l'abri à une vache et à deux pauvres chevaux. A peine a-t-il fini cette légère construction, qu'il attaque tous les arbres voisins de sa cabane; les arracher en entier, exigeroit trop d'efforts, il se borne à les couper à deux ou trois pieds de terre. L'espace qui est autour est alors labouré et semé de maïs; c'est au mois de mai qu'il

(1) Une partie des réflexions qui suivent a été depuis imprimée, et traduit en françois avec inexactitude et une infidélité réfléchie.

sème. Ce sol étant vierge demande peu de culture ; dans le mois d'octobre suivant, on recueille depuis quarante jusqu'à cinquante boisseaux (1) par acre. Dès le mois de septembre, ce blé fournit à la famille une nourriture abondante et même agréable ; tendre alors, on le rotit. La chasse et la pêche, avec une petite quantité de grain, suffisent pendant l'hiver à la subsistance de cette famille, tandis que les vaches et les chevaux de notre planteur paissent l'herbe maigre et sauvage des bois, ou les rejetons succulens des arbres. Pendant le cours de cette première année, ce planteur endure la faim, le froid ; il est exposé à une foule d'accidens, mais il les supporte sans murmurer, et n'en est point abattu. Voisin des sauvages, il emprunte une partie de leurs mœurs. Ses travaux sont violens, mais ils sont coupés par de longs intervalles de repos ; ses plaisirs consistent dans la pêche et la chasse ; il aime les liqueurs spiritueuses, il mange, boit et dort, dans l'ordure de sa petite cabane.

Ainsi s'écoulent les trois premières années de notre planteur, dans la paresse, l'indé-

(1) Le boisseau est de soixante livres angloises.

pendance et la variation des plaisirs et des travaux. Mais la population augmente insensiblement autour de lui, alors son chagrin commence. Son troupeau pouvoit jadis se répandre au loin, pour paître à son aise; ses voisins le pressent maintenant de le retenir par des haies, dans les bornes de son petit domaine. Jadis les animaux sauvages fournissoient à la subsistance de sa famille, ils fuient maintenant un pays qui se peuple d'hommes, et par conséquent d'ennemis; il faut donc qu'il élève des animaux domestiques, pour suppléer à cette première ressource. Une société qui s'augmente, entraîne après elle une police et des impôts, l'appareil des loix, et rien ne révolte plus notre indépendant planteur, que toutes ces entraves. Il ne sauroit se décider à sacrifier un seul de ses droits naturels, pour tous les bienfaits du gouvernement; il abandonne donc son petit établissement, et va chercher une seconde retraite dans le fond des bois, où, seul, il recommence ses premiers travaux, et crée un terrein à la culture. Tel est l'attrait de l'indépendance, que plusieurs hommes ont défriché des terres, jusqu'à quatre fois, dans les différentes parties de cet état.

On a remarqué que la prédication de l'évangile augmentoit toujours les émigrations de cette classe d'hommes, et cela n'est pas surprenant, si nous considérons combien ses préceptes sont opposés à la licence de leur vie. Ce premier planteur peut retirer, s'il est propriétaire, un bon prix du morceau de terre qu'il avoit commencé à cultiver; mais s'il n'étoit que locataire, ce qui arrive souvent, il l'abandonne avec des dettes. Cependant les soins qu'il y a donnés, font rechercher cet établissement par une seconde espèce de planteurs ou cultivateurs.

En général, ce second planteur a des moyens, il paie comptant le tiers ou le quart de sa plantation, qui consiste en trois ou quatre cents acres; le reste, il le paie en *instalmens* ou annuités, selon l'expression du pays, c'est-à-dire qu'il donne chaque année une certaine somme, sans intérêt, jusqu'au parfait paiement. Le premier travail de cet homme est d'ajouter à sa cabane une nouvelle construction de bois mieux charpenté. La scie étant ordinairement en usage dans les établissemens voisins, ses planchers sont faits en bois, et son toit de ce que l'on appelle *clapboards*, qui sont une espèce de lattes

épaisses, tirées des troncs de chêne fendus. Cette maison a deux étages. Il se forme ensuite une petite prairie, et plante un verger de deux ou trois cents pommiers. Son étable est également augmentée, et, dans le cours d'une année, il construit en bois une grange spacieuse, qu'il couvre de paille de seigle; il augmente la quantité de ses terres labourables, et au lieu de ne cultiver que du blé d'inde, il recueille une quantité de froment et de seigle : le dernier est destiné principalement pour faire du wisky. Ce planteur ne tire pas du sein de la terre tout ce qu'elle pourroit lui fournir. Ses champs mal labourés, jamais fumés, ne donnent qu'une médiocre récolte; son troupeau, en enfonçant ses haies mal closes, et foulant ses grains, détruit souvent l'espérance de l'année. Ses chevaux ne peuvent faire que la moitié du travail dont ils seroient capables, s'ils étoient mieux nourris; et il arrive fort souvent que son troupeau meurt de faim au printemps, par le défaut de provisions et le retard de la pousse des herbes. Sa maison et sa ferme n'offrent pas des preuves de son industrie et de son aisance; ses fenêtres ne sont point vitrées, de vieux chapeaux ou

de vieux chifons remplacent les vitres qui n'existent plus. Rarement les hommes de cette classe sont-ils bons citoyens et religieux. Quoiqu'ils aient les idées routinières de religion, que l'on enseigne à l'enfance, ils ne sont pas empressés de contribuer à la construction d'une église, ou à l'entretien d'un culte et d'un ministre. Ils ne sont pas mieux disposés pour le gouvernement civil. Malgré leur vif attachement à la liberté, ils refusent de supporter leur part des dettes qu'il a fallu contracter, pour l'établir dans ce pays. Ils aiment beaucoup la société; ils boivent quelquefois jusqu'à l'excès des liqueurs spiritueuses; ils passeront volontiers un jour ou deux, chaque semaine, pour assister aux assemblées politiques. Ainsi, ils contractent des dettes qui les forcent à vendre leur plantation, après quelques années, au planteur de la troisième et dernière classe.

C'est ordinairement un homme aisé et d'un esprit cultivé, quelquefois le fils d'un riche fermier, dans un des anciens comtés de l'intérieur de l'état. Son premier objet est de convertir en prairie chaque partie de terre, sur laquelle il peut conduire de l'eau. Si cette opération est impossible, il convertit

les parties les plus fertiles en prés, par le moyen des engrais; ensuite il bâtit une grange, en pierres, s'il est possible : elle a quelquefois cent pieds de front, sur quarante de profondeur (1). Bien fermée, elle défend du froid le troupeau et les chevaux, qui mangent moins, étant tenus chaudement, que quand ils sont exposés au froid. Usant également d'économie dans la consommation de bois, il emploie les fourneaux économiques, et s'épargne un travail immense, pour couper et charier du bois, dans les temps froids et pluvieux de cette saison. Ses haies, bien réparées, mettent ses grains à l'abri des ravages des troupeaux voisins. Il augmente les objets de sa culture, et outre le bled, le froment et le seigle, il récolte encore de l'avoine, du sarrazin. Près de sa maison, il forme un jardin d'une acre ou deux, qui lui donne une grande quantité de choux, de pommes de terre et de navets. Près de la source qui lui fournit de l'eau, il bâtit une chambre à lait.

(1) On a fait cette remarque sur les Pensylvaniens et les habitans de Massasuchett, que les granges des premiers sont plus grandes et plus belles que leurs maisons; c'est l'inverse chez les autres.

Le nombre de ses arbres fruitiers augmente chaque année ; il en améliore la qualité. Ses garçons travaillent toujours à ses côtés, sa femme et ses filles quittent leur rouet journalier, pour les travaux de la moisson. Le dernier objet de son industrie est de bâtir une maison pour son propre usage. Cette affaire demande quelquefois le cours de sa vie; mais le plus souvent il en laisse l'achévement à son fils ou à celui qui lui succède. De-là le proverbe, parmi ces fermiers, que le fils doit commencer par où le père a fini, c'est-à dire qu'il doit commencer, en entrant dans la plantation, à se bâtir une habitation commode, analogue à la valeur et à l'importance de ce bien. Ce bâtiment est généralement en pierres; il est vaste, bien ordonné, et rempli des meubles utiles et nécessaires. Il communique quelquefois à celui du second planteur, mais souvent il en est séparé par une petite distance. Ses chevaux et son troupeau prouvent par leur embonpoint, leur force et leur fécondité, qu'ils sont aussi bien soignés que bien nourris. Sa table abonde en mets délicats et variés. Le miel et le lait coulent dans sa cuisine; la bierre, le cidre et le vin sont

les boissons osdinaires de sa famille, et ce sont sa femme et ses filles qui fabriquent la plupart des vêtemens qu'ils portent tous. A mesure qu'il s'enrichit, il attache plus de valeur à la protection des loix, il paie exactement sa taxe aux commis du gouvernement; il contribue à l'entretien des églises et des écoles, seuls moyens d'assurer l'ordre et la tranquillité.

Les deux tiers des fermiers de Pensylvanie, appartiennent à cette classe de cultivateurs; c'est à eux que cet état doit son ancienne réputation et son importance. S'ils ont moins de finesse que leurs voisins du midi, qui font cultiver leurs terres par des esclaves, ils ont plus de vertus républicaines. Ce fut de leurs fermes que les armées américaines et françoises tirèrent principalement leur subsistance pendant la dernière révolution; ce fut de leur produit que provinrent ces millions de piastres rapportées de la Havane, après l'année 1780; millions qui furent le fondement de la banque de l'Amérique septentrionale, laquelle entretint l'armée américaine, jusqu'à la paix de Paris.

Voilà un foible tableau du bonheur d'un fermier de Pensylvanie; bonheur auquel cet

état appelle les hommes de tous pays et de toute religion. Ce ne sont pas les plaisirs, ni de l'Arcadie des poëtes, ni des grandes villes de l'Europe, qu'il offre aux émigrans ; mais il promet à la patience, à l'industrie, au travail, l'abondance, l'indépendance et le bonheur. Le prix modéré des terres, le crédit que la prudence permet, et la sûreté que les cours de justice donnent à toutes les sortes de propriétés, mettent ces biens à la portée de tout le monde.

Il est facile maintenant de fixer les caractères qui marquent le passage de la vie sauvage à la vie civilisée. Le premier planteur ressemble au sauvage Indien, dans ses mœurs et ses manières : le second s'en éloigne davantage : le troisième présente l'état de civilisation complette, et c'est à lui seul que peut être proprement appliqué le titre de fermier ou cultivateur.

En parlant des vices du premier et second planteur, il est juste de parler également de leurs vertus. Leurs besoins mutuels produisent entr'eux une dépendance mutuelle : de-là résulte qu'ils sont obligeans et affectionnés les uns envers les autres. — Leur solitude leur rend les visites

agréables ; de-là leur hospitalité pour les étrangers. Le besoin d'argent (car ils n'en ont que pour les besoins extérieurs de leur famille) les oblige à s'associer entre eux, pour élever leurs bâtimens, couper leurs grains et pour les autres ouvrages semblables. Ils se rendent ces services les uns aux autres, sans autre salaire que le plaisir qui règne ordinairement dans un divertissement de campagne. Peut-être ai-je eu tort de dire leurs *vertus ;* peut-être falloit-il les appeller des *qualités*, commandées par l'état particulier de la société où ces hommes se trouvent ? La vertu doit en effet toujours résulter des principes.

Je n'ai pas prétendu faire ici l'histoire de tous les établissemens de la Pensylvanie. — Il est arrivé plusieurs fois que le premier planteur est parvenu au second degré, et a cédé sa ferme au planteur de la troisième classe. — Il est des hommes entreprenans qui sont allés s'établir dans les forêts, et qui, dans l'espace de leur vie, ont parcouru les trois époques que j'ai décrites, et se sont procurés les biens que j'ai attribués, à la troisième espèce des planteurs. Il est également arrivé plusieurs fois qu'un premier éta-

blissement a été conduit à sa perfection par la même famille de père en fils. Dans les comtés voisins de Philadelphie, l'on voit encore de vastes maisons de briques, et des fermes bien cultivées, possédées par les petits-fils ou les arrière-petits-fils des compagnons de Guillaume Penn.

Cette passion pour émigrer, dont j'ai fait mention, doit vous paroître étrange. Des hommes abandonner le pays, où ils commençoient à respirer, — l'église où ils ont été consacrés à la divinité, — les tombeaux de leurs ancêtres, — les compagnons et les amis de leur jeunesse, — et tous les plaisirs d'une société policée, pour s'exposer aux hasards et aux difficultés de conquérir une nouvelle terre. Ce phénomène doit, aux yeux d'un philosophe Européen, contrarier la marche ordinaire et les principes naturels des actions des hommes. Mais quelque extraordinaire que paroisse cette passion, elle existe, et contribue à l'accroissement de la population en Amérique; elle augmente l'espèce humaine non-seulement dans les nouveaux établissemens, mais encore dans les anciens. Car dès que les fermiers multiplient au-delà du nombre des fermes, entre

lesquelles un canton est divisé, la population languit. Pour détruire cette langueur, que l'accroissement du prix et la division des fermes ne font que soutenir, l'émigration d'une partie des habitans est absolument nécessaire ; et comme cette colonie d'émigrans est en partie composée des fainéans qui dissipoient et ne travailloient point, leur éloignement, en augmentant, pour la partie industrieuse et modérée qui reste, la facilité de subsister, augmente naturellement la population générale, précisément comme la taille augmente la grosseur et la quantité de fruits d'un pommier.

Les émigrans de la Pensylvanie se portent toujours vers le midi. Le sol et le climat de la partie occidentale de la Virginie, des deux Carolines et de la Géorgie, promettent et donnent aux fermiers paresseux une existence plus facile que le sol opiniâtre, mais durable de la Pensylvanie. — Ici le terrein, pour être fertile, demande des labours profonds et répétés. — Là, la terre, grattée une ou deux fois, rapporte une assez bonne moisson. En Pensylvanie, la longueur et le froid de l'hiver exigent du fermier un travail considérable, pour l'approvisionnement

des subsistances de ses troupeaux, tandis que dans les états du midi, ils paissent, pendant la grande partie de cette saison, dans les bois et les champs. Aussi la plupart des cultivateurs qui se trouvent aujourd'hui dans les parties occidentales des états ci-dessus nommés, sont-ils originaires, et ont été presque tous habitans de la Pensylvanie. Dans la dernière guerre, la milice du comté d'Orange, dans la Caroline septentrionale, montoit à trois mille cinq cents hommes, et il n'y en avoit aucun qui ne fût émigrant de la Pensylvanie. Vous voyez, par-là, que cet état est la grande pépinière des Etats-Unis : il fait l'office d'un crible ; il retient tous ceux qui possèdent les étamines de l'industrie et de la vertu, pour laisser passer le reste dans ces états, qui conviennent mieux à l'indolence ou au défaut d'aisance.

Les terres vacantes sont vendues par l'état, pour le prix d'environ six guinées, en certificats, par cent acres. Mais, comme la plupart de ces terres viennent de personnes qui les avoient achetées de l'état, elles sont revendues au premier planteur à un prix plus haut. La qualité du sol, leur proximité des moulins, des cours de justice,

des temples et des rivières navigables, la distance du transport de terre aux ports de Philadephie ou de Baltimore, et la nature des routes, tout influe sur le prix des terres pour le premier planteur. La quantité des terres défrichées, les améliorations qui y sont faites, sont de nouvelles circonstances qui, avec les premières, influent sur le prix des fermes, pour les seconds et troisièmes planteurs. Ainsi, le prix des terres est, pour le premier, depuis un quart de guinée jusqu'à deux guinées par acre, et d'une guinée à dix pour le second et troisième. Quand le premier planteur est incapable de payer, il prend souvent une certaine étendue de terre à bail pendant sept ans; et, au lieu de payer une rente en argent, il s'engage à défricher cinquante acres de terre, à bâtir une cabane en bois, avec une grange, et à planter un verger. Ce terrein, après l'expiration du bail, est vendu ou loué avec bénéfice.

La troisième classe de cultivateurs, dont je vous ai parlé, est en général composée d'Allemands. Ils font une grande partie de la population de la Pensylvanie. La première colonie d'Allemands qui s'y établit, remonte à plus d'un siècle. On les regarde comme les plus

plus honnêtes, les plus industrieux, les plus simples, les plus économes des cultivateurs. Ils évitent de contracter des dettes, et, de tous les Américains, ils sont les moins attachés à l'usage du rum et de l'eau-de-vie; aussi leurs familles sont-elles nombreuses. On en voit très-communément qui ont douze à quatorze enfans (1). On ne leur reproche que de n'avoir pas les connoissances des autres Américains; connoissances nécessaires dans un gouvernement démocratique. Cependant plusieurs hommes, respectables par leurs lumières, sont sortis de leur sein, *Rittenhouse*, *Kuhn* et *Mulhenberg*. On s'occupe de projets pour les incorporer davantage aux Américains, et pour leur donner plus de connoissances.

Une des grandes causes de ces émigrations dans les parties de derrière de la Pensylvanie, est l'espoir de se soustraire à la taxe des terres : elle n'est pourtant pas bien considérable, puisqu'elle n'excède pas un *penny*, ou 2 liards par livre de l'estimation, qui est très-foible.

(1) Suivant M. *Moheau*, sur vingt-sept mille familles en France, une seule compte treize enfans; deux douze.

Mais, quoique modique, cette taxe pèse encore considérablement sur ceux qui ont beaucoup de terres, sur les *land-jobbers* ou les agioteurs en terres. Il en est qui, plutôt que de payer la taxe, lorsque les arrérages sont accumulés, laissent vendre leurs terres par le trésor public. Ils les rachètent alors, sous main, à l'enchère publique, à un prix moindre que celui qu'ils auroient payé, s'ils avoient acquitté leurs taxes.

Vous devez bien penser que, dans un pays où le gouvernement est si neuf, et où les hommes sont épars et ivres de la liberté, il leur est facile d'échapper à l'impôt. Vous devez penser encore qu'il y a bien des irrégularités dans la manière de répartir les impôts. Aussi voyez-vous des propriétaires aux environs de Philadelphie qui paient, chaque année, deux pour cent de la valeur de leurs terres, tandis que d'autres paient beaucoup moins. Il en est de même de la capitation ou *poll*; elle est encore plus irrégulière, parce que ses bases sont très-incertaines. Ces taches ne peuvent disparoître qu'avec le temps. J'ai vu cependant, avec plaisir, que les célibataires étoient plus taxés que les gens mariés.

Les terres de cet état varient dans leur prix, comme dans leur nature et leurs produits. Vous en trouvez, dans les environs de Lancastre, qui se vendent de 4 à 12 pounds l'acre ; vous en trouvez aussi beaucoup de pierreuses et stériles. Les bonnes terres calcaires neuves rendent quinze à vingt boisseaux de froment par arpent. Celles de première qualité, qui sont profondes et contiennent beaucoup de terre végétale, *bottomlands,* rendent, par acre, neuf à dix quintaux de chanvre, et quarante à cinquante boisseaux de maïs.

Il existe encore beaucoup de terres vacantes au nord et à l'ouest de cet état ; mais on m'assure qu'il en est bien peu de bonnes, qui ne soient pas prises. On rencontre, dans les bois éloignés, des gens occupés à leur découverte. On en prend possession en vertu d'un *varrant*, ou ordre du *land-office* ou département des terres. Cet ordre enjoint à l'arpenteur du comté où elles se trouvent, de les arpenter, si elles sont vacantes, et d'envoyer copie de l'arpentage qui en a été fait, pour que la propriété en soit enregistrée. On paie à l'état, pour cent seize acres, 10 pounds en certificats de la dette de l'état,

ce qui, au cours actuel de ce papier, revient à 2 pounds et demi (1); et, avec les frais d'arpentage, patente, etc., ces terres coûtent environ 15 pences ou 15 sous l'acre, et sont revendues ensuite avec profit.

D'après le tableau que je vous ai tracé des différentes cultures usitées dans cet état, vous devez juger qu'il convient peu à des familles européennes, qui veulent s'établir en Amérique, d'aller défricher des terres dans l'intérieur, ou même de prendre des terres qui ne sont qu'au second degré de culture.

1°. L'homme qui a contracté le besoin de penser, de s'éclairer, de communiquer ses idées, est mal à son aise, en s'isolant dans un pays qui n'a point de communication, où tous les êtres qui l'habitent sont éloignés, ou paresseux, ou ignorans.

2°. Il est difficile, et presque impossible, de se procurer, à une distance aussi éloignée, les différens articles de l'Europe, où on les paie très-cher.

3°. Il est impossible sur-tout d'accoutu-

(1) Ces certificats ont depuis beaucoup augmenté de valeur, comme je le dirai ci-après.

mer les femmes européennes à un pareil genre de vie.

4°. Vous êtes obligé de bâtir ; vous languissez en attendant, vous courez des risques, vous êtes trompé par vos ouvriers.

5°. Il ne faut pas considérer ce qu'une terre *non bâtie* vous coûte, mais ce qu'elle vous coûtera, lorsqu'elle sera bâtie. Or, comparaison faite, vous trouverez beaucoup à gagner en achetant une terre bâtie.

Les François prudens qui, passant en Amérique, voudroient se livrer à la culture, devroient donc louer une ferme dans le pays habité, y passer une année avant d'acheter, fréquenter les voisins, connoître les revenus de la terre. Ils doivent sur-tout amener d'Europe des *familles* de paysans, bien accoutumés au travail. Car, encore une fois, ici les bras sont rares, et ils sont chers. — Voici le prix commun auquel on achète ces domestiques *indentured*, ou dont le temps est vendu pour trois ans. On paie 12 à 15 pounds le service des hommes au-dessus de dix-huit ans, et 6 à huit pounds pour les enfans de neuf à douze ans. — Je ne sais si, en compensant l'infériorité de ce prix aux gages ordinaires des domestiques libres,

par le travail en moins des domestiques loués, il n'y a pas plus d'avantages à avoir les premiers.

LETTRE XXIX.

Sur le Climat de Philadelphie, de la Pensylvanie, sur les Maladies qui y règnent, etc.

JE vous ai déjà parlé, mon ami, du climat de cette heureuse ville (1); mais le respectable docteur Rush vient de me donner des détails nouveaux et curieux (2), et je vais vous les communiquer.

Cet observateur éclairé m'a fait en une phrase énergique le tableau des variations climatériques de la Pensylvanie. Nous avons, m'a-t-il dit, l'humidité de la Grande-Bretagne dans le printemps, la chaleur de l'Afri-

(1) Voyez tom. 1, let. 19, pag. 374.

(2) J'apprends, par les journaux américains, que le docteur Rush a publié un ouvrage sur le climat de la Pensylvanie, dont il avoit détaché quelques observations pour moi. Il mérite d'être traduit en françois, et il sera utile à la météorologie et l'hygiène comparées.

que dans l'été, la température de l'Italie en juin, le ciel de l'Egypte en automne, le froid et les neiges de la Norwège, et la glace de la Hollande pendant l'hiver ; les tempêtes, à un certain degré, des Indes occidentales dans chaque saison, et les vents variables de la Grande-Bretagne dans chaque mois de l'année. Malgré toutes ces variations, ce docteur prétend que le climat de Philadelphie est un des plus salubres qui existent.

Dans les temps de sécheresse, l'air y a une élasticité particulière, qui rend la chaleur et le froid moins insupportables, qu'ils ne le sont au même degré dans des pays plus humides. L'air ne devient lourd et fatigant, que lorsque le bienfaisant nord-ouest ne succède pas aux pluies.

On m'avoit menacé des effets de cette langueur, qu'on ressent communément à Philadelphie dans les grandes chaleurs. Il me sembloit entendre la description des ravages causés par le pesant *Sirocco*. Cependant, dans les trois semaines que j'ai passées à Philadelphie, pendant les mois d'août et de septembre, je n'ai point senti cet abattement de corps, cette dépression d'esprit, quoique

la chaleur fût très-grande. Je la trouvois supportable, et à peu près semblable à celle de Paris; mais je transpirois davantage que dans cette dernière ville.

Peut-être n'ai-je échappé à la loi générale, qu'à la faveur de mes occupations, de l'agitation de mes esprits, de mon inquiète activité, qui ne me permettoit pas un moment de repos, qui me faisoit courir sans cesse, pour interroger les hommes éclairés, et consigner par écrit leurs réflexions.

C'étoit une observation qne le docteur Rush avoit faite avec beaucoup de médecins d'Europe. L'organisation morale influe beaucoup sur la santé, et ses mouvemens maîtrisent souvent les influences des circonstances extérieures. Il m'en cita deux exemples frappans. Il avoit appris d'un chirurgien que les soldats anglois blessés au fameux combat naval du 12 avril 1782, avoient été guéris avec la plus grande facilité. L'ivresse de la victoire sembloit redonner aux corps la force et la santé. Le docteur avoit lui-même fait la même remarque sur les soldats américains blessés à la bataille de Trenton.

La variabilité est, comme je vous l'ai dit, l'essence du climat de la Pensylvanie. Il a

changé, en proportion sur-tout des défrichemens, et de la diminution des eaux, qui ci-devant inondoient cette partie de l'Amérique. Beaucoup de criques et même de rivières ont disparu peu à peu ; et cela doit être dans un pays, où les forêts font place à des champs cultivés et à des prairies.

Ces changemens ont produit d'heureux effets sur la santé des individus. Un vieillard de ce pays m'a dit avoir observé, que la santé des Pensylvaniens augmentoit en raison des défrichemens, que les visages étoient bien moins pâles depuis trente ou quarante ans, que depuis quelque temps le nombre des centenaires croissoit, et que les septuagénaires étoient très-communs. Ces faits certains doivent vous paroître difficiles à concilier avec la variabilité du climat : elle est telle, que non-seulement deux années successives ne se ressemblent point, mais encore que les mêmes saisons, les mêmes mois, pris successivement, n'ont aucune ressemblance. Le climat n'a qu'un trait caractéristique, c'est son inconstance, et on peut lui appliquer le vers d'Ovide :

Et tantum constans in levitate suâ.

En 1782, il y eut une sécheresse extraor-

dinaire. Le maïs ne put parvenir à maturité, les prairies manquèrent. La terre devint si inflammable en plusieurs endroits, qu'elle brûloit à la surface.

L'été de cette année 1788 a été au contraire excessivement pluvieux ; il est tombé, le 18 et le 19 août, à Philadelphie, sept pouces d'eau. Le bled en a prodigieusement souffert.

Heureusement les diverses parties de cet état ne sont pas sujettes aux mêmes variations de l'atmosphère, ensorte qu'on ne voit jamais une disette générale : si la récolte manque ici, à cinquante milles de là elle est abondante.

Voulez-vous comparer la température de Philadelphie avec celle de quelques autres contrées, situées à peu près au même degré ; voici les résultats que vous donneront de bonnes observations météorologiques comparées.

Vous verrez que la chaleur y est à peu près la même qu'à Paris, et n'est jamais si grande qu'à Rome, puisque dans cette dernière place, la liqueur monte à trente degrés et au-dessus.

Vous verrez que l'hiver n'y est pas consi-

dérablement plus froid qu'à Paris (1), puisque le thermomètre y est communément, dans ces deux places, à 10 et 12 degrés au-dessous de glace.

Mais il tombe bien plus d'eau à Philadelphie qu'à Paris, puisque l'année commune y est de vingt pouces, et qu'on ne l'a vu, en soixante ans, qu'une fois à vingt-cinq, tandis que l'année commune est, à Philadelphie, de trente-cinq pouces.

En comparant le climat de Philadelphie à celui de Pékin, à peu près sous la même latitude, et d'après les tables du célèbre *Kirwan*, vous trouverez que les hivers sont bien plus froids, et les étés bien plus chauds dans cette partie de la Chine, que dans la Pensylvanie. Le docteur Rush attribuoit cette différence à des circonstances locales. L'une étoit le voisinage de cette vaste contrée couverte de bois, qui borde la Pensylvanie au nord-ouest, tandis que la partie qui avoisine Pékin est parfaitement et généralement cultivée.

Un autre fait déjoue tous les systêmes qu'on fabrique, pour expliquer les variétés

(1) Voyez tom. 1, let. 19, pag. 375.

des températures. Je vous ai parlé de celle de l'Ohio et de Pittsburg (1) ; je vous ai dit que, dans l'hiver de 1788, le froid y avoit été plus excessif qu'à Philadelphie, et presque égal à celui de Sibérie ; cependant le froid et la chaleur sont ordinairement moins vifs au-delà des montagnes qu'en deçà ; et, dans cet hiver même, il y eut de telles variations, que, le 5 février, le froid étoit encore plus considérable à Philadelphie qu'à Pittsburg, d'après les observations comparées du Dr Bedford, dans cette dernière ville, et de M. L— à Springmill.

La variation dans la température se fait sentir considérablement, non-seulement d'un jour à l'autre, mais du matin au midi, mais du midi au soir.

Je remarquai un jour, au commencement de novembre 1788 ; le thermomètre étoit à onze degrés au-dessous de la glace. Deux jours après, la chaleur du soleil étoit insupportable.

Le 23 du même mois fut très-chaud ; le 24 fut très-froid, il gela. La différence étoit certainement de quinze à vingt degrés.

---

(1) Voyez tom. 1, let. 20.

Les causes de ces variations sont dans la situation de Philadelphie, dans son sol, dans les eaux qui l'environnent, dans les vents qui y dominent. Cette ville paroît placée entre deux zones; c'est un point où les deux vents les plus opposés, l'est et le nord-ouest se combattent sans cesse. Elle est au confluent de deux rivières; son terrein est marécageux; son sol est d'argile. La Delaware y coule rapidement. Mon ami Fisher, qui cherche à expliquer la morale des hommes, par les circonstances physiques qui les environnent constamment, me communiquoit une observation qu'il avoit faite à cet égard; c'est que l'activité des habitans d'un pays pouvoit se mesurer sur la rapidité de ses rivières, et sur les variations de son atmosphère. Il voyoit la lenteur et l'indécision des Virginiens dans la lenteur de la Potomack, tandis que le courant rapide des rivières du nord lui peignoit l'activité des Angleterriens.

Il me dit aussi que la santé pouvoit très-bien s'associer avec les variations de l'air, pourvu qu'on prît de sages précautions. C'est, à ce qu'il m'assura, une partie de la discipline des quakers. Aussi pouvoit-on, sui-

vant lui, mesurer la longévité des habitans de la Pensylvanie, d'après la secte à laquelle ils appartenoient. Celle des quakers devoit être à la tête de cette table de longévité; venoit ensuite celle des Moraves, puis celle des presbitériens, etc.

Le docteur Rush, dont les observations sont très-nombreuses à cet égard, m'a assuré que les variations subites causoient bien plus de maladies et de morts, que les chaleurs, ou les froids *constamment excessifs.* Il me citoit l'hiver rigoureux de 1780, l'été dévorant de 1782, et l'été pluvieux de 1788; alors peu ou point de maladies; celles qui ont lieu viennent le plus souvent d'imprudence, comme d'eaux froides bues dans l'été, ou de liqueurs spiritueuses bues dans l'hiver.

Les pleurésies et les maladies inflammatoires sont beaucoup diminuées depuis quarante ou cinquante ans, d'après les témoignages des vieillards.

C'est une chose remarquable que ces maladies augmentoient, *à mesure qu'on défrichoit, qu'on abattoit les arbres*, et qu'elles ont diminué, à mesure qu'on a *cultivé* ces terres.

Le docteur Rush regardoit l'air de la nuit comme excessivement mal-sain, sur-tout

après le 20 août ; l'ame vitale de l'homme est alors dans un état passif. Il croyoit en conséquence, qu'il étoit très-dangereux de dormir les fenêtres ouvertes, parce que l'air, indépendamment de ses qualités insensibles, changeoit trop fréquemment et trop soudainement dans la même nuit.

Aussi le docteur Griffiths, qui a observé les mêmes effets dans l'air de la nuit, blâme-t-il l'usage de beaucoup de ses compatriotes, de dormir sans bonnet. Il me disoit que, depuis qu'il en portoit, il n'avoit plus ces douleurs de dents, qu'il éprouvoit auparavant très-fréquemment.

Le docteur Rush regardoit les mois de mai et de juin comme les plus salubres, et il avoit observé que les valétudinaires se portoient mieux dans l'été et dans l'hiver.

Il croyoit cependant, avec le docteur Huxham, que les autres saisons qui étoient sujettes à plus de variations, perdoient de leur insalubrité, lorsqu'on savoit s'en garantir par des précautions, soit dans l'habillement, soit dans la construction des maisons, l'ouverture des portes et des fenêtres. Les habitans de la Pensylvanie qui ont l'habitude de se conformer aux change-

mens du climat, dans leurs habits, leur diète et leurs usages, parviennent, me disoit-il, à un âge aussi avancé, que dans toute autre partie de l'Amérique.

Voulez-vous avoir une idée générale de la température de cette partie du nouveau continent ? Lisez cette description de M. *Pownall*, homme instruit, qui y a été gouverneur pendant long-temps, et à qui le public doit de bonnes observations.

« Les saisons en Amérique, sont l'été, l'automne, ou ce que les Américains appellent plus énergiquement *la chute*, et l'hiver. — Le passage rapide de l'interruption de toute végétation dans l'hiver, à son explosion soudaine, dans le commencement de l'été, exclut cette saison progressive, connue en Europe sous le nom de printemps.

» L'été commence à disparoître quelque temps après la chute des feuilles; des pluies froides, mais momentanément, et de légères ondées de neige tombent en novembre. — Les vents de nord-ouest commencent, et vers Noël l'hiver se déploie dans toute sa rigueur. La terre est couverte de neige ; la gelée est établie, le ciel devient glacé, et offre une surface azurée, au milieu

lieu de laquelle le soleil brille constamment. —Des tempêtes et des coups de vent momentanés interrompoient quelquefois ce beau temps. — Au commencement d'avril, le vent tourne au nord, de-là au nord-est. La saison des rafales pluvieuses, des brouillards des temps gris, qu'amène le vent de nord-est, se déploie vers la fin d'avril dans quelques parties, et dans d'autres, au commencement de mai. La glace se rompt, la neige se fond, et une semaine ou dix jours après, les bois et les vergers sont dans la pleine floraison. Vers le milieu de septembre, les matins et les soirs commencent à devenir frais, et depuis ce temps jusqu'au commencement de l'hiver, c'est le climat du paradis.

LETTRE XXX.

Sur les Maladies les plus communes dans les Etats-Unis, la longévité, les calculs de probabilités de la vie, etc.

PARMI les maladies particulières aux Etats-Unis, la *consomption* est, sans contredit, celle qui fait de plus grands ravages. Elle étoit inconnue aux sauvages; elle est donc un résultat des habitudes de la vie Européenne, transportées dans ce nouveau continent : il ne faut donc pas l'attribuer au climat. Elle est commune dans les villes, plus rare dans les campagnes; elle tient donc plus particulièrement à certaines habitudes *urbaines*. La consomption précipite au tombeau plus de femmes que d'hommes; elle tient donc plus particulièrement à la manière de vivre des femmes. La consomption est une maladie de langueur qui mine lentement la santé, et traîne par degrés sa victime au tombeau. Chaque jour rend ses ravages plus sensibles, et enfonce plus avant le poignard dans le sein de l'infortuné qu'elle atteint. Il a sans cesse la mort sous les yeux, il sent l'im-

possibilité de s'y dérober ; un crêpe funèbre enveloppe, empoisonne le reste de sa vie. Le monde et ses plaisirs disparoissent : les liens de l'attachement sont les seuls qui deviennent plus vifs et plus chers, et qui redoublent l'amertume de la dissolution prochaine. La consomption n'est, en un mot, qu'une agonie lente, qu'une mort longuement et vivement sentie.

Les médecins de ce pays l'attribuent à différentes causes : à l'usage excessif des boissons chaudes, telles que le thé et le café (1); à l'usage de rester trop long-temps au lit, de coucher dans la plume, car on ne connoît pas l'usage des matelas ; à l habitude de manger trop de viandes, de boire trop de liqueurs spiritueuses.

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, parce qu'indépendamment des causes ci-dessus, elles font peu d'exercice : exercice, ce puissant remède contre la stagnation des humeurs, principe du marasme. Elles goûtent peu le plaisir de cette promenade, qui, variant le spectacle de la na-

(1) On boit le café très-foible ici ; c'est plutôt une teinture de café.

ture, rafraîchit, réjouit les sens, semble donner un nouveau cours au sang, une vigueur nouvelle à l'ame.

Une cause particulière de consomption, pour les femmes des amis ou des quakers, est l'habitude de gravité et d'immobilité qu'elles contractent de bonne heure, qu'elles conservent pendant des heures entières dans leurs silencieux *meetings*.

On distingue, à Philadelphie, les femmes de bon ton, des femmes des quakers. Les unes et les autres ont également la consomption, mais elles la doivent à leur différent genre de vie.

Les premières se livrent avec excès à la danse, boivent ensuite de l'eau froide ou glacée, ou mangent des fruits froids et verds, quand elles ont chaud; boivent du thé brûlant; se couvrent trop légèrement en hiver, et ne font aucune attention aux variations des saisons, qui se font sentir si fréquemment à Philadelphie.

Les femmes des amis évitent ces excès, elles se couvrent en général avec soin; mais elles marchent peu, ne connoissent aucun plaisir, aucun de ces exercices si nécessaires pour secouer et réélectriser de temps en

temps cette frêle organisation physique, qui, faute de mouvement, tombe dans une apathie mortelle.

Pour bien se porter, une Philadelphienne devroit avoir une partie de la gaieté des femmes du bon ton, et se livrer, comme les amies, à l'intérieur de la vie domestique.

Il est une cause morale ou politique, qui pourroit encore expliquer, pourquoi les femmes sont plus sujettes à la consomption que les hommes? C'est leur défaut de volonté, d'existence civile. La soumission à laquelle on les habitue, à laquelle elles sont condamnées, fait sur elles l'effet de chaînes qui compriment, rongent les chairs, causent des obstructions, ôtent le ressort à l'esprit vital, arrêtent la circulation. La dépression graduée de l'ame, amène l'affoiblissement du corps; et comme cette état de soumission aux pères et aux maris est plus particulier aux filles ou femmes de quakers, on conçoit comment elles sont autant sujettes à la consomption, que les femmes de bon ton, quoiqu'elles ne goûtent pas les plaisirs qui y conduisent ces dernières.

Il viendra sans doute un temps, où l'on sera convaincu que le grand principe

de la santé physique est l'égalité entre tous les êtres, et l'indépendance des opinions et des volontés.

La consomption est commune dans l'Amérique; je l'ai trouvée dans les états même les plus froids, jusque dans le New-Hampshire, et ce fait doit prouver qu'elle tient au genre de vie général que mènent les Américains : car il semble que les frimats bienfaisans, en donnant du ton aux nerfs, devroient éloigner cet engourdissement des solides, cette stagnation des humeurs qui caractérisent cette maladie.

Cependant on croit la consomption plus commune en Amérique qu'elle ne l'est. L'ignorance donne mal à propos ce nom à beaucoup de maladies, qui, comme elle, réduisent l'homme à cet état de maigreur, qui suit la phtisie pulmonaire. Ce caractère trompe, et doit tromper aisément les gardes des malades qui donnent les renseignemens à ceux qui font les tables de mortalités.

Une autre maladie assez commune, est celle qu'on appelle le *sore throat*, ou mal de gorge. Il est mortel, quand il est putride; il vient presque toujours de chaleurs

excessives, boisson froide, et de peu de soin de se couvrir.

Il y a quelques années, une épidémie de ce genre se déploya dans Boston, et se répandit dans le Massasuchett, y enleva beaucoup de monde, et particulièrement d'anciennes familles.

On a remarqué que de temps en temps, et presque toujours à des périodes réglées, certains miasmes se développent dans l'air, et occasionnent des maladies générales. D'autres fois ces maladies ne frappent que certains lieux, ou certaines classes d'hommes. Une épidémie se déclara, il y a quelques années, dans l'île de Nantucket; elle n'attaqua que les sauvages qui y vivoient encore, respecta les blancs, presque tous les sauvages y périrent.

Quand on se rappelle que notre Europe étoit sujette à ces épidémies régulières dans les temps passés, qu'elles sont devenues bien moins fréquentes à mesure que la culture et la civilisation se sont perfectionnées, n'est-on pas tenté de croire que ces épidémies appartiennent à la nouveauté des défrichemens?

Les épidémies, connues en Europe sous

le nom d'*influence* ou de *gripe*, sont plus communes encore en Amérique. Celle de 1789 y causa par-tout les plus grands ravages. Le lieu de son origine fut le Canada, elle y parut dans l'automne, passa dans l'état de New-York, et de-là infecta bientôt la Pensylvanie et les états du midi. Lassitude, foiblesse, sensations frilleuses, chaleur de fièvre, mal à la tête, tels étoient ses symptômes. Elle ne respecta aucun sexe, aucun âge, et précipita sur-tout au tombeau ceux qui étoient attaqués de la consomption.

On peut ranger dans la classe de ces cruelles épidémies, la fièvre connue sous le nom de *fever and ague*, dont je vous ai déjà parlé; mais celle-là est bien plus funeste, en ce que ses retours sont annuels. Elle se développe sur-tout dans les pays marécageux, sur les côtes de la mer : on l'a vue jusque dans Albany, ce pays si salubre. Ses ravages se font sentir principalement depuis juin jusqu'en novembre. On la combat avec le *quinquina*; mais le remède qui a le plus de succès, est un voyage dans les montagnes ou dans les pays du nord.

Cette fièvre, plus humaine que les hommes, respecte les noirs esclaves : ils n'y sont point

sujets. On attribue cette exemption à un usage qu'ils conservent avec opiniâtreté, celui d'avoir du feu dans leurs cabanes, même dans les temps les plus chauds. Les nègres sont accoutumés à regarder la chaleur excessive comme le garant de la santé; et voilà pourquoi vous verrez la négresse, qui laboure un champ à l'ardeur d'un soleil dévorant, exposer son enfant à ses feux, plûtôt que de le couvrir de l'ombre rafraîchissante d'un arbre. Cette négresse ne connoît pas les expériences curieuses d'*Ingenhous*, sur les effets funestes de l'ombre et de la nuit; mais vous voyez qu'elle connoît les effets.

Enfin, parmi les maladies communes dans ces états, il faut encore mettre la pleurésie et la peripneumonie; elles sont pourtant moins fréquentes qu'autrefois.

La petite vérole, qui a fait autrefois des ravages si terribles dans les Etats Unis, n'est plus maintenant si redoutable, depuis qu'on pratique ces *inoculations générales*, dont on a fait les premiers essais à Chester, en Angleterre; depuis sur-tout qu'on a entouré ces pratiques bienfaisantes de précautions, qui empêchent le poison de se communiquer.

Il y a beaucoup de médecins à Philadelphie, et vous y trouverez peut-être la raison de tant de maladies; mais vous auriez tort: on les dit habiles; ils sont presque tous étrangers au charlatanisme. J'en connois qui sont infiniment respectables, autant par leurs vertus que par leurs connoissances, tels que MM. *Rush*, *Griffiths*, *Wistar*. — Ces deux derniers sont quakers.

La plupart de ces médecins sont en même temps pharmaciens et apothicaires; ils continuent ce mélange des deux sciences, pour respecter le préjugé du peuple qui veut que l'homme qui ordonne la médecine, la fasse. Il y a cependant des apothicaires particuliers, et les médecins leur achètent les drogues.

Ce sont les barbiers qui saignent; et tous ces faits doivent vous rappeler les commencemens de l'art de guérir parmi nous.

La médecine pratiquée dans ce pays est la médecine angloise, c'est-à-dire qu'on s'y sert beaucoup de remèdes violens. Les relâchans sont très-peu en usage. Presque tous les médecins de ce pays ont été formés à l'école d'Edimbourg. — Et voilà la cause de leur prédilection pour la médecine angloise.

— J'ai vu un docteur de ce pays, homme de beaucoup d'esprit, mais peut-être trop inflammable et trop caustique, le docteur *Bailey*, très-irrité de cette préférence injuste, que ses compatriotes donnoient à la médecine angloise. Il étoit résolu d'ouvrir une communication entre son pays et les écoles de France ; et cette résolution lui faisoit d'autant plus d'honneur, qu'il étoit connu, en politique, pour un anglomane et un royaliste décidé.

LETTRE XXXI.

Sur la Longévité, sur les Calculs de la probabilité de la vie dans les Etats-Unis, leur population.

Vous croirez peut-être, d'après l'historique que je vous ai tracé des maladies qui affligent l'Amérique, que la vie des hommes y est plus courte qu'en Europe, c'est un préjugé ; et comme il a été accrédité par plusieurs écrivains, même par quelques-uns de ceux qui ont voyagé en Amérique, il importe de le détruire.

M. l'abbé Robin, l'un d'eux, avance que,

passé vingt-cinq ans, les Américaines paroissent vieilles, que les enfans meurent dans une proportion plus grande qu'en Europe, qu'il y a peu de vieillards, etc. M. Paw avoit, je crois, débité ces contes avant lui. Rien n'est plus faux. J'ai observé avec soin les femmes entre trente et cinquante ans: la plupart ont de l'embonpoint, une bonne santé, des agrémens même. J'en ai vu qui avoient à cinquante ans, un air de fraîcheur; on ne leur auroit pas donné quarante ans. J'ai vu cette même santé briller chez des femmes de soixante à soixante-dix ans : je vous parle sur-tout des femmes du New-Hampshire, de Massasuchett et de Connecticut.

A la vérité, dans la Pensylvanie, on ne voit pas les mêmes couleurs orner les figures intéressantes des filles et des femmes des quakers. Elles sont généralement pâles.

J'ai fait attention à leurs dents, et j'en ai vu de très-belles; il n'y a point de règle à cet égard, et le défaut qu'on peut reprocher aux Américaines, est celui des Angloises. Il tient plus aux boissons chaudes qu'au climat.

Non-seulement le nombre des vieillards

est ici plus considérable qu'en Europe, comme je vais vous le prouver ; mais ces vieillards conservent généralement leurs facultés intellectuelles et même physiques. On m'a cité à Ipswich, dans le Massasuchett, un ministre vieillard qui prêchoit fort bien à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On m'en a cité un autre du même âge, qui faisoit vingt milles à pied le dimanche, pour aller au *meeting* ou à l'église.

Enfin, on m'a cité un M. Temple, mort centenaire dans le New-Hampshire, en 1765. Il laissoit huit enfans, quatre filles et quatre garçons, qui avoient les âges suivans :

86 — 85 — 83 — 81 — 79 — 77 — 75 — 73.

Mais je ne veux pas me borner à ces observations légères, je veux vous montrer quelques tables de mortalité et des probabilités de la vie dans ce pays, c'est le seul moyen de vous fournir des lumières certaines.

Les tables de longevité doivent être partout la pierre de touche des gouvernemens, l'échelle sur laquelle on peut mesurer leurs vices ou leur bonté, la perfection ou la dégradation de l'espèce humaine.

Les causes générales de la longévité sont :

1°. La salubrité de l'atmosphère et du pays ;

2°. L'abondance, et la bonté des alimens et des boissons ;

3°. Une vie régulière, active, heureuse.

Il faut encore considérer les circonstances extérieures, relatives à l'emploi des hommes, à leur morale, à leur religion, au gouvernement.

Par-tout où les propriétés sont rares, et concentrées entre peu de mains, où l'emploi est précaire, dépendant, incertain, la vie doit être moins longue ; elle est coupée par des chagrins et des soucis, et ils abrègent plus le principe de la vie que les besoins mêmes.

Par-tout où le gouvernement est arbitraire, où la tyrannie descend, se divise de rang en rang, et ne s'arrête aux dernières classes que pour les écraser à la fois, la vie doit être moins longue, chez le peuple, parce qu'il est esclave, et qu'un esclave misérable, foulé sans cesse aux pieds, ne jouit ni de cette aisance, ni de cette régularité, ni de ce contentement intérieur, qui soutiennent le principe de la vie. La vie n'est pas même

longue, dans la classe qui tyrannise; les excès et les chagrins de l'ambition y abrègent encore plus les jours.

En appliquant ces considérations morales et politiques aux Etats-Unis, vous devez en conclure qu'il ne doit pas y avoir de pays où la vie des hommes soit si longue; car, à tous les avantages de la nature, ils joignent celui d'une liberté qui n'a point d'égale dans le vieux continent, et cette liberté, ne cessons pas de le dire, est le principe de la santé.

Si quelque gouvernement vouloit ressusciter la spéculation des rentes viagères sur des têtes choisies, je conseillerois de les choisir dans le nord des Etats-Unis, s'ils n'étoient pas à une aussi grande distance de l'Europe.

Il est difficile de faire ici des tables de naissances et de morts bien exactes. D'abord, quant aux naissances, il y a quelques sectes qui ne baptisent point leurs enfans, et qui tiennent des registres peu réguliers. Dans d'autres, on ne baptise que les adultes.

Quant aux malades, je vous l'ai déjà dit, beaucoup n'ont ni médecins, ni chirurgiens, mais des gardes, dont les informations sont

peu sûres. Ensuite la fluctuation constante que les émigrations perpétuelles y entretiennent dans tous les états, empêche de tirer des inductions bien certaines, de la table comparée des naissances, mariages et morts d'un pays. Cependant, il est possible d'obtenir des résultats approximatifs de la vérité, en choisissant, pour point de comparaison, les villes où l'émigration se fait moins sentir; tels sont les ports de mer, ceux sur-tout où l'on se livre plus au cabotage qu'à de longs voyages, et c'est ce qui me fait préférer pour les calculs que je vais vous donner, les villes de Salem et d'Ispwich, dans le Massasuchett. Je tire ces rapprochemens des mémoires de l'académie de Boston, mémoires peu connus en France (1).

Le docteur Halley a choisi pour le point central, ou de rapport (*standard*) de ses tables de mortalité, Breslau en Allemagne. Il lui a donné la préférence, à cause de sa situation intérieure et paisible, et de l'emploi constant de ses habitans.

D'après les calculs de cet arithméticien

(1) Voyez le mémoire du docteur Wiglesworth, dans le volume 1er.

politique,

politique, cinq personnes sur douze meurent à Breslau avant la cinquième année de leur âge.

A Ipswich, village situé au nord de Boston, non loin de la mer, six seulement sont morts sur trente-trois ; d'où résulte qu'Ipswich est bien plus favorable à la vie que Breslau.

Dans cette dernière ville, un sur trente atteint l'âge de quatre-vingts ans.

A Ipswich, c'est un sur huit. — La disproportion est énorme, et cette longévité se retrouve dans beaucoup d'autres parties du New-Hampshire ou du Massasuchett.

A Woodstock, dans le Connecticut, il est mort en onze ans cent treize personnes: vingt-une avoient soixante-dix ans et au-delà, et treize, quatre-vingts et au-delà, ce qui donne à peu près un octogénaire sur neuf. Ce calcul est tiré de registres authentiques.

J'ai su du ministre d'Andover, New-Hampshire, homme très-instruit, que beaucoup d'hommes, et de femmes sur-tout, y passoient soixante-dix ans. Il me dit que c'étoit certainement plus d'un sur huit. Cette observation étoit le fruit d'une longue expérience dans sa paroisse et celles qui l'avoisinent.

Rapprochez ces calculs de ceux de M. Moheau (1). Il dit que, dans l'île d'Oleron, sur quatorze mille habitans, on ne comptoit que cinq à six octogénaires; dans l'île de Rhé, dont l'habitation est très-saine, sur quarante-deux décès, on comptoit un octogénaire.

Le ministre d'Andover me communiqua une autre observation, qui confirme un systême avancé par un auteur dont j'ai oublié le nom; c'est que la plus longue vie étoit celle des gens de lettres. Il me dit que les vieillards les plus avancés en âge se trouvent principalement parmi les ministres. A l'appui de cette observation, vient un autre fait que vous trouverez dans la table ci-après. La vie la plus longue est celle des hommes qui ont étudié, et qui ont été gradués à l'université de Cambridge. — Ces différens faits donnent nécessairement les causes de la longévité; — régularité des mœurs, — lumières, — indépendance de l'esprit, — aisance de la vie.

Mais vous serez plus à portée de juger de la longévité dans les Etats-Unis, par le tableau des probabilités de la vie, que m'a

---

(1) Voyez ses *Recherches et Considérations sur la population de la France*, page 192.

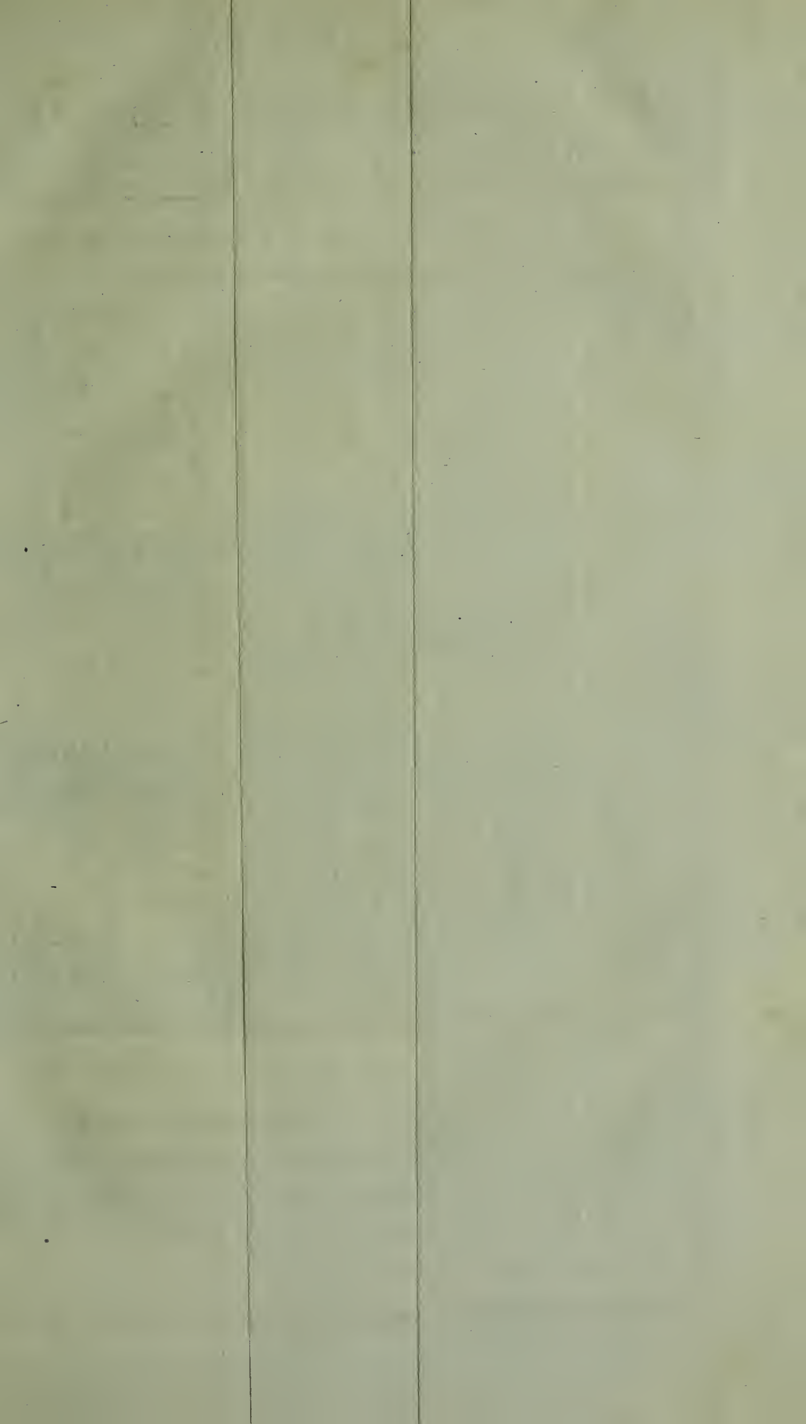


TABLE COMPARÉE

DES PROBABILITÉS DE LA VIE DANS LA NOUVELLE-ANGLETERRE ET EN EUROPE.

Tome II, page 147.

NOUVELLE ANGLETERRE.				ANGLETERRE.						SUÈDE.				ALLEMAGNE.		HOLLANDE.	FRANCE.
							CHESTER.			STOCKHOLM.		Dans le Royaume.					
Ages.	Gradués d'Harvard.	Hingham, Massasuchert.	Dover, New-Hampshire.	Londres, Tables de Simpson.	Norwich.	Northampton.	Mâles.	Femelles.	Holy Cross, près Shrewsbury.	Mâles.	Femelles.	Mâles.	Femelles.	Breslaw.	Brandebourg.	Tables des Rentiers de Kerssboom.	Table des Rentiers de M. de Parcieux.
25	36.07	35.46	37.89	26.1	31.56	30.85	32.00	34.78	35.58	21.40	26.80	33.63	35.58	30.88	31.76	33.27	37.01
30	33.40	33.81	34.97	25.6	28.93	28.27	29.25	32.27	32.66	19.42	23.98	30.34	32.17	27.80	28.70	30.92	33.96
35	30.70	30.83	31.89	21.5	26.05	25.68	25.97	29.26	29.43	17.58	21.62	27.09	29.03	24.92	25.56	28.36	30.73
40	26.45	28.28	28.74	19.6	23.18	23.08	22.92	26.37	26.40	15.61	19.21	23.75	25.21	22.13	22.65	25.49	27.30
45	22. 9	25.11	25.80	17.8	20.78	20.52	20.20	23.50	23.35	13.78	17.17	20.71	22.57	19.56	19.65	22.34	23.77
50	19.86	22.08	22.79	16.0	17.55	17.99	17.64	20.62	20.49	11.95	15.12	17.72	19.26	17.07	16.55	19.41	20.24
55	17.75	18.47	19.22	14.2	14.87	15.58	15.14	17.52	17.47	10.36	12.89	14.98	16.15	14.77	13.68	16.72	16.88
60	14.63	15.20	15.49	12.4	12.36	13.21	12.36	14.20	14.86	8.69	10.45	12.24	13.08	12.30	11.28	14.10	13.86
65	11.31	12.29	12.98	10.5	10.05	10.88	10.79	11.94	12.30	7.39	8.39	9.78	10.49	9.86	9.15	11.56	11.07
70	10.01	9.68	10.46	8.8	8.12	8.60	8.05	8.81	10.00	5.81	6.16	7.60	7.91	7.45	7.48	9.15	8.34
75	10.39	7.63	8.40	7.2	6.44	6.54	7.00	7.14	7.87	4.09	4.39	5.89	6.03	5.51	6.17	6.81	5.79
80	6.96	6.03	6.87	5.0	5.14	4.75	5.43	5.20	5.75			4.27	4.47	4.08	5.06	5.05	4.73
85	3.06	5.02	4.96		3.50	3.37	4.25	4.85				3.16	3.40	2.36	4.18	3.38	3.45

EXPLICATION.

La première colonne offre les âges; les suivantes donnent, par année, et par parties décimales d'une année, les probabilités de la vie dans les différens pays, entre les habitans des différentes places dénommées. — La seconde colonne est consacrée aux gradués du collége de Harvard ou de Cambridge. — Hingham, qui forme la troisième colonne, est situé au sud-est du port de Boston. — Le calcul de la colonne suivante concerne Douvres, situé sur la rivière de Piscataqua, dans le New-Hampshire, à dix ou douze milles de la mer. — Les autres tables, qui regardent les pays d'Europe, sont prises dans l'ouvrage du docteur Price.

donné le respectable docteur Wiglesworth, de l'université de Cambridge. Il renferme la comparaison de ces probabilités dans la Nouvelle-Angleterre, en Angleterre, en Suède, en Allemagne, en Hollande, en France.

La première colonne donne les âges; les suivantes donnent, par année, et par parties décimales d'une année, les probabilités de la vie dans les différens pays, entre les habitans des différentes places dénommées. Vous y verrez que les probabilités de la vie, dans cette partie des Etats-Unis, surpassent celles de l'Angleterre et de la Suède, celles même des rentiers, dont la vie a servi de base aux tables de Kerssboom, et égalent presque celles des rentiers, qui ont servi de base aux calculs de M. de Parcieux, pour les rentes viagères (1).

La seconde colonne est consacrée aux gradués du collège de Harvard ou de Cambridge. C'est la pépinière des ministres de la Nouvelle-Angleterre; et, quoiqu'ils soient

(1) On pense bien que les probabilités de la vie commune, en France et en Hollande, sont bien inférieures à ces tables des rentiers. Celle de France est un peu inférieure à la colonne de Breslau.

dispersés dans presque tous les états de cette partie, quoiqu'ils y remplissent les places les plus importantes dans l'église et dans l'état, quoiqu'ils adoptent les usages et la manière de vivre des villes où ils se fixent, vous verrez qu'à l'exception de la ville de Douvres, dans le New-Hampshire, il n'est aucun pays qui leur dispute la supériorité pour la longévité. Le calcul des probabilités de cette colonne a été fait sur la table de tous les gradués reçus depuis 1711, et en comparant les morts et les vivans dans une période de dix ans.

Hingham, qui forme la troisième colonne, est situé au sud-est du port de Boston. Les occupations des habitans de cette place, et leur manière de vivre, sont à peu près les mêmes que celles de tout le Massasuchett. Le calcul de cette colonne a été fait d'après des tables de mortalité, recueillies avec le plus grand soin, pendant cinquante ans, par le docteur Gay.

Le calcul de la colonne suivante, qui concerne Douvres, situé sur la rivière de Piscataqua, dans le New-Hampshire, à dix ou douze milles de la mer, a été fait d'après des tables de mortalité, dressées avec soin,

pendant dix ans, par le docteur Belknap, ministre de cette ville.

Les autres tables, qui regardent les pays d'Europe, sont prises dans l'ouvrage du docteur Price.

Cette table comparée doit avoir maintenant fixé vos idées sur la longévité dans les Etats-Unis. Il seroit à désirer que nous eussions de pareilles tables pour le reste des Etats-Unis. J'ai tout lieu de croire que, graces aux soins du docteur Wiglesworth, de l'académie de Boston, et des autres académies d'Amérique, nous aurons, sous quelques années, des tables régulières et complettes pour les treize états.

Je ne vous ai montré qu'un résultat général des calculs de mortalité; maintenant, pour satisfaire en entier votre curiosité, je veux descendre dans le détail d'une table de naissances, de mariages et de morts d'une ville quelconque, afin que vous puissiez y voir les rapports des naissances, des morts, des âges auxquels on meurt, des diverses maladies. Je prendrai Salem : on regarde cette ville comme très-mal saine. Nous ne risquerons point, dès-lors, de nous égarer, en en tirant des inductions pour les autres villes.

Salem est un port de mer, 42e degré de latitude nord, cinq lieues nord-est de Boston, situé entre deux rivières salées. — Le terrein est plat, élevé d'environ vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, à marée haute. —Deux très-petites collines dans les environs. — Sol léger, sec, sabloneux, sans marais. — Les habitans ne sont pas sujets à des maladies endémiques. Ils se plaignent maintenant de maladies nerveuses et histériques, qu'ils ne connoissoient pas autrefois.

M. Holyoke a envoyé, à l'académie de Boston, deux bonnes tables de mortalité, pour cette ville, en 1781 et 1782.

Table pour 1781.

Morts, ...	175.
Naissances, ...	317.
Baptêmes, ...	152.
Mariages, ...	70.
Personnes taxées, c'est-à-dire, mâles au-dessus de seize ans, et demeurant dans la ville, ...	897.
Passagers, ...	200.

Ages des morts.

En naissant, ...	6.
Dans le premier mois, ...	6.

Entre 1 mois et 1 an,	30.
1 à 2,	20.
2 — 5,	2.
5 — 10,	7.
10 — 15,	3.
15 — 20,	6.
20 — 25,	5.
25 — 30,	7.
30 — 40,	24.
40 — 50,	10.
50 — 60,	7.
60 — 70,	2.
70 — 80,	7.
80 — 90,	6.
Ages inconnus, particulièrement des enfans,	27.

Table pour 1782.

Morts	189.
Naissances, environ	385.
Baptêmes, { Filles, 78 / Garçons, 80 }	158.
Mariages, environ	84.
Personnes taxables,	1000.
Nombre des habitans, environ	9000.

Ages des morts.

En naissant,	14.
Dans le premier mois,	11.
1 mois à 1 an,	27.
1 à 2,	29.
2 — 5,	28.
5 — 10,	12.
10 — 15,	5.
15 — 20,	2.
20 — 25,	8.
25 — 30,	8.
30 — 40,	9.
40 — 50,	8.
50 — 60,	7.
60 — 70,	6.
70 — 80,	6.
80 — 90,	2.
Ages inconnus,	9.

En 1781, les mois les plus funestes ont été septembre, octobre et janvier. — Morts en septembre, 35, — octobre, 22, — janvier, 21. — Les mois favorables ont été mai et mars. — Morts en mai, 8, — mars, 9.

En 1782, mai et juin funestes, 33 et 24. —

Il y avoit une épidémie. — Janvier, plus favorable, 5.

En 1781, la maladie appellée *choléric* ou dissenterie emporte 20, — la consomption, 4, — la phtisie pulmonaire, 13. — En 1782, même nombre pour la phtisie et consomption. — La maladie appellée *méasles*, espèce de maladie de poitrine, 16. — La dissenterie ne fit mourir que 8.

On a remarqué que l'année 1782 avoit été plus mal saine que toute autre.

Je vous ai dit, dans une précédente lettre, que cette année avoit été très-sèche en Pensylvanie.

Je vous ai donné la table de mortalité de Salem pour deux années. Voici celle d'un mois, de septembre 1788 : 20 personnes mortes :

1	femme âgée de	67 ans.
1	autre de	80
1	homme de	88
1	*id.*	79
1	*id.*	66
1	*id.*	85
1	*id.*	75

3 autres avoient 23, 16 et 30 ans. — L'âge des 10 autres n'étoit pas connu (1).

Rappellez-vous, mon ami, que Salem est une des villes les plus mal saines de l'Amérique. Ne serez-vous pas étonné de trouver 4 octogénaires sur 20 personnes mortes ?

Mais, d'un autre côté, les deux tables de mortalité des deux années doivent vous fournir d'autres réflexions frappantes.

L'année 1781 donne 175 morts. — Si l'on cherchoit la population de Salem par la régle

---

(1) On donne, dans les journaux américains, la liste des morts de tous les états. En voici une que j'ai prise au hasard dans l'*American musæum*, de mai 1790.

Morts.

New-Hampshire, ... 1 à	70	ans.	
Massasuchett, . . plusieurs à	71		
Southborough, ...	106		
Stockbridge, ...	92		
Dorchester, ...	87		
Connecticut, Lisbon, ...	91		
Canterbury, ...	98		
New-York, ...	104		
New-Jersey, ...	80		
Pensylvanie, ...	84		3 mois.
Autres, ...	76		

générale des 30 vivans pour un mort, il en résulteroit que Salem ne devroit donner que 5250 habitans; or, on en compte plus de 9000. Il en résulte qu'il faut compter, pour Salem, à peu près 50 vivans pour un décès. A Londres, il en meurt 1 sur 23, et, dans les campagnes, environ 1 sur 40. — Calcul moyen, à Paris, elle est de 1 sur 30, et, dans les campagnes, 1 sur 24.

En prenant le calcul des naissances de cette année 1781, et le rapprochant de celui de la population, il paroît qu'il faudroit compter 27 habitans pour une naissance, tandis qu'en France l'année commune est de 26.

Quant aux mariages, M. Moheau estime qu'il faut en compter 1 par 121 dans les campagnes de France, et que, pour Paris, il faut élever cette proportion à 160. Dans le calcul de 1781, que je vous ai cité, il faudroit compter 128 habitans pour 1 mariage. — L'année 1783 a donné, pour Salem, la proportion des mariages dans les campagnes de France; mais cette proportion est loin de celle des campagnes d'Amérique. Nous n'avons point encore de tables exactes à cet égard; il faut attendre.

Nous ne pouvons espérer, comme vous me l'avez dit, d'avoir une masse de lumières complettes que lorsque l'on aura établi, dans tous les pays, des compagnies d'assurance sur la vie, qui suivront les mêmes procédés, et dont les tables pourront, au bout de certaines périodes, servir de bases exactes aux calculs sur les probabilités.

Je ne veux pas terminer ce long article sur la longévité sans vous citer la table des naissances et des morts de la congrégation luthérienne de Philadelphie pendant quatorze ans, c'est-à-dire, depuis 1774 jusqu'en 1788. La progression est curieuse.

				Naissances.	Morts.
Depuis	1774	jusqu'en	1775	379	156.
——	1775	——	1776	338	175.
——	1776	——	1777	389	124.
——	1777	——	1778	298	169.
——	1778	——	1779	303	178.
——	1779	——	1780	348	186.
——	1780	——	1781	320	158.
——	1781	——	1782	323	162.
——	1782	——	1783	398	219.
——	1783	——	1784	389	215.
				3485	1742.

				Naissances.	Morts.
Ci-contre				3485	1742.
Depuis	1784	jusqu'en	1785	426	153.
——	1785	——	1786	420	157.
——	1786	——	1787	419	150.
——	1787	——	1788	425	178.
				5175	2369.

Je n'ai pas le calcul du nombre des familles luthériennes de Philadelphie. Si nous le cherchons d'après les règles ordinaires ; si nous les appliquons à l'année 1788, nous trouverons qu'à compter les naissances par 25 habitans, le total de ces derniers monte à 10,525.

Mais si vous prenez la proportion des morts, c'est-à-dire, 1 sur 30, vous ne trouverez que 5340 habitans, c'est-à-dire, moitié moins.

En rapprochant les résultats des deux calculs, la différence est de moitié pour la population ; d'où résulte qu'il faut, ou diminuer le nombre des habitans pour les naissances, ou les multiplier pour les morts ; d'où résulte conséquemment que, dans le premier cas, les luthériens sont très-féconds,

et que, dans le second, ils vivent plus long-temps qu'en France.

Vous observerez, dans cette table, que les années de 1782 à 1783, et de 1783 à 1784, ont été plus funestes; et en reportant cette observation sur les tables de Salem, prises dans ces deux années, vous en conclurez qu'on a pris, pour les calculs, deux années très-insalubres.

Enfin, vous observerez que, dans les années de la guerre, les naissances ont été moins nombreuses, et cela étoit naturel. C'est une réflexion que devront faire tous ceux qui feront des calculs sur la mortalité de l'Amérique.

Enfin, mon ami, je veux vous donner une idée de la rapidité avec laquelle la population augmente en général dans les Etats-Unis, par les deux tableaux de celle de Rhode-Island et des Jerseys, que vous pourrez joindre et comparer à ceux que je vous ai déjà donnés pour les états de New-York et de Pensylvanie.

Population de Rhode-Island et de Providence.

Années.	Blancs.	Noirs.
1730	15,302	2,603.
1742	29,755	4,373.
1761	35,939	4,697.
1774	54,435	5,243.
1783	48,538	3,361.

New-Jersey.

1738	43,388	3,981.
1745	56,797	4,606.
1784	139,934	10,501.

Vous jugerez, par ces tables, que la population qui, à Rhode-Island, a doublé en douze ans, depuis 1730 jusqu'en 1742, a diminué de 1774 en 1783. Cette diminution, il faut l'attribuer à la guerre de sept ans, aux émigrations causées depuis par le mauvais gouvernement de l'affreux papier-monnoie.

Mais avec quel plaisir ne verrez-vous pas la population triplée dans les Jerseys en quarante ans, malgré les horreurs d'une guerre qui a tant coûté de sang ! avec quel plaisir ne verrez-vous pas encore, vous, ami, vous,

défenseur des noirs, leur population, dans les Jerseys, bien plus que doublée dans le même espace de temps, quoique, dès 1775, la traite fût prohibée, quoique la guerre ait fait périr beaucoup de nègres, quoique beaucoup aient été volés par les Anglois, pour être vendus dans leurs îles !

Que devez-vous conclure de tous les faits, de toutes les tables que je vous ai offertes, en supposant même que les calculs n'y soient pas d'une rigoureuse exactitude ? Que la vie de l'homme est bien plus longue dans les Etats-Unis de l'Amérique, que dans les pays les plus salubres de l'Europe.

LETTRE XXXII.

LETTRE XXXII.

Sur la Prison de Philadelphie, et sur les Prisons en général.

Et Philadelphie aussi a sa prison ! J'aime à croire que trente ou quarante ans après la fondation de cette ville, lorsque les quakers en étoient les magistrats, ou plutôt lorsqu'elle n'avoit pas besoin de magistrats, j'aime à croire, dis-je, qu'il n'y existoit pas de prison. Mais depuis que les Anglois, pour se délivrer de tous les bandits qui infestent leur île, ont pris le parti de les lâcher dans les Etas-Unis; depuis qu'un plus grand nombre d'avanturiers étrangers ont inondé l'Amérique; enfin, depuis la dernière guerre, qui en a multiplié le nombre, qui a réduit bien des individus à la misère, et qui en a habitué d'autres au crime, il a fallu les contenir par des prisons. Un fait honore encore ce pays : parmi les prisonniers de Philadelphie, il n'y en a pas un dixième du pays. — Pendant mon séjour dans cette ville, un vol a été commis, et c'étoit un matelot françois qui en étoit l'auteur.

Presque tous les autres prisonniers sont ou irlandois ou françois.

Cette prison est une espèce de maison de correction. On y force les prisonniers à travailler ; et leur travail tourne à leur profit.

C'est la méthode la plus efficace pour améliorer les hommes ; c'est celle qu'emploient les quakers.

Ceux qui gouvernent la maison de correction de New-York, en consentant à se charger des mauvais sujets condamnés par la loi, ont demandé de pouvoir substituer aux fouets et aux mutilations, leur méthode humaine de correction. On y a consenti ; et ils ont réussi à ramener au travail et à la raison ces hommes égarés.

« Comment faites-vous, disoit un Américain à un de ces quakers, pour corriger ces hommes qui déshonorent la nature, et ne veulent point travailler ? — N'avons-nous pas, répondit le quaker, la faim, la soif, et le flambeau de l'espérance ? »

D'après le peu de Pensylvaniens que renferme la prison de Philadelphie, vous voyez qu'il ne faudroit point de geole, s'il n'y avoit pas d'étrangers. On pourroit y avoir, comme à Nantuket, une prison dont la porte même

seroit ouverte, et dont l'honneur seul et le repentir seroient les gardiens.

Mais pourquoi toujours des prisons? pourquoi ces tombeaux où l'on ensevelit des vivans? Les Indiens n'en ont point, et ils s'en trouvent bien. S'il est un pays où l'on puisse, où l'on doive changer ce régime, c'est bien celui-ci; aussi est-ce aux Américains sur-tout que j'adresse les réflexions suivantes:

Les prisons attaquent la santé, la liberté, la bonté de l'homme.

Pour bien se porter, l'homme a besoin d'un air pur, d'exercices fréquens, de bons alimens.

Il a en prison un air infect, point d'espace pour s'exercer, et souvent de détestables alimens.

L'homme ne se porte bien que lorsqu'il est avec des êtres qui l'aiment, et qu'il aime lui-même. — En prison, il est avec des étrangers, avec des scélérats. Il ne peut exister entre eux de société; s'il en existe une, de deux choses l'une: ou il est obligé de lutter sans cesse contre les principes affreux de ces scélérats, ce qui le déchire à chaque instant; ou il devient leur semblable, ce qui est la cause d'autres déchiremens. — Un homme qui existe avec des fous, le devient. — Tout

est contagion, correspondance dans la vie.

En prison, vous arrachez l'individu à sa femme, à ses enfans, à ses amis; vous le privez de leurs secours, de leurs consolations; vous le plongez dans le chagrin, dans l'ennui; vous coupez tous ses rapports. — C'est une plante que vous arrachez à ses racines, à son sol nourricier: comment voulez-vous qu'elle existe?

L'être qui a long-temps végété dans les prisons, qui y a essuyé de fréquentes convulsions de rage et de désespoir, n'est plus, quand il en sort, le même être que celui qui y est entré. Il rentre dans sa famille, de laquelle on l'a séquestré pendant si long-temps; il n'a plus les mêmes sensations. Il n'y retrouvera peut-être plus les mêmes rapports, la même tendresse; peut-être ne pourra-t-il plus répondre à son affection; d'autres auront peut-être créé, dans les siens, de nouveaux rapports; de nouveaux besoins les auront maîtrisés et influencés.

En mettant l'homme en prison, vous le soumettez à la puissance d'un concierge, d'un geolier, de porte-clefs, du commissaire de la prison, tous hommes devant lesquels il est obligé de s'abaisser, de s'adoucir, de

se contraindre, de se gêner, pour ne pas empirer son sort. Cet état de contrainte et d'humiliation est horrible ; et, d'un autre côté, il habitue les geoliers aux injustices, aux vexations ; il les rend méchans.

Réduire un homme libre à supplier, pour être bien, c'est être criminel envers lui.

Observez que l'arbre, une fois plié, ne revient plus à sa première forme.

Les loix qui ont ordonné l'*habeas corpus*, sont donc sages et naturelles.

Mais elles ne l'ordonnent pas pour tous les cas. Un emprisonné pour dettes, qui n'a pas de caution, est obligé de rester. Un accusé de crime capital, qui sera probablement élargi, ne jouit point du bienfait de cette loi: abus.

N'est-il pas plus simple d'accorder, comme les Indiens, à chacun sa maison pour prison, dussiez-vous mettre une sentinelle à sa porte? — Mais ceux qui n'ont point de maison? Ayez une maison publique pour ceux-là, ils n'auront point à se plaindre.

Que de frais épargnés par ce régime!

Si ce régime est nécessaire pour quelque société, c'sst sur-tout pour celle qui a de bonnes mœurs, qui desire de les conserver. Si elle est praticable, c'est chez un peuple

où les grands crimes sont rares; et telle est l'Amérique du nord. Rappelez-vous, mon ami, qu'avant la guerre, et pendant dix-neuf ans, on ne vit pas un supplice capital infligé dans le Connecticut.

Aussi, suis-je surpris que la peine de mort ne soit pas totalement abolie dans ce pays. Les mœurs y sont si pures, l'aisance y est si générale, la misère si rare! Est-il donc besoin de peines aussi effrayantes pour arrêter le crime? —

Le docteur Rush vient de faire valoir tous ces moyens, en demandant l'abolition de la peine de mort, à l'occasion d'une sentence portée contre deux malheureux frères, qui se sont rendus coupables de divers attentats pendant et depuis la dernière guerre. Il n'a pas réussi. Le conseil suprême a renvoyé à la législature, et il est à espérer que, se dégageant de sa vieille superstition pour les loix angloises, la Pensylvanie et tous les autres Etats du nord oseront donner à l'Europe un grand exemple de justice, d'humanité, de politique. On ne peut leur opposer les objections qu'on fait en Europe contre cette réforme; tout est ici pour elle.

LETTRE XXXIII.

Sur les Quakers, leurs mœurs privées, leurs usages, etc.

Je vous ai promis, mon cher ami, un article particulier sur cette société respectable, je tiens aujourd'hui ma parole.

Vous vous rappelez avec quelle légéreté insultante M. Chatelux les a traités dans le Voyage très-superficiel qu'il a publié. Vous vous rappelez la censure énergique (1) que j'ai faite de ses erreurs, de ses mensonges et de ses calomnies. Vous n'aurez pas oublié la persécution sourde que m'attira cette critique, les manœuvres employées, pour en étouffer le succès, par ce marquis bel esprit, et par quelques académiciens qui vouloient tyranniser les opinions et accaparer les réputations. Vous n'aurez pas oublié ces bien

(1) Voyez l'*Examen critique des Voyages dans l'Amérique septentrionale, de M. le marquis de Châtelux ; ou Lettre à M. Chatelux, dans laquelle on réfute principalement ses opinions sur les quakers, sur les nègres, sur le peuple et sur l'homme, etc.* — 1786.

petites lettres insérées dans le Journal de Paris, qui étoit à la dévotion des despotes de toutes les couleurs (1); lettres où l'on déchiroit sans pitié les quakers, tandis que la main partiale des censeurs et des journalistes écartoit lâchement les réponses à ces virulantes diatribes.

Eh bien! mon ami, j'ai pu comparer ici le portrait que j'avois fait des quakers aux originaux, et je me suis convaincu qu'à quelques défauts près, le portrait n'est pas flatté. Vous vous en convaincrez vous-même en lisant les détails qui suivent, en les observant, en vous communiquant les impressions qu'ils m'ont faites. J'ai tâché de me garantir, le plus qu'il m'a été possible, de la prévention qu'auroit pu me donner pour eux l'accueil flatteur qu'ils m'ont fait, et qui avoit été préparé par cette Apologie que j'avois publiée en leur faveur. Elle a été traduite en anglois, ici même, par des membres respec-

---

(1) Ce seroit ici le lieu, peut-être, de rendre compte de toutes ces manœuvres, de publier la correspondance que cette affaire occasionna entre M. Chatelux, plusieurs autres personnes et moi; mais, forcé d'abréger ce que j'ai à dire sur les quakers, je remets cette publication à d'autres temps.

tables de cette société, répandue avec profusion parmi les amis; et j'ai vu, avec satisfaction, qu'elle avoit contribué à dissiper les préjugés fâcheux qu'avoient fait naître contre notre nation, les indiscrétions, les vanteries, les sarcasmes indécens de ce frivole académicien.

Je dois, en commencant, vous rappeler le tableau général que j'ai fait autrefois (1) en Angleterre, de la conduite privée, des mœurs de ces quakers, que vous avez été vous-même à portée de connoître et d'approfondir, dans vos fréquens voyages en Angleterre, et dans votre long séjour en Irlande.

« La simplicité, la candeur, la bonne foi caractérisent leurs actions, leurs discours. Ils ne sont pas affectueux, mais ils sont sincères; ils ne sont pas polis, mais ils sont humains; ils n'ont pas d'esprit, de cet esprit brillant, sans lequel on n'est rien en France, avec lequel on peut être tout; mais ils ont du bon sens, un jugement sain, un cœur droit, une ame honnête; enfin, si je désirois

---

(1) Voyez le n° 4, page 196 du tome 2 du *Journal du Lycée de Londres*, ou *tableau des sciences en Angleterre*. — Paris. — Perisse. 1784.

vivre en société, ce seroit avec des quakers; si je voulois m'amuser, ce seroit avec mes compatriotes. — Et leurs femmes, me dira-t-on, que sont-elles? Elles sont ce qu'elles devroient être par-tout, fidelles à leurs maris, tendres pour leurs enfans, vigilantes, économes dans leur ménage, simples dans leurs ajustemens; elles ne sont point du tout, et c'est là leur principal caractère, empressées à plaire à d'autres individus, ni au monde en général; nulles à l'extérieur, elles se réservent tout pour leur intérieur. Il est encore quelques pays où règne cette simplicité de mœurs: par exemple, les Arabes l'ont conservée avec la vie errante des premiers patriarches. Disons-le, répétons-le, c'est dans ces mœurs qu'on trouve de bons ménages, des familles heureuses et des vertus publiques; nous, malheureux, gangrenés au sein de notre civilisation et de notre politesse, nous les avons abjurées. Aussi, qui de nous est heureux, sinon celui qui a la force de se reporter à la vie de la nature, et de vivre comme les bonnes gens des siècles passés....? *Ad naturam si vives*, dit Sénèque, *nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives* ».

Je ne vous rappellerai pas tout ce qu'a écrit M. Crevecœur sur les quakers ; je ne veux vous dire ici que ce qu'il n'a pas dit.

La simplicité est la vertu favorite des quakers ; et les hommes suivent encore assez strictement le conseil de Penn (1)..... « Que tes vêtemens soient unis et simples ; vise à la commodité et à la décence, mais point à la vanité.... Si tu te tiens propre et chaud, ton but est rempli ; vouloir faire davantage, c'est voler les pauvres ».

J'ai vu *Jacques Pemberton*, un des plus riches quakers, et que ses vertus faisoient regarder comme un de leurs plus respectables chefs ; je l'ai vu porter un habit rapé, mais sans taches : il aimoit mieux vêtir le malheureux, dépenser pour la cause des noirs, que de changer souvent d'habits.

Vous connoissez l'habillement des quakers.

---

(1) Voyez l'ouvrage de Penn, intitulé : *Fruits de la solitude, ou réflexions et maximes sur la manière de se conduire dans le cours de la vie ;* par Guillaume Penn.

Ce manuel excellent, qui devroit être dans les mains de tous ceux qui veulent pratiquer la vertu, sur-tout celle des républicains, a été dernièrement traduit par M. Bridel, et se trouve à Paris, chez le Gras, quai de Conti.

— Chapeau rond, presque toujours blanc; habit de drap, en général assez fin; bas de coton, ou de laine; point de poudre aux cheveux, qui sont coupés en rond: voilà leur costume. Ils portent communément, dans leur poche, un petit peigne renfermé dans un étui. Quand ils entrent dans une maison, et que leurs cheveux sont en désordre, ils se peignent, sans cérémonie, vis-à-vis le premier miroir qu'ils rencontrent.

Le chapeau blanc, qu'ils préfèrent, est devenu plus commun ici depuis quelque temps, d'après les avantages que Franklin a prouvé qu'il possédoit, et d'après les inconvéniens de ceux teints en noir.

Les quakers des campagnes portent, en général, du drap fabriqué dans leurs propres maisons; et on m'a fait remarquer qu'à leur assemblée générale du mois de septembre de cette année, les neuf dixièmes, et ils étoient près de quinze cents, étoient vêtus avec ces draps américains, et avoient ainsi donné le bon exemple aux autres sectes.

Ils tiennent toujours à n'avoir pas de bouton à leur chapeau: non pas qu'en soi-même ils ne regardent cet usage comme indifférent;

mais, méprisant toutes les vanités et les superfluités, et cherchant à n'avoir que des membres éprouvés qui soient au-dessus du ridicule, ils exigent de tous qu'ils ne soient point habillés comme le reste des hommes. C'est une épreuve d'abord, et ensuite elle devient le caractère distinctif des vrais fidèles.

Il y a des quakers qui s'habillent avec plus de soin et de recherche, qui se poudrent, qui portent des boucles d'argent et des manchettes; on les appelle *wet quakers*. Les autres les regardent comme des schismatiques ou des hommes foibles, les admettent bien dans leurs assemblées de dimanche, mais jamais dans celles de mois ou de quartier.

Il n'y a pas plus de quinze ans, que c'étoit en Amérique et dans toutes les sectes, une espèce de crime de mettre de la poudre. Une mère envoyoit sa fille au spectacle, et ne vouloit pas qu'elle se poudrât. Mais les mœurs, dans presque toutes les sectes, ont changé depuis la dernière guerre, par la communication des armées européennes. Disons-le, à l'honneur des quakers, elles se sont moins altérées chez eux. A quoi le doivent-ils? A la rigueur qu'ils mettent à suivre leur discipline, et à désavouer ceux qui s'en écartent.

Les quakers prennent les bas de laine le 15 septembre ; c'est un article de leur discipline. Car elle s'étend jusque sur leurs habillemens, et c'est à leur régularité à l'observer, qu'ils attribuent leur vie longue. Voici un fait que j'ai oublié de vous citer, et qui le prouve. Parmi les quakers contemporains de Penn, en 1693, il en existe encore six au moment où je vous écris. Drinker, né en 1680, n'est mort que cent ans après. C'est cette intime conviction de la bonté de leur méthode, qui fait que les quakers persévèrent dans leur costume avec constance. On les taxe de singularité, et c'est le conseil de la raison et d'une longue expérience.

Voilà pourtant le costume si simple que des écrivains même qui passent pour graves, ont affecté de ridiculiser (1).

---

(1) M. Rigoley de Juvigny, dans un livre fort lourd, *sur la décadence des mœurs et des lettres*, se plaint de nos voyages fréquens à Londres, de la simplicité du costume anglois, que nous avons rapportés, et des suites funestes de cette simplicité. — « Sous ce vêtement grossier, dit-il, cette toque ronde et pointue, rabattue sur le nez, ne prendroit-on pas pour des *quakers* ce courtisan, ce grand seigneur, dépouillés des marques de leurs dignités, courant les rues à

Les femmes des quakers sont généralement habillées plus solidement que les autres Américaines ; aussi, sont-elles moins sujettes aux maladies, comme je l'ai déjà remarqué. Cependant, l'âge et la fortune mettent des différences dans leurs habillemens, et ces différences sont bien plus sensibles que parmi les hommes. Les matrones portent les couleurs les plus graves, et souvent les plus lugubres, et les petits bonnets noirs ; leurs cheveux sont simplement retroussés. Les jeunes les bouclent souvent avec un soin, avec une recherche, qu'on m'assure employer autant de temps que la toilette la plus rafinée. Elles portent un petit chapeau couvert de satin ou de soie. Je l'ai observé avec peine. Ces jeunes quakeresses, que la nature a si bien partagées, dont les charmes ont si peu besoin d'emprunter la main de l'art et des agrémens étrangers, sont remarquables par leur choix

---

pied, exposés sans cesse à quelque événement fâcheux, coudoyés et poussés par le premier passant . . . . . . ».

On jugera encore mieux de cet auteur par une autre opinion. Il pense que les écrits des philosophes sont indifférens à la chose publique, et que le peuple est une masse de *brutes-nés*, qu'il est de l'intérêt général de laisser dans l'ignorance.

des plus jolies toiles, des mousselines et des soieries les plus fines; des éventails élégans jouent entre leurs doigts. Le luxe oriental lui-même ne dédaigneroit pas le linge fin dont elles se servent. Est-ce là ce que leur prêche leur fondateur Penn? «La modestie et la douceur, leur dit-il, sont les plus riches et les plus beaux ornemens de l'ame. Plus la parure est simple, plus la beauté de ces qualités paroît ».

Je le dis avec franchise, et je dois le dire à mes amis les quakers, parce que je ne veux flatter pas même mes amis, parce que je suis sûr que les quakers me liront, et qu'un bon avis germe toujours chez eux, si quelque chose peut discréditer leurs principes au dehors, c'est ce relâchement insensible qui s'introduit dans leurs mœurs et leurs usages. On regarde leurs recherches dans les étoffes, comme un luxe hypocrite, comme un luxe mal déguisé, qui est au moins inconséquent dans des hommes voués d'une manière éclatante à la simplicité, à l'austérité.

Le luxe commence où l'utilité finit. Or, de quelle utilité est pour le corps du linge plus ou moins fin? et de quelle utilité ne seroit pas l'argent qu'on consacre à ce luxe? Il y a tant

tant de bonnes choses à faire ! tant d'hommes qui ont besoin !

Ce luxe, dans les choses simples, annonce plus de vanité même que le luxe ordinaire; il semble donner la mesure de la richesse, de cette richesse dont on affecte de mépriser l'ostentation. Ce luxe, enfin, annonce qu'on n'a plus l'esprit véritablement pénétré des grands principes de la morale. Il prouve qu'on met son bonheur ailleurs que dans les vertus, qu'on le fait dépendre de *paroître*, de *briller*.

Et quel mauvais exemple ne donnent pas à cet égard aux Américains, les quakers qui ont été leurs modèles dans la simplicité ! Leur pays ne fabrique point, et ne fabriquera de long-temps ce linge fin, ces toiles délicates, ces mousselines dont le tissu est presque imperceptible ; il faut les acheter de l'étranger, auquel on a déjà recours pour tant d'autres besoins plus nécessaires. Ainsi l'on dérobe, pour ces objets de luxe, à son pays un numéraire qui lui seroit si utile, pour étendre les défrichemens et les entreprises..... Que les quakers qui liront cet article, le méditent ; qu'ils songent que l'usage du rum, contre lequel ils s'élèvent avec tant de force, ne peut faire

plus de ravages en Amérique que l'introduction du luxe dans leur société. J'ai fait la même remarque dans les ameublemens de ceux qui jouissent de quelque fortune: ils paroissent simples; mais beaucoup sont coûteux, beaucoup sont recherchés.

Heureusement ce luxe ne s'est pas encore glissé dans les repas des quakers. — Je veux vous faire la description d'un dîner donné par un des plus riches, lors de l'assemblée générale de septembre; il pourra vous offrir un contraste curieux avec nos banquets splendides. — A cette époque, les quakers des campagnes et des villes voisines abondent à Philadelphie, leurs frères les reçoivent, les logent, les nourrissent, et déploient l'hospitalité la plus affectueuse. Une vingtaine de convives occupoit la table. Le maître de la maison étoit à une extrémité, la maîtresse à une autre. Avant que le service commençât, il y eut un moment de silence: les quakers se recueillent alors pour remercier l'être suprême. Le premier service étoit composé d'une forte pièce de bœuf, placée à un bout, un jambon au milieu, un gigot à l'autre bout, deux potages, et quatre plats de pommes de terre, choux, légumes, etc. On buvoit du

cidre, du porter de Philadelphie, de la bierre. Le maître de la maison, s'adressant à chaque ami, lui disoit : Sers-toi, demande ce que tu aimes, regarde-toi comme chez toi. — Le second service ne fut composé que de différentes espèces de tartes ou pâtisseries, deux plats de crême, deux de fromage, deux de beurre. Le domestique vint ensuite verser un verre de vin à chaque convive; mais je n'y vis point offrir de ces toasts si fatigans, qui sont plutôt des provocations à l'ivresse, que les accens du patriotisme. On causoit tranquillement. On ne voyoit pas briller, à la vérité, dans ce repas simple, la gaieté de nos dîners ou soupers si bruyans; mais chacun paroissoit content, chacun étoit à l'aise, comme dans sa famille. Le bon Thomas..... paroissoit sur-tout enchanté de pouvoir accueillir ainsi, dans sa maison, ses frères des campagnes.

On a beaucoup reproché aux quakers et à leurs femmes d'être tristes et moroses. Ce reproche ne peut sortir que de la bouche d'hommes qui les ont vus superficiellement, qui ont peu vécu avec eux. Je les juge autrement, moi qu'ils ont reçu, comme leur enfant, dans l'intimité de leur domestique :

je leur ai trouvé des momens de gaieté, d'épanchement, de conversation affectueuse et agréable. Ils ne sont pas fous; mais ils sont sereins, mais ils sont heureux, mais ils sont gais, si la gaieté est l'expression du bonheur de l'ame.

Nous avons, nous autres François, la réputation d'être gais, de rire de tout, de nous consoler d'un malheur par un Vaudeville ; c'est folie. — Le rire est le signe de la gaieté ; la gaieté est le signe extérieur de sensations agréables, ou d'un état d'aise, ou d'opinions et d'idées qui réveillent ces sensations agréables. On ne doit donc être gai que lorsqu'on est heureux. Un homme gai, au milieu du malheur, est un fou ; un homme serein et imperturbable est sage. On ne doit point être accablé par le malheur ; mais il ne faut pas en rire : l'un est d'une ame foible, l'autre est un acte de démence ou de stupidité.

Sénèque a peint la gaieté des quakers dans ce morceau philosophique (1) : « Apprenez à être gai, mon cher Lucilius. Je ne veux pas que la gaieté vous abandonne un instant, mais je veux qu'elle naisse de *chez vous-*

---

(1) Epist. 23.

même (*domi nasci*, *home-born*, disent les Anglois avec une concision que je voudrois imiter); elle y naîtra, si elle est dans vous. Les autres gaietés ne remplissent pas l'ame; elles dérident le front, elles sont légères, à moins que vous ne croyiez que l'homme qui rit, est gai. L'ame doit être *allègre*, confiante, élevée au-dessus de tout. Croyez-moi, *la vraie gaieté est sévère* ».

Ce calme, qui caractérise les quakers au milieu de la gaieté, les accompagne dans le malheur, dans les discussions, dans toutes les affaires : ils le doivent à leur éducation particulière. On les astreint de bonne heure à dompter leurs passions, sur-tout la vivacité, l'empressement, la colère; on cherche à les rendre, comme ils le disent, *unmovéable*, c'est-à-dire, inaccessibles aux émotions soudaines, impassibles, imperturbables. Il en résulte que, dans toutes les occasions, ils conservent un grand empire sur eux-mêmes, et qu'ils ont un grand avantage, dans la discussion, sur ceux qui ne conservent pas leur sang-froid. — « Le plus grand service, disoit Penn dans son *Manuel*, qu'on puisse rendre à la raison, c'est de la présenter de sang-froid; et ceux qui défendent la vérité

avec trop de chaleur, lui font souvent plus de tort que ses adversaires même ».

J'ai vu d'excellens effets de ce sang-froid dans la discussion; mon ami Miers Fisher, que je vous ai déjà cité, m'en donna un jour un échantillon. Il faut auparavant que je vous le fasse connoître. Miers Fisher est né quaker, et appartient à une des familles les plus respectables et les plus nombreuses de Philadelphie: elle compte des négocians distingués dans son sein. Il a d'abord été engagé dans le commerce, puis il s'est livré à l'étude des loix et à la pratique du barreau. Dans la dernière guerre, il a constamment adhéré à la neutralité pacifique des quakers, c'est-à-dire qu'il n'a voulu prendre aucun parti entre les Américains et les Anglois; aussi devint-il extrêmement impopulaire. Il fut un des quakers bannis en Virginie, et perdit alors une grande partie de sa fortune. La paix l'a ramené à Philadelphie, où il exerce la profession d'avocat. Ses ennemis même m'ont donné une grande idée de son habileté. elle n'est pas bornée aux affaires du barreau. Cet estimable quaker a une foule de connoissances, rares chez les quakers, qui étudient plus la bible et la morale, rares même chez

les autres Américains. Cependant ses sentimens politiques le rendent toujours très-suspect. Il faut espérer que la haine s'éteindra, et qu'il figurera un jour dans le congrès, où ses talens et ses vertus l'appellent naturellement.

Je l'ai entendu plaider, à l'assemblée générale de Pensylvanie, en faveur des pilotes, qui s'opposoient à un bill dont l'objet étoit de réduire leurs salaires. De la clarté, une logique sévère, des traits d'érudition distinguoient son plaidoyer, qui fut suivi du succès. Il conserva constamment son sang-froid au milieu des attaques subites, et quelquefois assez vives, des membres de l'assemblée qui l'interrompoient.

Les quakers portent jusqu'au tombeau cette tranquillité d'esprit ; leurs femmes même, dans ce triste moment, ne la perdent pas : c'est le fruit de leurs principes religieux, et d'une bonne conduite, soutenue avec constance. Ceux qui survivent m'ont paru, ou se livrer moins à la douleur, ou la concentrer dans eux-mêmes. Ils regardent le ciel comme leur patrie, et ne croient pas que la mort, qui y conduit, puisse être un malheur.

Observez bien que ce sang-froid dont ils se font une vertu habituelle, ne diminue pas leur sensibilité. J'ai entendu le respectable Pemberton me raconter la mort d'une fille chérie, le lendemain même qu'il éprouvoit ce malheur. On voyoit la larme se glisser furtivement sur sa paupière, et la réflexion la faisoit disparoître aussi-tôt. Il aimoit à me parler de ses vertus, de sa résignation, pendant sa longue agonie : c'étoit un ange, me disoit-il, elle est à sa place.

Ce bon père n'exagéroit point. . . . Vous trouverez dans cette société un beaucoup plus grand nombre de ces figures heureuses ou célestes, où règne la sérénité, ce symbole de la paix de l'ame, et par conséquent des vertus.

Je ne puis expliquer ce fait, mais il est vrai. Je suis tout d'un coup à mon aise, avec une ame pure, avec une grande ame. Il me semble que nous nous connoissons depuis des siècles ; nous nous entendons sans nous parler. Un homme corrompu, un roué, un homme du monde me produit tout d'un coup l'impression contraire. Mon ame se resserre, se replie sur elle-même, comme la sensitive. Dans la société des quakers, j'ai presque

toujours éprouvé la première impression (1).

Le portrait que je vous fais d'eux, n'est pas seulement le produit de mes propres

---

(1) Je lis, dans le *Baghuet geeta*, ouvrage traduit du *Samscreet*, le portrait d'un vrai serviteur de Dieu, qui peut s'appliquer à beaucoup de quakers. « ...... Celui-là d'entre mes serviteurs est sur-tout chéri de moi, dont le cœur, libre d'inimitié, est l'ami de toute la nature; dont l'ame sensible et compatissante, exempte d'orgueil et d'amour-propre, conserve la même fermeté au milieu des plaisirs, et souffre les injustices avec patience et résignation; dont la dévotion est solide; dont les passions sont retenues, les résolutions inébranlables, l'esprit et l'entendement fixés exclusivement sur moi seul. Celui-là est aussi mon bien-aimé, que les hommes ne craignent point, et qui ne craint point les hommes; qui est insensible aux impressions de la joie, de l'impatience et de la crainte. J'aime encore celui qui, sans aucune vue d'intérêt, garde toujours son ame pure, juste, impartiale, exempte des distractions de l'esprit, et qui a renoncé à toute entreprise humaine. Celui-là est pareillement digne de mon amour, qui ne se réjouit et ne se plaint de rien; qui ne desire aucune chose; qui est content de tout; qui, parce qu'il est mon serviteur, s'inquiète également peu de la bonne et de la mauvaise fortune. Enfin, j'ai beaucoup de prédilection pour celui que l'amitié ou la haine, la gloire ou l'opprobre, le chaud ou le froid, le plaisir ou la douleur, ne sont point capables d'ébranler; qui se montre insouciant à tous les événemens de la vie; pour qui la louange et le blâme sont des choses in-

observations, il est le résultat de renseignemens que j'ai pris sur eux, parmi les hommes les plus éclairés, même des autres sectes.

Je demandois, un jour, dans une société: y-a-t-il plus de pureté de mœurs, plus de simplicité, plus d'intégrité et d'honnêteté parmi les quakers, que dans toute autre secte? — Un homme distingué par ses lumières et par son attachement à la nouvelle constitution, me répondit: Je suis né Presbytérien, et je dois vous avouer que les quakers l'emportent sur toutes les sectes à cet égard.

Ce n'est pas qu'ils soient tous purs et irréprochables, ce n'est pas qu'il n'y ait eu des fripons parmi eux. Leur réputation, le trafic qu'on pouvoit en faire, a nécessairement attiré dans leur sein des prosélytes hypocrites, des fripons. On contrefait plutôt une guinée qu'une monnoie de cuivre; mais les quakers

---

différentes; qui parle peu; qui se complaît dans tout ce qui arrive; qui n'a point de maison à lui, et qui est d'un esprit solide et persévérant. Mais ceux qui cherchent la plénitude de la religion que j'ai donnée aux hommes, et qui la pratiquent fidellement, et exclusivement à toute autre, sont, au-dessus de tous ceux-là, les plus chers de mes amis ».

sont très-stricts à chasser de leur communion, ceux qui se sont rendus coupables, je ne dis pas de délits, mais de ces fautes contre la délicatesse et la probité que les loix ne punissent pas. Le public ignore souvent cette excommunication, parce que ce quaker excommunié continue d'aller au meeting ou à l'assemblée. Les quakers ne peuvent l'en empêcher ; mais ils ne le regardent plus comme membre de leur société, et il n'est plus admis aux assemblées de chaque mois ou de chaque trimestre.

Je voudrois pouvoir rassembler tous les traits qui caractérisent les quakers ; mais il faut choisir parmi les plus frappans : un de ces derniers est l'ordre que les quakers sont accoutumés dès leur enfance à mettre dans la distribution de leurs travaux, de leurs pensées, et de tous les instans de leur vie. Ils portent par-tout cet esprit d'ordre : il accoutume à la tenue, il économise le temps, les actions, l'argent.

Les maisons des quakers sont remarquables par l'ordre et la propreté qui y règnent. On en inspire le goût de bonne heure aux jeunes gens et aux jeunes filles.

C'est bien l'inverse de notre éducation,

de nos habitudes. — Voyez la chambre d'un François, qui est célibataire, tout y est pêle-mêle ; livres, papiers, bas, habits, souliers, etc. tout est couvert de poussière. — Voici ce qui résulte de ce désordre. — D'abord, point d'attention pour le linge et pour les habits, et par conséquent ils sont plutôt salis, jetés, hors d'usage ; par conséquent il faut en acheter d'autres, par conséquent plus de dépenses ; il faut donc plus de moyens ; on est par conséquent moins en état d'aider les malheureux, de prendre part aux bonnes actions.

Changeant plus souvent, on perd l'habitude de la simplicité, on prend le goût des modes, de la frivolité.

Ce n'est pas tout, et ces conséquences sont bien plus fatales : puisque les besoins sont grands, il faut de grandes ressources.

Si le commerce, ou la terre, ou l'industrie n'en fournissent pas, on tente la fortune, on joue ou l'on emprunte, et une ruine certaine vient bientôt écraser le malheureux.

Ce n'est pas tout encore ; à un homme simple, le modique héritage de ses pères, un art, ou le simple fruit de son industrie

suffit pour suppléer à ses besoins; dès lors il est indépendant, dès lors il vote librement, censure librement tous les fonctionnaires publics. — Qu'il ait du luxe, il lui faut ajouter le salaire de quelques places pour le soutenir; mais ces places ne s'obtiennent qu'en carressant, ou les gens en place, ou le peuple, ou en ménageant tous les partis; qu'en sacrifiant enfin son indépendance. — O vous! qui voulez être indépendans, renoncez donc au luxe, inspirez-en de bonne heure l'aversion à vos enfans; inspirez leur de bonne heure le goût de la simplicité et de l'ordre dans toutes leurs affaires, dans toutes leurs occupations; et ils seront aisés, humains, hospitaliers. Mon ami Fisher en est un exemple; sa maison est ouverte aux étrangers, aux François sur-tout; il les aide de ses avis, de sa bourse, leur sert de père. — L'habitude de l'ordre conduit à toutes les vertus.

LETTRE XXXIV.

Sur les reproches qu'on fait aux Quakers, et sur différentes diatribes publiées contre eux.

LE spectacle de la vertu fait mal aux méchans ; ils cherchent à s'en venger en la décriant. Vous ne devez donc point être surpris que des écrivains aient cherché à déchirer les quakers. Un de ceux qui l'a fait avec le plus d'acharnement, est l'auteur des *Recherches sur les Etats-Unis*, publiées au commencement de cette année (1). Il a délayé, dans un long chapitre, toutes les injures qu'il leur avoit déjà dites, dans une lettre imprimée sous le nom d'un de ses compatriotes (2), et insérée dans le Journal de Paris, du 16 novembre 1786.

---

(1) *Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale ;* par un citoyen de Virginie. 4 vol. *in*-8°.

(2) Je dois rapporter ici une conversation qui peindra l'esprit des académiciens qui me persécutoient alors. Elle est fidelle. Je la mis aussi-tôt par écrit.

Au commencement de septembre 1786, M. Mazzei, qui

Cet auteur est un Italien, qui a passé quelques années dans la Virginie, et qui s'est depuis fixé en France. M. Mazzei a dû

---

avoit dicté cette lettre, me rencontra au palais-royal, et me dit : J'ai lu, chez M. le duc de L—, ma lettre sur votre critique et sur les voyages de M. Chatellux. Plusieurs académiciens étoient présens. Ils m'ont conseillé de supprimer toutes les critiques qui tomboient sur le marquis, et de ne conserver que celles qui vous concernent : *j'ai cru devoir m'y prêter.* On n'a pas voulu traduire ni protéger ma lettre sans cette condition. Vous avez, m'ajouta-t-il, de terribles ennemis dans cette académie. Ils se plaignent de ce que vous les poursuivez par-tout, de ce que vous les avez associés avec le marquis. Vous êtes jeune, vous avez à craindre, prenez garde à vous. — Eh ! que me feront-ils, lui dis-je ? me préparent-ils la Bastille ? — Peut-être pis. — Vous me conseillez donc d'être un lâche, de sacrifier la vérité à ces petites considérations : que feriez-vous à ma place ? — Les adoucir. — Non, je ne m'y prêterai jamais. Suis-je injuste ? Voyez le conseil qu'ils vous donnent : n'est-ce pas une preuve de leur bassesse ? Je ne les crains pas ; je n'aspire à aucune pension, à aucun fauteuil : les ministres n'ont jamais vu mon nom confondu dans la liasse honteuse des mendians qui les importunent. Le ciel sait que je n'ai jamais eu l'idée du fauteuil, que je n'ai jamais cherché que la vérité. — Arrive qui pourra, je ferai mon devoir ; et je suis sûr, M. Mazzei, que vous en feriez autant. — Vous avez raison, me dit-il : j'ai cinquante ans, et je ne suis pas encore corrigé du défaut de dire la vérité. — Et ce vigou-

contracter, dans la Virginie, contre les quakers, les préjugés qui y sont répandus parmi les planteurs. Ceux-ci dissipateurs, amis du luxe, de l'esclavage, des plaisirs, de l'ostentation, ne voient que d'un mauvais œil une société qui prêche et pratique l'économie et la simplicité. M. Mazzei a d'ailleurs peu fréquenté les quakers, n'a jamais vécu dans leur intimité. Son témoignage, ici, doit donc avoir peu de poids. Il cite à son appui des Virginiens, des François, et sur-tout des militaires françois.

Les François, et sur-tout les militaires françois m'ont paru sur ce point des juges suspects. Les uns sacrifient trop à la manie de ridiculiser, et les autres sont trop éloignés des principes des quakers; presque tous observent d'ailleurs superficiellement.

Cependant je dois dire, à la louange de l'armée françoise, qu'elle a toujours respecté les quakers. Le général françois avoit commencé à faire de leur meeting, ou lieu d'as-

---

reux diseur de vérités se prêtoit à effacer la critique d'un marquis, et à ne censurer que le roturier!..... et il plaisante les quakers, il les appelle jésuites, hypocrites!! L'apologue de la paille et de la poutre dans l'œil vient bien ici.

semblée,

semblée de Newport, un magasin d'armes. Il le leur rendit sur leur représentation. Un général Anglois, dans une semblable circonstance, n'eut pas le même procédé. Je veux vous citer un autre trait. Un officier françois avoit été mis en quartier avec des soldats chez un quaker; par respect pour ses principes, il ne voulut pas permettre qu'on déposât aucune arme dans sa maison.

M. Chatellux étoit loin de ces principes. Voici quelle a été la cause de son préjugé contre les quakers. Dans le temps où il voyageoit en Amérique, les quakers étoient vus de mauvais œil; il s'empoisonna du préjugé répandu contr'eux, n'en entendit et n'en vit aucun. Ce fut en se laissant entraîner au torrent, et pour plaire aux jolies femmes, qu'il plaisanta sur la grace intérieure. Quelle foi peut-on donner à un pareil voyageur?

Pour n'être point trompé sur les quakers, j'en ai fréquenté en Angleterre et en Amérique. J'ai consulté sur leur caractère des hommes graves et respectables, d'autres sectes, d'autres professions, et bien qu'ils convinssent que tous n'étoient pas au-dessus du reproche, ils me disoient que c'étoit la secte

la plus respectable et la moins infectée de la corruption générale.

Les gazetiers anglois, pour qui rien n'est sacré, ne plaisantent jamais que le costume des quakers; or, s'il y avoit quelque anecdote scandaleuse, la malignité n'eût pas manqué de la révéler. Ne seroit-ce pas un miracle que, pendant deux ans, les chroniques scandaleuses de Londres que je parcourois, se fussent tû sur ces sectaires, si leur vie étoit marquée par l'hypocrisie et l'escroquerie?

Parmi les écrivains, j'ai cité en leur faveur, Voltaire même, Raynal, Mme. de Macaulay, M. de Crevecœur sur-tout : quels noms oppose-t-on à ceux-là?

Voici comme les peint un voyageur françois, que je soupçonne de qualité, à son dédain pour le *peuple-canaille*, et dont M. Mazzei ne récusera pas le témoignage, quand il saura qu'il traite assez mal l'enthousiasme religieux des quakers.

« En les classant, dit-il, sous ce mode, à peu près commun à tous, je n'entends pas les confondre avec le reste des hommes, dont ils diffèrent par une manière d'être sociale, qui en fait des citoyens précieux. En effet, ils

doivent à l'habitude des idées en partie morales et religieuses, qu'ils ont reçues en naissant, une vertu routinière, qui est, si non un mérite à eux, du moins un avantage pour la société dans laquelle, *sujets toujours tranquilles et soumis du souverain, tel qu'il soit, ils sont pour la nation un modèle de bonnes mœurs, et pour les individus, les ministres de la bienfaisance fraternelle* (1)».

Ne reconnoissez vous pas ici, mon ami, la mesquinerie des hommes de qualité, dans les hommages qu'ils se croient obligés de rendre à la vertu? *C'est une vertu routinière!* Eh! qu'importe, qu'elle soit le produit de l'habitude, ou du sang qui coule dans les veines, ou des circonstances, pourvu qu'elle rende heureux l'individu et la société? Ne

---

(1) Voyage philosophique d'Angleterre en 1783 et 1784, tom. 2, p. 117, publié en 1786.

En mettant à part la prétention à la bisarerie qui perce dans ce style, n'est-ce pas ce qu'on peut dire de plus sensé, de plus vrai sur les quakers?

Je dois observer, puisque je cite ce voyage, que je suis bien éloigné d'être en tout d'accord avec son auteur, qui m'a paru imbu de tous les principes pernicieux de l'aristocratie; principes qui doivent rendre suspecte sa manière de voir, ses observations et ses inductions.

vaut-il donc pas mieux la tenir des habitudes de l'éducation, puisque ce moyen est de tous les climats, de toutes les sociétés, de tous les temps?

En maltraitant les quakers, M. M— est obligé de confesser que leurs idées singulières les ont *élevés en certains points bien au-dessus des autres hommes.*

Il prétend aussi qu'ils ont des défauts; ai-je soutenu le contraire? *Ubi homines*, *ibi erunt vitia*, dit Tacite, et les quakers sont des hommes. Mais j'ai dit que leurs principes les éloignoient plus du vice que les autres hommes.

M. M— avoue que, pour l'*économie et l'application à leurs affaires*, *leur conduite est vraiment exemplaire et digne de louanges.* (Rech. p. 63). Or, c'est de ces deux sources que découlent toutes les vertus privées et civiles; car un homme, qui par principes est économe, et veille à ses affaires, est porté, par-là même, à ne pas craindre une progéniture nombreuse. S'il a beaucoup d'enfans, il les chérit, il voit la facilité de les établir avantageusement. Un tel homme n'est ni joueur, ni débauché. Un tel homme est un bon mari; car, mettant tout son bonheur

dans la vie domestique, il est forcé d'être bon pour être chéri, et il ne peut être heureux, qu'en rendant heureux ceux qui l'entourent.

Comment le critique n'a-t-il pas vu toute l'étendue d'un pareil aveu? Comment n'a-t-il pas vu qu'il effaçoit tout le mal qu'il dit ensuite des quakers? Comment n'a-t-il pas vu qu'il les élevoit au-dessus de toutes les autres sectes? Car, dans ces dernières, l'exemple, l'habitude, ou d'autres circonstances variables, rendent les hommes économes et vigilans sur leurs affaires, tandis que c'est par principes de religion que tous les quakers le font; principes dont un quaker ne peut s'écarter sans cesser d'être quaker. L'économie, l'attention à ses affaires, fait chez eux partie des principes religieux: combien un pareil motif est plus fort que tous ceux qui produisent ailleurs des hommes économes et vigilans!

M. M— avoue encore qu'en *bienfaisance et en hospitalité, ils ne sont point inférieurs aux autres.* — Il faut dire qu'ils sont supérieurs.

Car la charité et l'hospitalité découlent de l'économie et de l'aisance. L'homme qui a plus de moyens, moins de besoins et point

de fantaisies, qui d'ailleurs aime réellement ses semblables, est nécessairement charitable et hospitalier ; et telle est la situation, tel est le caractère des quakers.

Mais, et c'est-là le grand reproche que leur fait M. Mazzei, ils sont supérieurs en *hypocrisie.* Pour juger de ce grief, voyons en quoi consiste l'hypocrisie.

Afficher des sentimens qu'on n'a pas, des vertus qu'on ne pratique qu'à l'extérieur, et dont on se dispense, quand on est hors de scène; paroître humain et être égoïste, paroître austère dans ses mœurs et être libertin, bon chrétien et être matérialiste ; voilà ce qu'on entend par hypocrisie. En deux mots, c'est *paroître ce qu'on n'est pas.*

Maintenant les quakers ne sont-ils pas ce qu'ils paroissent? Voilà le fait à prouver. Ainsi, pour les convaincre d'hypocrisie religieuse, il faudroit prouver qu'ils ne croient point à l'esprit saint, à l'évangile, quoiqu'ils les respectent à l'extérieur. Il faudroit prouver qu'ils sont incrédules et athées sous le voile du christianisme.

Entend-on hypocrisie morale? Il faudroit prouver qu'ils cachent le libertinage, la dissipation, la dureté envers leurs familles,

sous le voile de l'austérité, de l'économie, d'une tendresse apparente.

Est-ce enfin en hypocrisie politique? Il faudroit prouver qu'ils envient secrettement les places, les dignités auxquelles ils ont renoncé; qu'ils brûlent de massacrer leurs semblables, lorsqu'ils affichent l'horreur pour l'effusion du sang; qu'ils sont de vrais égoïstes sous le masque d'amis, de bienfaiteurs de l'humanité; qu'ils sont orgueilleux sous l'apparence de la simplicité.

Il semble que M. M— ait voulu appliquer l'hypocrisie des quakers à ce dernier trait, quand il cite les paroles de ce quaker (1), qui lui avouoit, qu'il y avoit beaucoup d'orgueil de leur part à éviter le faste. Si ce quaker n'est pas du nombre de ceux qui se soulagent du poids de leurs défauts, en les prêtant aux autres; s'il a dit vrai; si cet orgueil général existe, c'est un saint orgueil qu'a, que doit avoir tout homme vertueux. Cet orgueil n'est que la conscience du bien que l'on fait, du mal qu'on évite. Sans lui l'action ne seroit que machinale et sans mérite; et il n'est point vicieux dès

---

(1) *Ibid.* pag. 64.

qu'il ne se transforme point en vanité ; et remarquez que cet orgueil raisonnable humilie la petite vanité des autres hommes, la force à se replier, à lui rendre hommage.

En un mot, l'hypocrisie n'est qu'un mot vague, et tant qu'on ne l'applique pas à des faits, il ne signifie rien.

Il ne suffit pas, pour le justifier, de dire que les quakers sont des *Jésuites protestans.* Ce n'est qu'une injure, un préjugé de plus, et je demande des faits. Si les quakers ressemblent aux jésuites par la douceur, l'indulgence, la tolérance, par l'art de se faire croire, c'est leur ressembler par le bon côté. M. M— leur rend au moins justice, en avouant qu'ils ne ressemblent pas en tout aux jésuites, et par-là il efface ce que M. Chatellux a légèrement avancé à cet égard.

Je ne suis point étonné que les quakers aient l'art de persuader. Ils le conservent depuis cent cinquante ans, et c'est une preuve qu'ils méritent la confiance publique ; car ils l'eussent perdue, s'ils n'eussent été que des charlatans, que des hypocrites. Le tartuffe est un homme qui ne s'aide pas à s'égorger de ses propres mains, et une secte

ne peut être tartuffe pendant près de deux siècles, sur-tout des siècles éclairés.

On crie beaucoup dans le nôtre contre l'hypocrisie. C'est le reproche ordinaire que font, aux sectes graves et religieuses, les hommes qui se prêtent à la corruption actuelle, et qui veulent se justifier de leur coupable facilité. Il semble qu'après avoir abjuré toutes les vertus, on ne veuille pas même se donner la peine de les feindre. Peut-être, pour se débarrasser du poids de l'estime due à la vertu, a-t-on calculé qu'il étoit plus simple de nier son existence; ou peut-être encore ce reproche d'hypocrisie, n'est-il qu'un rafinement nouveau de l'hypocrisie elle-même, qui veut se sauver en l'accusant?

M. M— accuse les quakers de n'avoir pas de *délicatesse* dans le commerce, ni même d'*équité* (1); il ajoute que c'est-là leur *caractère national.* Observez, mon ami, que M. Mazzei, comme M. Chatellux, ne cite aucun fait, aucune autorité; c'est donc une pure calomnie. Si c'étoit-là le caractère des quakers, manqueroit-on de faits pour le prouver?

J'ai tant de fois entendu répéter cette ac-

(1) *Ibid.* pag. 63.

cusation de friponnerie contre les quakers, que j'ai consulté ici, avec le plus grand soin, Anglois, Américains d'autres sectes, négocians françois qui avoient eu des affaires avec eux : je n'ai pas entendu un seul fait malhonnête cité contr'eux. On se bornoit à me dire, qu'ils étoient en général fins, stricts et roides, qu'ils n'avoient de complaisances que pour les personnes de leur secte. On me disoit aussi, comme l'imprime M. M—, qu'ils entendent très-bien à vendre, qu'ils vendent cher. — J'ai réfuté, dans mon examen de Chatellux, l'absurdité de pareils reproches. Avoir cette intelligence, n'est pas manquer de probité ; c'est l'esprit du commerce. Il y a plus, je dirai franchement que c'est l'esprit général de l'Américain. Il est fin : j'en expliquerai ailleurs la cause.

M. Bingham, un des citoyens les plus opulens de Philadelphie, et qui, par ses goûts et son luxe, doit être le moins favorable aux quakers, m'a fait d'eux le plus brillant éloge. Il me dit qu'ils étoient très-exacts à remplir leurs engagemens, qu'ils ne dépensoient jamais au-delà de leurs profits, etc.

Et voilà ce qui peut expliquer ce *dictum* que vous entendez si souvent répéter à Phi-

ladelphie, que les quakers y sont si fins, que les juifs eux-mêmes se sont ruinés avec eux. — Des usuriers juifs se ruineront toujours avec des hommes économes, qui n'ont pas besoin d'emprunter sur gages, comme un marchand de porc se ruineroit dans le voisinage des juifs.

J'ai entendu M. Mazzei me citer, dans une conversation, une coutume des quakers, pour étayer son accusation. Il aura eu honte probablement de la reproduire ouvertement; car je ne la retrouve que très-déguisée dans son livre. Il me dit que les quakers ne concluoient jamais positivement un marché; ils répondent toujours: *cela se peut faire.* Et il prétendoit que lorsqu'arrive l'instant de l'exécution du marché, s'il ne leur est pas avantageux, ils se dispensent de l'exécuter, en répondant, *que cela ne se peut plus faire.* Cependant, ajoutoit-il, cette phrase de leur langue, *cela se peut faire*, se traduit dans la langue ordinaire par ces mots : *je consens à ce marché.* Ils violent donc la probité dans ce cas, et ce cas se renouvelle souvent. — C'est probablement cette coutume que M. Mazzei désigne, en disant, que *plusieurs fois il est arrivé que la manière réservée de*

traiter, que les quakers tiennent de leur religion, les a dispensés de tenir leur parole. (Rech. p. 66.)

Mais, si cet usage est vrai, si les quakers ne se lient pas autrement, il faut, ou qu'ils respectent cet engagement, ou s'ils le violent souvent, les autres négocians ne doivent faire aucun marché avec eux. Car ce petit artifice qu'on leur prête, pourroit à peine servir deux ou trois fois; mais une fois connu, il ruineroit tous les quakers, ils seroient abhorrés et fuis dans le commerce; et cependant il est de fait indubitable que les quakers ont un grand commerce, et que leurs liaisons sont recherchées par les autres manufacturiers et négocians. Au lieu de critiquer cet usage, qui consiste à rejeter, des marchés, les sermens, les écrits, il devroit paroître admirable. Combien il est auguste et conforme à la dignité de l'homme! Il rappelle toute la simplicité, toute la bonne foi de l'âge d'or, ou plutôt de la vie rurale. Avec un pareil usage, on n'a pas besoin de s'enchaîner par des écrits qui insultent à l'honneur des deux parties, on s'exempte de cet attirail de formes qui entraîne tant de frais, de vexations, de procès. Plût au ciel

que le commerce universel en fût revenu au point de pouvoir adopter et sanctionner sans danger une pratique aussi sainte !

Cette coutume, qui n'existe chez les quakers, que dans quelques cas, doit donc les honorer ; et par-tout ils ont constamment prouvé qu'ils respectoient leur parole, quoi qu'il n'y eût point d'écrit. — Dans le premier séjour que j'ai fait à New-York, j'ai vu lancer un superbe vaisseau de six cents tonneaux ; il avoit été construit par un quaker, qui n'avoit pas voulu s'engager par écrit à le livrer à cette époque, qui l'avoit seulement fait espérer. Il fut exact. Je retrouve le même trait en Angleterre : lisez-le, il est copié d'une gazette angloise :

« Vendredi dernier a été lancé à Gravesend, le vaisseau le Nottingham, le plus grand qui ait été bâti pour la campagne des Indes. Il est de mille cent cinquante-deux tonneaux ; et, ce qui paroîtra plus extraordinaire, il a été bâti dans l'espace de sept mois, temps convenu par l'entrepreneur.

» Ce fait, dit le gazetier, peut être cité pour un exemple de l'esprit qui anime les quakers. Le constructeur refusa positivement de s'engager sous des peines quelconques pour

le temps où il devoit le finir ; mais le 7 mars il le livra conformément au souhait de ceux qui l'employoient, aussi parfait que tout autre constructeur sur la Tamise eût pu le faire ».

Le respectable vieillard, M. Rotch de Nantucket, m'a raconté le trait suivant. Dans le cours de la dernière guerre, divers quakers de l'île de Nantucket envoyèrent à la mer une centaine de vaisseaux, partie pour le compte des propriétaires, et partie louée des propriétaires, appartenant à différentes sectes. Ceux qui les louèrent, se chargèrent du risque que couroient les vaisseaux à un prix qui fut fixé, sans qu'aucune obligation eût été écrite. Les vaisseaux furent pris et confisqués par les Anglois. Les comptes se réglèrent à l'amiable entre les parties, et il ne s'éleva aucune discussion.

Je vous ai dit que cet usage n'avoit lieu que dans quelque cas, tel que celui de marchés, qui peuvent être dépendans de trop de hasards, pour pouvoir prendre des obligations à terme. Alors il est des quakers assez scrupuleux, pour ne pas vouloir les contracter; mais généralement ils en contractent par écrit, ils signent et acceptent

des lettres-de-change ; et concevez-vous que sans cela leurs maisons de banque, qui sont si nombreuses en Angleterre, pussent exister ? M. Mazzei a donc été mal instruit, ou plutôt il a trop généralisé un usage particulier.

M. Mazzei ne reproche pas aussi formellement aux quakers leur cupidité que M. Chatellux, quoiqu'il la suppose. Je dois faire, sur ce reproche de cupidité, quelques réflexions qui m'ont échappé dans ma critique des voyages de M. Chatellux, de ce mot avec lequel on veut avilir les négocians aujourd'hui (1) : on se sert de ce mot, sans en peser

(1) L'auteur du Voyage philosophique en Angleterre, que j'ai déjà cité, dit, tom. 1, pag. 237, qu'on est heureusement défendu, en France, de l'esprit de cupidité par l'orgueil du corps nombreux de nobles. — Plus heureusement cependant, nous ne possédons plus aujourd'hui ce corps si utile !

Mais dans quel esprit, pourrois je demander à ce noble voyageur, dans quel esprit les nobles, si fiers, mendioient-ils des gouvernemens lucratifs, des pensions ? dans quel esprit spéculoient-ils, agiotoient-ils, faisoient-ils des affaires, exigoient-ils des pots-de-vin pour leur protecteur, des croupes dans les fermes, des intérêts dans toutes les entreprises ? N'est-ce pas là cet esprit de cupidité qu'ils trouvent si vil et si bas dans le négociant ? Ils sont doublement au-dessous du né-

la valeur. La cupidité consiste à amasser beaucoup d'or, à le conserver, à veiller sur ses affaires avec une attention constante, à ne négliger aucun moyen, aucune spéculation. Cette cupidité paroît un crime, sur-tout aux yeux de la noblesse, parce que, n'étant occupée qu'à dissiper, et sans cesse affamée de l'or qu'elle a l'air de mépriser, elle cherche à déshonorer ceux, dont l'occupation est d'en amasser. pour en user sans dissipation.

Tel est donc le crime qu'on reproche aux quakers. Leur crime est d'amasser de l'or et de veiller à leurs affaires; mais en leur reprochant ce soin, cette constance, on ne fait pas attention aux circonstances où ils se trouvent. Les quakers, éloignés par principes religieux de toute vue ambitieuse, éloignés de toutes les places, de tous les emplois, doivent attendre uniquement de leur industrie, leur subsistance et l'établissement de

---

gociant en ayant son esprit; d'abord à cause de leur hypocrisie, de leur faux dédain pour un métal qu'ils brûlent d'avoir, et ensuite par l'usage extravagant qu'ils en font. L'argent gagné par le commerce sert, en grande partie, au commerce ou à des spéculations utiles; l'argent gagné par un noble ne sert qu'au faste, qu'à la vanité, qu'à la débauche, qu'à faire naître mille poisons dans la société.

leurs

leurs enfans ; ils ont donc plus besoin d'amasser de l'or que tous les autres citoyens ; car ceux-ci trouvent le moyen de placer leurs enfans, ou dans des bureaux, ou à l'armée, ou dans la marine, ou dans l'état ecclésiastique.

Les quakers, d'ailleurs, fuient par principe le luxe et le faste. Ils bornent leur dépense à la table, à la finesse de leur linge, à la propreté de leurs ameublemens ; ayant moins d'occasions de dépenser, ils doivent avoir plus d'or que les autres citoyens.

Enfin, les quakers ne se livrant point à l'intrigue, point aux amusemens, point aux sciences ni à la littérature, doivent être uniquement occupés de leurs affaires, et conséquemment doivent paroître plus vigilans, c'est-à-dire, plus cupides, dans la langue du préjugé et de la noblesse fainéante.

De-là résulte que l'espèce de cupidité des quakers, loin de mériter la censure, n'est que louable, puisqu'elle a pour base l'absence de l'ambition et l'horreur du luxe. C'est donc ici un véritable abus de mots : avec un mot on égorge des hommes vertueux.

M. Mazzei convient bien qu'ils sont vertueux ; mais il ne leur accorde pas un degré

au-delà des autres sectes. Il croit que celles-ci ont produit des hommes aussi parfaits ; je le crois comme lui : l'image de Fénelon me fait une impression aussi douce que celle de Fother-Gill ou de Benezet. Mais, allant plus loin que lui, je soutiens, 1°. que la secte des quakers a produit, proportionnellement à son nombre, plus de prodiges semblables, et qu'elle les a produits plus constamment ; 2°. qu'aucune secte n'offre un tout aussi parfait, aussi harmonique, un assemblage aussi pur d'hommes vertueux, et une série aussi constante de bonnes et de grandes actions ; et pour prouver cette dernière assertion, je ne veux rappeler que l'affranchissement des nègres, exécuté chez eux par un accord unanime, par un même esprit, et par les nombreux efforts qu'elle a faits depuis, soit pour abolir la traite, soit pour améliorer et élever les noirs. Qu'on me cite, dans toute autre secte, un prodige semblable d'équité, de désintéressement et d'humanité ; qu'on m'en cite une qui, comme les quakers, se soit fait une loi de ne prendre aucune part, ni aux entreprises de corsaires (1), ni

---

(1) On doit se rappeler la lettre imprimée dans le cours

à celles de la contrebande, même en pays étranger, afin de ne pas engager d'autres hommes à violer les loix de leur pays. J'ai vu ici des quakers qui ne veulent pas même s'intéresser au nouveau commerce des Indes, parce que son objet principal est de faire la fraude.

Voici un autre trait qui peindra tout-à-la-fois le désintéressement et la probité particuliers à cette société. Dans le cours de la dernière guerre, elle passa une résolution qui déclaroit que, quiconque rembourseroit ses dettes en papier continental (alors très-discrédité), seroit désavoué et excommunié; et cette résolution fut sanctionnée dans un temps, où c'étoit un crime de douter de la bonté du papier continental, et où peu de personnes se faisoient scrupule de s'acquitter ainsi de leurs dettes; et observez cependant que les quakers, comme tous les autres citoyens, recevoient de leurs débiteurs ce papier à perte.

---

de la dernière guerre, par un quaker qui restituoit sa part dans une prise faite par hasard, par un vaisseau marchand sur lequel il étoit intéressé.

LETTRE XXXV.

Sur la propagation de la Société des Quakers, sur leurs principes religieux, leur discipline, etc.

Une société, simple dans ses mœurs, économe, vouée principalement à la vie rurale ou au commerce, doit nécessairement se multiplier avec rapidité. Aussi les quakers sont-ils très-nombreux dans la Pensylvanie, et ont-ils étendu leurs établissemens dans tous les autres états.

On peut regarder la Pensylvanie comme le chef-lieu, la métropole de tous leurs établissemens, les quakers y formant la majorité du peuple. Les états de New-York, des Jerseys, de la Delaware, de Maryland en contiennent beaucoup : il y en a moins dans le Massasuchett et le New-Hampshire.

Mais beaucoup de quakers ont été planter leurs tabernacles dans cette belle vallée qu'arrose le *Shenadore*, lorsque vous avez passé la première chaîne de montagnes. Ils n'ont point d'esclaves, ils n'emploient les nègres que comme domestiques; aussi re-

noncent-ils à la culture du tabac. On a observé que c'étoit la partie la mieux cultivée de l'état de Virginie.

Les quakers ont poussé leurs établissemens plus loin, et jusque dans les Carolines et la Georgie.

Beaucoup commencent à s'établir près de l'Ohio. On voit déjà un *meeting* à *Redstone*, sur la Monogahela, à vingt milles environ de Pittsburg. Soixante-quinze personnes ont émigré en cet endroit dans l'espace d'un mois. Ce fait est prouvé par l'état des certificats des assemblées de mois de cet endroit.

Car, lorsqu'un quaker émigre, il demande, au meeting ou à la congrégation qu'il quitte, un certificat de sa conduite et de sa religion, et le porte au meeting où il va. Ainsi s'entretient et s'alimente une correspondance perpétuelle entre toutes les assemblées.

Il seroit bien à désirer, pour le bonheur des sauvages et pour la paix de l'Amérique, que tous les planteurs, qui vont défricher près des Indiens, eussent les principes pacifiques des quakers ; il se formeroit bientôt une union durable entre eux, tandis que le sang teint souvent les sillons que l'industrie américaine trace dans les forêts.

Si les quakers réussissent presque toujours dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, il faut l'attribuer d'abord à l'économie qu'ils portent dans leurs dépenses, à leur esprit de conduite, qui ne leur permet pas de verser tous leurs fonds dans une entreprise nouvelle, mais sur-tout à l'esprit de persévérance que leur inspirent leurs principes religieux.

La religion des quakers est dans un seul mot, dans la voix de la conscience, du sentiment intérieur, de l'instinct divin que, suivant eux, le Ciel a départi à chacun. Cet instinct, cette lumière, cette grace, que chacun apporte en naissant, leur paroît le seul guide qu'il faille consulter et suivre pour sa conduite. Mais, pour entendre ce guide, il faut le connoître; pour le connoître, il faut l'interroger souvent. De-là, nécessité d'une méditation fréquente : de-là, inutilité de toute espèce de culte (1) et de

(1) Par exemple, on ne sonne point pour rassembler les quakers. — Les presbytériens hollandois ont l'habitude fatigante de sonner pendant une demi-heure. La cloche ne frappe qu'un coup à la fois. Cet usage atteste la paresse des sectaires pour se rendre à leur église. Les quakers n'ont pas plus besoin de ce stimulant, qu'ils n'ont besoin de

formes ; ils les regardent comme autant d'obstracles qui détournent l'attention de l'esprit à cette voix intérieure ; de-là, inutilité de prêtres : ils n'ont pas plus que les autres cet esprit divin, et ils ne peuvent suppléer à la méditation qui le donne.

Je vous ai fait voir, dans mon *Examen critique des Voyages de M. Chatellux*, combien ce culte réfléchi de la divinité étoit supérieur au culte machinal des autres sectes. Je vous ai prouvé que l'homme qui n'adoroit la divinité, qu'en méditant perpétuellement sur ses devoirs, devenoit nécessairement bon, tolérant, juste, bienfaisant. Vous avez ici la clef, et du caractère moral des quakers, et de son extraordinaire durée : leur vertu est une habitude, une seconde nature.

On a beaucoup plaisanté les quakers sur la foi qu'ils ont dans ce principe intérieur.

---

bedeau pour maintenir l'ordre. — Ainsi, il est vrai qu'à la lettre ils n'ont pas de temple, comme l'avance M. Raynal, mal à propos réfuté, sur ce point, par M. Mazzey, qui a comparé à un temple la maison dans laquelle les quakers se rassemblent. Peut-on donner ce nom à une chambre où il n'y a que des bancs, aucun ornement, aucune peinture, aucun autel, aucune chaise, rien, en un mot, de ce qu'on voit dans les églises des autres sectes.

Les plaisans, dont quelques-uns pourtant s'affichoient comme philosophes, ignoroient que ce principe des quakers ne leur est pas particulier ; vous le retrouverez dans une foule de philosophes qui ont mérité les hommages du genre humain. C'est la parole éternelle, la grande lumière de Pythagore, l'ame divine d'Anaxagore, le bon esprit ou le démon de Socrate, le principe incréé de Tymée, l'auteur de toute lumière, le dieu au dedans de l'homme de Hiéron, l'éternel, ineffable et parfait principe de la vérité de Platon, le créateur et père de tout de Zénon, la racine de l'ame de Plotin. Quand ces philosophes vouloient caractériser l'influence de ce principe au dedans de nous, ils se servoient d'expressions correspondantes. Hiéron l'appeloit un dieu domestique, un dieu intérieur; Socrate et Tymée l'appeloient génie, ange; Platon l'appeloit lumière et esprit de Dieu. C'étoit, suivant Plotin, le principe divin dans l'homme, et, suivant Platon, la loi, la règle vivante de l'ame, son guide intérieur, le fondement de la vertu.

Je ne prétends point vous expliquer ici toutes les opinions religieuses des quakers, cet article m'entraîneroit trop loin; non pas

que les dogmes adoptés par eux soient très-nombreux, car on leur en prête bien plus qu'ils n'en ont. Leur doctrine est plus simple, plus briève encore que leur morale; mais cet article mérite, ainsi que leur histoire, d'être traité à part. Car je puis vous assurer que tous les François qui en ont parlé, sans en excepter Voltaire, n'ont pas connu les sources où il falloit puiser (1) : ils se sont bornés à saisir les côtés qui pouvoient paroître ridicules, et ils ont écarté ce qui pouvoit rendre cette société recommandable.

---

(1) Parmi les livres qu'on peut consulter, il faut distinguer le *Journal* in-fol. *de Georges Fox*; l'*Histoire des quakers*, in-fol., par Sewell; *tous les ouvrages de Penn*, qui consistent en six gros volumes *in*-8°; l'*apologie de Barclay*, intitulée : *L'Apologie de la véritable théologie chrétienne, ainsi qu'elle est soutenue par les quakers*, Londres 1702, *in*-8° de 654 pages; l'*Exposition de l'origine et des progrès des quakers*, *in*-8°, chez Philipp, à Londres, 1784; *Observations sur l'origine des quakers*, par Benezet; *Des raisons de la nécessité d'attendre en silence pour le culte solennel de Dieu*, par Marie Brook, *in*-8°, chez le même libraire.

Ceux qui, pour bien connoître cette société, désireroient avoir ces ouvrages, doivent s'adresser à *Jacques Philipp*, *libraire*, *George-Yard-Lombard-Street*, *à Londres*. Ils en trouveront quelques traductions chez M. *Gras*, *libraire*, *au bas du pont-neuf*.

N'admirez-vous pas, par exemple, la coutume qu'ils ont adoptée, et qu'ils ne violent jamais, de ne point disputer sur le dogme. Ils ont coupé court à la plupart de ces disputes, en n'admettant point, comme supérieurs à l'esprit intérieur, l'ancien et le nouveau testamens, et en ne salariant point des hommes uniquement pour disputer et tyranniser, sous le prétexte d'éclairer. Que de sang épargné, si les catholiques et les protestans avoient eu cette règle sage de conduite ; si, au lieu de disputer sur des mots inintelligibles, sur des écrits qui pouvoient être altérés, sur l'autorité de l'église et du pape, ils avoient cru à un esprit intérieur, qui, pour chacun, étoit le guide le plus sûr ! Comme ce guide se mêle peu de dogme et beaucoup de morale, il en seroit résulté qu'il y auroit eu moins d'ergotisme, moins de subtilité, et plus de fraternité, plus de morale.

Priestley, qui aime à grossir sa secte, a soutenu que les quakers étoient de vrais anti-trinitaires. J'en causois un jour avec un quaker instruit ; il s'en défendoit. « A la vérité, me disoit-il, nous ne croyons pas à la trinité, mais nous croyons à une union

entre Dieu et le Christ ; nous croyons que Dieu réside *corporellement* dans le Christ ». Ce mot, *corporellement*, ne me paroissoit pas clair. Je voulois discuter, mon quaker m'arrêta « Temps perdu, me dit-il, rentre en toi-même, consulte l'esprit, et crois ce qu'il te dira ».

Parmi les principes politiques des quakers, il en est deux qui les ont fait particulièrement distinguer. Le premier, c'est de ne jamais faire de serment ; le second, c'est de ne point prendre les armes pour quoi que ce soit. Je vous réserve un article particulier pour le dernier point, et pour les reproches que les quakers ont essuyés en Amérique, parce qu'ils ont constamment refusé de combattre pour la cause de l'indépendance.

Quant à leur refus de prêter le serment, la religion chrétienne, la philosophie et la politique les y autorisent. Le serment n'ajoute rien à la déclaration d'un honnête homme ; un parjure ne coûte point à un fripon.

Leur discipline est aussi simple que leur forme. Les quakers n'empruntent, dans leurs mariages, les naissances, les enterremens, que les formes nécessaires pour constater l'existence de ces actes.

Pour les mariages, on publie des bancs, c'est-à-dire qu'un mois avant la célébration, on l'annonce à l'assemblée, afin que ceux qui auroient quelque objection à élever, aient le temps de la faire.

Un quaker ne peut pas se marier avec une personne d'une autre religion. J'en demandai un jour la raison; cela me paroissoit un signe d'intolérance. « La conservation de notre société, me dit un quaker, tient à la conservation des coutumes, qui nous distinguent des autres hommes. Cette singularité nous force à être plus honnêtes; et si nous admettions dans notre sein des étrangers qui ne seroient pas membres de notre société, on s'écarteroit de nos usages, on les confondroit avec d'autres. — Une femme quaker, qui épouse un presbytérien, se met sous l'autorité d'un homme sur lequel nous n'avons aucune influence, et la société ne subsiste que par cette influence domestique, volontaire et réciproque ».

Par qui s'exerce cette influence? Par les diverses assemblées, dont l'objet est de maintenir la discipline dans toute sa pureté. Il y a des assemblées de mois, de quartier et annuelles.

Les assemblées de *mois* sont, en général, formées de plusieurs congrégations particulières, situées à quelque distance l'une de l'autre. Pourvoir à la subsistance des pauvres, à l'éducation de leurs enfans; examiner les néophytes qui se présentent, éprouver et juger leurs mœurs; soutenir le zèle et la religion des autres, informer de leurs fautes par des surveillans nommés à cet effet, et les juger; décider par arbitrage les procès qui s'élèvent, soit entre les quakers, soit entre un quaker et un étranger, lorsque celui-ci s'y soumet : telles sont les principales fonctions de cette assemblée de mois. La dernière que je vous ai citée, l'arbitrage des procès, est une des plus importantes : elle prévient ce fléau qui ravage si cruellement les autres pays, le fléau des hommes de loi, qui entraînent tant de corruption et tant de divisions scandaleuses. Cette coutume doit rendre précieux aux étrangers le voisinage des quakers. L'assemblée désavoue, c'es-à-dire, excommunie ceux qui refusent de se soumettre à l'arbitrage.

Quelquefois on porte aux assemblées de *quartier*, qui se tiennent tous les trois mois, les appels des sentences de l'assemblée de

mois. L'objet principal de ces assemblées de quartier est de surveiller les assemblées du mois.

Mais la surveillance générale sur toute la société appartient à l'assemblée *annuelle.* Elle reçoit les rapports de toutes les assemblées inférieures, qui lui font connoître l'état, par parties, de toute la société; elle donne des avis, fait les réglemens qui lui paroissent nécessaires, quelquefois nomme des comités pour visiter les assemblées des quartiers, juge définitivement les appels des assemblées inférieures, écrit des épîtres aux autres assemblées annuelles, pour entretenir avec elles une correspondance fraternelle.

Il y a sept assemblées annuelles: 1°. celle de Londres, où les quakers d'Irlande envoient leurs représentans; 2°. celle de la Nouvelle-Angleterre; 3°. celle de New-York; 4°. celle de la Pensylvanie et de New-Jersey; 5°. celle de Maryland; 6°. celle de Virginie; 7°. celle des deux Carolines et de la Georgie.

Comme les quakers croient que les femmes peuvent être appelées, ainsi que les hommes, au ministère, et que, d'ailleurs, il est, dans leur discipline, des articles qui ne regardent que les femmes, et dont l'observation ne peut

être bien surveillée et maintenue que par elles, elles ont aussi des assemblées de mois, de quartier et annuelles ; mais on ne leur accorde pas le droit de faire des réglemens.

Cette méthode est bien plus propre à maintenir les mœurs parmi les femmes, que celle de nos directeurs et confesseurs catholiques, qui assujettissent un sexe foible aux artifices, aux fantaisies, à l'empire de quelques hommes, et qui ouvre la porte aux scènes les plus scandaleuses, et porte souvent dans le sein des familles, et l'inquisition, et les divisions les plus funestes.

Les quakers n'ont pas de prêtres salariés, comme je vous l'ai dit; ils pratiquent à la lettre ce que dit l'écriture : *Donnez gratis ce que vous avez reçu gratis ;* mais ils ont des ministres.

Les ministres sont ceux qui prennent plus fréquemment la parole, et qui sont reçus dans cette fonction par les congrégations du mois. On ne les admet pas tout d'un coup ; il faut qu'ils soient éprouvés, et que le temps ait manifesté en eux les qualités nécessaires. Il s'en trouve quelquefois qui, n'étant point approuvés, veulent faire l'office des ministres : on les souffre long-temps patiem-

ment ; mais si le mécontentement causé par leur discours est considérable, alors l'assemblée les *désavoue* publiquement.

Ces ministres, avec quelques anciens approuvés des assemblées du mois, tiennent aussi des assemblées de mois pour leur propre instruction.

Ils ne sont pas moins soumis que les autres à la surveillance générale et réciproque, et ils ne peuvent empêcher, dans les assemblées, ceux qui se sentent la volonté de parler, soit homme ou femme, de le faire.

C'est à ces assemblées de ministres et d'anciens qu'ordinairement on confie le soin de revoir et d'imprimer les ouvrages qui doivent être distribués dans la société.

Je vous observerai qu'elles prennent toutes les mesures, pour que les ouvrages utiles soient vendus an plus bas prix possible, afin que tous les frères puissent les acheter et s'éclairer.

Dans toutes ces assemblées, il n'y a point de président, parce que les quakers croient qu'il n'appartient qu'à la sagesse divine seule de présider, et qu'aucun membre n'a droit de réclamer la prééminence sur les autres.

Mais l'ordre, dira-t-on, comment se maintient-il ?

tient-il? De lui-même, sans président, sans sonnettes, et par la force de l'habitude, de la gravité, du calme, dont tous les quakers font un si long apprentissage.

L'assemblée annuelle de Philadelphie est composée de trois cents députés. Il s'y joint environ douze cents membres, qui ont le droit de parler comme les députés. Eh bien! dans cette assemblée de quinze cents personnes, qui n'a point de président, tout se passe dans le plus grand ordre; on n'entend pas deux membres parler à la fois; on ne voit point l'animosité, l'orgueil percer dans leurs discours; toutes les discussions sont fraternelles.

Mais ce qui vous surprendra bien davantage, c'est que dans ces assemblées si nombreuses, et en général dans toutes les assemblées, rien ne se décide qu'à l'*unanimité*. Là, chaque membre a une espèce de *veto* suspensif. Il suffit qu'il dise : *I have not yet clearness :* je ne suis pas encore éclairé. L'assemblée ne prononce point, mais s'ajourne, et on ne prononce que lorsqu'il y a parfaite unanimité.

Cet usage fait, ce me semble, l'éloge le plus grand de cette société. Il prouve l'union qui

règne entre tous ces frères, il prouve que le même esprit les anime, l'esprit du bien général et de la vérité. Mon ami, les hommes n'auroient pas de si longues et de si violentes discussions, si, comme les quakers, ils étoient dégagés de toute ambition, et si pour résoudre leurs doutes, ils ne s'adressoient qu'à leur conscience.

Vous conclurez peut-être, de cette coutume, que cette société fait ou doit faire peu de choses; vous seriez dans l'erreur. Nulle société n'a fait autant pour le bien public (1).

---

(1) C'est à un quaker, à un simple libraire de Bristol, M. Mill, que cette ville doit un établissement digne de l'humanité. M. Mill a vu périr beaucoup de pauvres femmes en couche, faute de soins et de moyens. Les enfans qui échappoient à l'influence de cet état misérable, étoient foibles et dégénérés. M. Mill entreprit, en 1787, de former une société qui secouroit, chez elles, ces pauvres femmes, et dont les deniers seroient appliqués au paiement des médecins, chirurgiens, etc. Cette société a très-bien réussi. — C'est un des avantages de la religion des quakers. On ne peut l'être sans aimer plus ses semblables, sans s'occuper de leurs maux, et des moyens d'y remédier. Voyez encore le bien qu'ont fait, en Angleterre, les docteurs *Fothergill* et *Lettsom*. Ce n'est point la vanité qui les guidoit. Lettsom est un homme simple, qui rêve, tous les momens de sa

C'est encore elle qui a su préserver jusqu'à présent Philadelphie du danger des salles de spectacle. La pétition qu'elle a présentée cette année, afin d'empêcher la permission sollicitée pour en élever une, a eu un plein succès.

Je n'ai assisté à aucune de ses assemblées, elles sont fermées aux étrangers; mais j'ai assisté à celle de la société pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, qui est composée presque dans la totalité par des quakers.

Chacun, dans cette assemblée, qui étoit composée de près de deux cents membres, parloit suivant qu'il le désiroit, et autant de fois qu'il le désiroit. Quand un membre fait une motion, et qu'elle est secondée, le président la répète, et demande s'il n'y a point d'objection. Il attend pendant quelques momens; souvent un membre se lève, dit trois ou quatre phrases, et s'assied. Je n'ai point entendu de longs discours; la vanité seule fait pérorer longuement.

Lorsqu'on élit un comité, le président de-

vie, aux moyens d'être utile aux hommes, comme d'autres rêvent à la gloire et à la fortune.

mande que l'assemblée nomme les membres. Celui qui désire un tel, le nomme; son nom est écrit si personne ne s'y oppose. Par cette méthode, on ne perd pas beaucoup de temps dans le choix des comités.

Voilà pourtant, mon ami, la société qu'on ne cesse de calomnier chez nous. A force de répéter une chose, disoit Voltaire, fût-elle fausse, on parvient à la faire croire aux Velches. Il connoissoit son siècle, et les quakers l'éprouvent. On les a jugés sur de petites anecdotes, sur de misérables pointes, sur des bruits sans fondement.

Si vous voulez les connoître à fond, et les juger sans partialité, ce n'est pas en faisant, comme M. Chatellux, un cours d'églises en deux heures, mais en les visitant à Londres, à Dublin, à Philadelphie. Entrez dans leurs maisons, vous y verrez constamment la paix; l'union, la douceur, la frugalité, le calme; des enfans tendrement élevés, des domestiques traités avec humanité, égalité.

Entrez dans leurs hôpitaux, vous y verrez les effets les plus attendrissans de la vraie charité, dans les lits, dans les secours, dans les attentions, dans cette propreté scrupuleuse qu'on ne rencontre point ailleurs. En-

trez encore dans les asyles de la vieillesse et de la caducité, vous y verrez que les habits et le linge des pauvres y sont aussi décens que ceux de leurs bienfaiteurs ; que chacun y a sa chambre, y jouit non-seulement des secours indispensables, mais de beaucoup de petites douceurs.

Si, quittant les villes, vous voulez parcourir les fermes des quakers, vous trouverez dans leurs maisons un plus grand degré d'ordre, de propreté, d'aisance que par-tout ailleurs ; des chevaux plus gras et mieux soignés, des champs mieux enclos, et un lit au moins décent et propre, destiné pour l'hospitalité.

Si vous examinez l'organisation intérieure de cette société, vous trouverez dans toutes les églises un trésor de charité, dont le fond est proportionné à la richesse des habitans du voisinage, et qui est constamment rempli. Vous observerez l'usage qu'on en fait, soit pour assister les jeunes commerçans, soit pour réparer le malheur des banqueroutes imprévues, des incendiés, des accidens, etc. Vous trouverez beaucoup de riches, qui se font un devoir de verser, dans ce trésor de charité, la dixième partie de leurs revenus. Vous trouverez parmi ces cultivateurs qua-

kers, un plus grand fond d'instruction que chez les cultivateurs qui appartiennent à d'autres sectes.

Je suis sûr, mon ami, qu'après avoir parcouru cette société dans tous ces détails, vous vous écrierez : Si demain je devenois pauvre, dénué de secours et d'amis, fasse le ciel que je finisse mes jours dans un hôpital quaker ! Si demain j'étois appellé à cultiver la terre, fasse le ciel que j'aie pour voisins, des membres de cette secte, dont l'exemple m'édifieroit, m'instruiroit, dont les avis me seroient utiles, et sur-tout qui ne me susciteroient aucuns procès.

LETTRE XXXVI.

Sur les principes politiques des quakers; sur leur refus de prendre part aux guerres, de payer les impôts pour la guerre, etc.

CES hommes sages, ai-je déjà dit dans mon examen critique des voyages de Chatellux (1), ont vu que la base première du bonheur universel étoit la paix universelle, que l'acheminement à cette paix étoit l'anathême prononcé contre l'art de la guerre. Les livres sacrés leur disoient, *qu'il viendra un temps où les nations ne lèveront plus le glaive contre les nations.* Ils ont vu que le moyen d'accélérer la réalisation de cette prophétie, étoit de donner l'exemple; que les discours ne serviroient à rien, si la pratique n'y étoit conforme; que les souverains trouveroient le secret de perpétuer les guerres, tant qu'ils pourroient soudoyer des mains pour égorger, et ils ont résolu de ne jamais prendre les armes, de ne jamais contribuer de leurs richesses à aucune guerre. On les

(1) Pages 69 et suivantes.

a tourmentés, martyrisés, volés, emprisonnés, ils ont tout souffert; et enfin, lassée par leur constance, la tyrannie les a exemptés du service militaire; elle a été même forcée de prendre des détours pour arracher d'eux des contributions.

Je le demande à présent, si toutes les sectes eussent adopté cet esprit anti-militaire, si toutes prononçoient anathême à la guerre, que deviendroient nos héros, lorsqu'aucun automate ne se laisseroit plus dresser à l'art infernal de tuer son semblable? Que deviendroit l'ambition des conquérans, lorsque tous les hommes changés en quakers refuseroient d'un commun accord, et avec une fermeté inébranlable, de seconder avec un fusil leurs prétentions.

Si nous aimons le bien public, faisons donc des vœux pour que cette société pacifique couvre tout le globe, ou faisons des vœux au moins, pour que ses principes humains soient universellement adoptés! Alors se réalisera cette paix universelle, que les quakers ont déjà réalisée dans les contrées où ils sont les plus nombreux.

— Les quakers de la Pensylvanie ont trouvé en effet le secret de garantir cet état du fléau

de la guerre, jusqu'à celle qui éclata en 1755, entre l'Angleterre et la France. Quoique mêlés avec les Indiens, jamais aucune querelle ne les divisa, ou ne fit couler le sang (1).

Le gouvernement d'Angleterre ne put, malgré toutes ses manœuvres, engager les quakers à le seconder dans cette guerre. Non-seulement ils refusèrent d'y prêter les mains, mais même ils quittèrent toutes les places qu'ils avoient eues jusqu'alors dans l'administration ; car elle étoit presqu'entièrement dans leurs mains, parce que c'étoit une administration pacifique ; et telle étoit

---

(1) M. Mirabeau ignoroit ce fait quand, répondant, en février 1791, au nom de l'assemblée nationale, à une députation de quakers établis en France, et qui venoient demander l'exemption de porter les armes, il leur disoit : « Eh ! que seroient devenus vos frères de Pensylvanie, si de grandes distances ne les avoient pas séparés des sauvages, si ces derniers avoient égorgé leurs femmes, leurs enfans, etc. ? Les indiens et les quakers ont été pendant longtemps voisins, et jamais les indiens ne les ont attaqués ; ils avoient trop de confiance dans leur bonne foi, trop de respect pour leur caractère pacifique ». — Les quakers qui faisoient cette pétition à l'assemblée nationale, sont une colonie de quakers françois, établie et dispersée dans le Languedoc. Il y en a quelques-uns à Dunkerque ; mais ceux-là viennent de Nantuket.

l'économie qu'ils y portoient, que pendant tout ce temps, les produits des douanes et de l'accise suffirent aux dépenses du gouvernement civil ; ensorte que les quakers, ni les autres citoyens, n'étoient point assujettis à d'autres taxes.

La guerre de 1756 changea cet ordre de choses. Elle occasionna des dépenses que les colonies furent obligées de payer. Les quakers y furent soumis comme les autres ; mais non-seulement ils refusèrent de payer les taxes qui avoient eu la guerre pour objet, mais même ils excommunièrent ceux qui les payoient, et ils ont encore persévéré dans cette pratique lors de la dernière guerre.

Ce fut à cette époque, sur-tout, que s'alluma contr'eux une animosité qui n'est pas encore bien éteinte. Fidèles à leurs principes religieux, ils déclarèrent qu'ils ne prendroient aucune part à cette guerre, désavouèrent ou excommunièrent tous ceux de leur société qui servirent soit dans les troupes américaines, soit dans l'armée britannique.

Je l'avoue, bien convaincu du principe sacré et divin, qui autorise la résistance armée à l'oppression, bien convaincu qu'ici l'oppression étoit manifeste, je n'ai pu m'em-

pêcher de blâmer la neutralité que gardèrent les quakers, pendant que leurs frères se battoient pour obtenir l'indépendance. Mais malgré mon principe, je n'en crois pas moins qu'on eut tort de persécuter si violemment les quakers, pour leur neutralité pacifique.

Si le refus qu'ils firent, eût été le premier de ce genre, s'il n'eût été dicté que par l'attachement des quakers à la cause de l'Angleterre (1), s'il n'eût servi qu'à couvrir les marques secrètes qu'ils en auroient données, certes ils eussent été coupables, et peut-être la persécution eût-elle été légitime. Mais cette neutralité leur étoit ordonnée par leurs opinions religieuses, qu'ils professent depuis leur origine, qu'ils ont constamment pratiquée; mais d'ailleurs, quoique des écrivains prévenus ou mal instruits en aient dit, la vérité que j'ai bien recherchée est, que la majorité des quakers ne pencha pas plus pour l'un que pour l'autre parti, fit du bien aux uns et aux autres, et à tous ceux qui avoient

---

(1) Quand les quakers auroient développé de l'attachement pour la cause des Anglois, cela eût été très-naturel; ils en avoient toujours été bien traités : mais ils eurent beaucoup à s'en plaindre dans le cours de cette guerre.

besoin. Si quelques quakers servirent dans l'armée angloise, quelques-uns aussi servirent dans l'armée américaine, et on peut citer entr'autres les généraux *Green*, *Miflin et Lacy* : mais la société excommunia indifféremment tous ceux qui prirent les armes.

Un fait vous prouvera que toutes les forces humaines échouent contre l'inflexible volonté d'un individu qui adhère à ses principes. On voulut former en Virginie une compagnie enrégimentée de quakers. Ils refusèrent, on les rassembla ; on leur donna un fusil, ils ne voulurent pas le prendre, on le leur attacha ; on leur donna à garder des équipages, en leur ordonnant de tirer sur quiconque viendroit les piller. Ils répondirent qu'ils ne tireroient pas, mais qu'ils avertiroient ces pillards, les prêcheroient ou les dénonceroient s'ils persistoient. On les mit en prison, ils y restèrent sans se plaindre ; on voulut leur donner la ration de soldat, ils la refusèrent, en disant que, ne servant point comme soldats, ils n'avoient point droit à la ration. Leurs frères les quakers, les en dédommagèrent à la vérité. Les provisions venoient en abondance à la prison. On les conduisit enfin, garottés, avec leurs fusils, au gé-

néral Washington, qui, scandalisé de cette persécution, les renvoya chez eux, en blâmant la conduite des siens.

Je n'ai entendu personne me parler avec plus d'impartialité sur les quakers, que cet homme célèbre, dont l'esprit de justice est sur-tout remarquable. Il m'avoua que, dans le cours de la guerre, il avoit eu une mauvaise opinion de cette société: il la connoissoit peu, parce qu'à cette époque il y avoit peu de membres de cette secte en Virginie. Il attribuoit à leurs sentimens politiques, ce qui étoit l'effet de leurs sentimens religieux. Lorsqu'il campoit dans le comté de Chester, habité principalement par les quakers, il croyoit être dans un pays ennemi, parce qu'il ne put engager aucun quaker à lui servir d'espion. Mais aucun ne servit d'espion contre lui à l'armée angloise (1).

---

(1) On leur reproche encore de prodiguer le papier continental pour avoir de l'or, et M. Chatellux a hasardé ce reproche (vol. 1, p. 273), copié depuis par M. Mazzei.

Il paroît très-naturel que, dans un moment où le discrédit étoit universel, les quakers cherchassent à échanger du papier décrié contre de l'or, qui est reçu par-tout: il n'y a pas un crime dans cette conduite, il n'y a que de la prudence.

Ensuite il faut se rappeler les principes religieux des

Vous trouverez cependant le fait contraire, avancé par les détracteurs des quakers ; mais la source de leur erreur est facile à découvrir. Comme les quakers fréquentoient sans passe-ports les deux armées, comme à la fin on les vit sans ombrage, les espions, pour faire leur métier plus sûrement, empruntoient l'habillement particulier aux quakers. Plusieurs furent pendus dans ce costume : de-là l'accusation contre les amis.

Le général Washington ayant, depuis, mieux connu l'esprit de cette société, finit par l'estimer. Il m'avoua qu'en considérant la simplicité de leurs mœurs, leur goût pour l'éco-mie, la bonté de leur morale, et le bon exemple qu'ils donnoient, joint à l'attachement qu'ils montroient pour la constitution, il les regardoit comme les meilleures colonnes du nouveau gouvernement, qui demandoit une grande soumission, et l'éloignement du luxe.

---

quakers. — Convaincus que le papier continental n'étoit qu'un impôt pour soutenir la guerre, ils n'avoient pas voulu le recevoir. Des circonstances ayant forcé quelques-uns de le recevoir, ils se hâtoient de s'en délivrer à perte, et c'étoit conséquent.

Ce n'est pas sous ce point de vue que les considéra le congrès qui posa l'indépendance de l'Amérique. Furieux de la résistance qu'opposoient les quakers, il se joignit au peuple qui les persécutoit; et, il faut l'avouer, il bannit, sans aucun fondement, à *Staunton* en Virginie, à deux cents milles de leurs familles, les chefs qui donnoient le plus d'ombrage. Leur justification ne fut point écoutée; ils obéirent. Mon respectable ami Miers Fisher étoit du nombre. M. Mazzei, qui, dans ses *Recherches sur les Etats-Unis*, cite bien la violente adresse (1) que Payne publia contr'eux, se garde bien de citer la réponse qui lui fut faite par Fisher; mais telle est la logique de ce calomniateur des amis. Dans un autre endroit, on le voit, pour décrier Penn (2), citer un *factum* écrit contre lui par Franklin, l'avocat des adversaires de la famille de Penn. Seroit-on fondé

---

(1) V. Recherches sur les Etats-Unis, tom. 3, p. 67.

(2) La justification de Penn, si injustement outragé, et par M. Mazzei, et par ses prête-noms, dans le Journal de Paris, me conduiroit trop loin ici; c'est ce qui m'engage à la retrancher : peut-être aurai-je occasion d'y revenir un jour.

à conclure aujourd'hui, que le célèbre duc de Rohan, le soutien et l'ornement du parti calviniste en France, vouloit faire ses affaires aux dépens de son parti, qu'il aimoit à faire le roi, parce que le ministre Baba, l'écho de ses ennemis, avançoit ces assertions dans l'assemblée de 1622 (1)?

Quand on fut las de persécuter les quakers, on accorda aux exilés de Staunton, la permission de venir en Pensylvanie; on n'avoit pas désigné Philadelphie, alors au pouvoir des Anglois, où cependant étoient leurs familles. On leur avoit tendu ce piége, afin d'avoir occasion, s'ils alloient à Philadelphie, de les accuser de trahison, et de concert avec les Anglois. Il faut rendre justice ici à la droiture du général Washington; il entrevit le piége, et leva la difficulté, en leur donnant des passe-ports pour Philadelphie même.

Lorsque les Anglois eurent évacué cette ville, et que le parti presbytérien s'en fut rendu maître, la persécution se ranima avec plus de fureur contre les quakers; deux d'entr'eux furent condamnés à être pendus,

(1) V. Mémoires de Rohan, tom. 1, p. 160.

sous

sous prétexte de haute trahison. Comme le traducteur (1) Anglois des voyages de M. Chatellux, a dans ses commentaires singulièrement altéré et envenimé ce fait, et s'en est servi, pour essayer de prouver, que les quakers avoient trahi la cause des Américains, il importe de l'éclaircir, et je puis vous garantir les faits que je vais vous raconter.

Jean Roberts étoit un meunier respectable, dans le voisinage de Philadelphie, connu par la franchise de son caractère et la droiture de sa conduite. Il soutint avec vigueur le parti que le docteur Franklin avoit élevé contre les presbytériens, et ce fut là, sans doute, la source de la haine invétérée de ces derniers qui le firent périr. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, il ne put cacher son sentiment, cependant il resta neutre; mais lorsque les Anglois furent maî-

(1) Ce traducteur est un jeune Anglois qui a plus d'esprit que d'exactitude, plus de prétentions au sarcasme qu'à la vérité. Il étoit resté en Amérique pendant la guerre, y avoit passé quatre années. Je n'ai pas pu bien découvrir quelle y avoit été sa mission. Il faut se défier excessivement de tout ce qu'il dit pour et contre. Je n'ai pas sa traduction sous les yeux; j'aurois souvent eu occasion de la réfuter.

tres de Philadelphie, il s'y rendit, se borna à porter des secours à ceux qui avoient besoin. Roberts fut depuis accusé d'avoir conduit les Anglois dans un endroit où étoient cachés quelques insurgens. Il en convint; mais il soutint qu'il y avoit été forcé les armes à la main, par les Anglois qui l'avoient enlevé la nuit de sa maison, et l'avoient menacé. Il prouva un autre fait qui attestoit son innocence; c'est que les papiers secrets et les archives du congrès étoient à cette époque cachés dans son moulin, où étoit le quartier général des Anglois, et jamais Roberts ne trahit ce secret.

Abraham Carlisle étoit un charpentier de Philadelphie, bien moins connu que Roberts, qui, contre l'avis de ses frères, accepta une place de surveillance sur l'entrée nord de Philadelphie, croyant que ce n'étoit qu'un poste civil et non militaire : tel fut le crime dont il fut accusé. Mais cette accusation n'offre qu'un tissu d'injustices. Le juré fut composé en partie d'ennemis de ces deux quakers. Il y avoit alors à Philadelphie un comité des recherches pour découvrir les ennemis du nouveau gouvernement. Ce comité dirigé spécialement contre les quakers,

fournissoit tout-à-la-fois les dénonciations au procureur-général, et les membres au juré.

Parmi ces derniers, deux seulement déclarèrent Carlisle et Roberts coupables. Les dix autres vouloient les décharger de l'accusation. Les deux ne parvinrent à ramener les autres à leur avis, qu'en promettant qu'on leur accorderoit leur pardon, et en faisant sentir la nécessité d'un exemple apparent. En conséquence, on présenta une requête au conseil exécutif, qui convint de l'accorder. A cette époque *Réed* fut élu président. C'étoit le plus cruel ennemi des quakers ; il se hâta d'accepter la place pour prévenir le pardon, et il réussit : les deux infortunés furent exécutés. Réed étoit un homme ambitieux; il avoit l'ame de Cromwel. Il se montra fervent républicain, parce qu'il espéroit se saisir un jour du pouvoir. On m'a assuré qu'il mourut rongé de remords, pour avoir ordonné cette exécution. Elle fut généralement blâmée.

Les quakers parvinrent insensiblement, et à force de patience, à vaincre le ressentiment de leurs ennemis, et à obtenir la liberté de vivre en frères avec les deux partis.

Ils avoient une assemblée tous les trois ans à Flushing, dans l'île Longue ; malgré la guerre, et quoique cette île fût dans les lignes angloises, ils s'y rendirent presque tous. M. Crevecœur en rencontra un qui s'y transportoit ; et après avoir su le motif de son voyage, il lui exposa le danger qu'il couroit. — Mais je ne suis point espion, dit le quaker, je ne suis l'ennemi de personne ; je n'ai ni papiers, ni armes. — N'importe, ils vous arrêteront, vous emprisonneront. — Soit, dit le quaker, ils feront ce qu'il leur plaira, mais j'aurai fait mon devoir.

Le général Anglois ayant appris cette assemblée, y envoya des espions, et ayant été bien informé qu'il n'y étoit question que des affaires de la congrégation des quakers, il ne les troubla point ; aucun ne fut arrêté.

M. Crevecœur m'a assuré que les quakers s'empressèrent généralement à adoucir les horreurs de la guerre, à secourir à New-York les prisonniers, d'argent, de vivres, même de cautionnement, lorqu'ils en avoient besoin. Il m'a dit encore avoir rencontré dans le comté de Dutchess, dans l'état de New-York, des quakers voyageant en chariot, par un temps

très-froid. Ils alloient porter, dans les prisons, des provisions gratuites.

Depuis la paix, les quakers ont été assujettis à une autre espèce de vexation : chaque citoyen est obligé, d'après la loi, de servir dans la milice, depuis seize ans jusqu'à quarante-cinq ans, sous peine d'amende ; les quakers ne veulent ni servir, ni payer l'amende. Les collecteurs qui sont chargés de la lever, entrent chez eux, prennent un meuble et le vendent. Le quaker ne s'y oppose point.

On sent combien cette méthode doit entraîner de friponneries. On a vu de ces collecteurs prendre trois ou six fois la valeur de l'amende, vendre un scheling ce qui valoit un pound, ne jamais rendre le surplus, et même ne pas payer l'état, et faire ensuite banqueroute. De-là résultoit une autre iniquité. Leurs successeurs redemandoient aux quakers les amendes déjà payées. Ces derniers ont pris le parti de se plaindre à la législature, et il vient d'être passé un acte (novembre 1788) qui suspend la perception de ces amendes jusqu'au mois de septembre 1789. On doit faire des recherches sur les abus dans la perception de ces

amendes. Il seroit très-aisé de concilier les besoins de l'état, le devoir de chaque individu à y concourir, avec les principes religieux des quakers. On pourroit ne les assujettir qu'à des impôts pacifiques, et leur en faire supporter une plus grande partie. C'est ce qu'a déjà fait la Virginie, en abolissant à leur égard la taxe des milices.

Cette manière de voler les quakers est tellement blâmée par les honnêtes gens des autres sectes, que beaucoup d'entre eux refusent d'acheter les meubles ainsi extorqués.

Il faut avouer cependant qu'il est des collecteurs intègres qui ne prennent que ce qu'il faut, pour payer la taxe de l'individu quaker.

D'après tous les traits qui caractérisent cette société, vous conviendrez, mon ami, que le gouvernement devroit s'empresser à la naturaliser en France. Tout peut l'y attirer, et son exemple peut être propre à y régénérer les mœurs, sans lesquelles on ne peut pas, au moins, conserver long-temps la liberté, si on la conquéroit sans elles. Le catholicisme qui domine en France ne peut être un obstacle, parce que les quakers ne haïssent aucune secte: loin de-là, ils chérissent tous les hom-

mes. Les quakers ont toujours été unis avec les catholiques de Pensylvanie et du Maryland, qui, de leur côté, se sont toujours bien conduits. Jacques Pemberton me racontoit que, lors de la guerre de 1740, il vit un attroupement de fanatiques presbytériens, la hache à la main, vouloir détruire la chapelle des catholiques. Dix ou douze quakers les arrêtèrent, les prêchèrent, et ils se dispersèrent sans effectuer leur dessein.

Vivant bien avec toutes les autres sectes, ils ne conservent aucun ressentiment contre les apostats de leur société, malgré les tracasseries qu'ils en éprouvent. C'est toujours avec la raison qu'ils combattent.

Lors de la dernière guerre, il s'éleva une secte qu'on appeloit *free quakers*, quakers libres. Elle fut d'abord composée de personnes qui, même avant la guerre, avoient été *désavouées* pour cause d'inconduite. Cette secte se recruta pendant la guerre de ceux qui avoient pris les armes; se croyant assez nombreuse, elle présenta une pétition à la législature, pour partager avec les anciens quakers leurs lieux d'assemblée, leurs cimetières, leurs propriétés. Les quakers s'y opposèrent, et réussirent. Ces quakers libres

ont été obligés d'élever une église à leurs frais; ils sont peu nombreux. Cette discussion fit naître différens écrits, entre lesquels j'ai distingué une lettre bien judicieuse, insérée dans le *Pensylvania journal* du 28 septembre 1782. Elle étoit faite par un quaker, qui, quoiqu'excommunié, rendoit justice à ses anciens amis. Si M. Mazzei l'avoit lue, il n'auroit pas répété tant de calomnies qui y sont bien réfutées.

Post-Scriptum de 1790. — Si le gouvernement passé de France avoit intérêt d'attirer les quakers dans son sein, cet intérêt double, sous le régime actuel. Voyez les rapports qui existent entre la société des quakers, et la France libre.

Cette société a fait de grands établissemens, sans effusion de sang;

Et l'assemblée nationale a renoncé à cet esprit de conquêtes, qui a causé presque toutes les guerres.

Cette société pratique la tolérance universelle;

L'assemblée l'ordonne.

La société veut la simplicité dans le culte;

L'assemblée y ramène.

La société pratique enfin ces bonnes

mœurs, le soutien le plus plus fort des gouvernemens libres;

Et la régénération politique de la France, que l'assemblée va consommer, conduit nécessairement à la régénération morale.

Si les François sont armés du nord au midi, c'est pour leur liberté, c'est pour effrayer le despotisme, c'est pour remplir l'ordre du ciel même; car le ciel a voulu que l'homme fût libre, puisqu'il l'a fait raisonnable. Il a donc voulu qu'il déployât tous ses moyens pour se préserver de cette tyrannie qui étouffe ce que la divinité voit de plus grand, ce qui approche l'homme d'elle, les vertus et les talens.

Mais malgré cette ardeur des François à s'armer pour une cause aussi sainte, ils n'en respecteront pas moins les idées religieuses qui défendent aux quakers de verser même le sang de leurs ennemis. Cette erreur de leur humanité est si belle, qu'elle vaut presque la vérité..... Nous allons tous au même but, à la fraternité universelle: les quakers par la douceur, nous par la résistance; leur moyen est celui d'une société, le notre est celui d'une grande nation.

LETTRE XXXVII.

Voyage à Mount-Vernon, en Virginie.

JE partis, le 15 novembre 1788, de Philadelphie pour Wilmington, par un stage particulier; j'avois dessein de m'arrêter deux jours dans cette ville, pour y voir différentes personnes.

Wilmington est à vingt-huit milles de Philadelphie; la route est en général assez bonne, quoique souvent montueuse.

On traverse avant d'arriver à *Gray's Ferry*, qui est sur la Skulkill, cette vaste commune qui est entre cette rivière et la Delaware, et que Penn a embrassée dans le plan de la ville.

Quoique la division en soit faite, quoique les lots soient partagés, cependant il n'y a pas d'apparence que cet immense terrein se couvre si-tôt de maisons, et ce sera comme je l'ai déjà dit, un bonheur pour la Pensylvanie, et même pour les Etats-Unis : une grande ville est toujours un grand fléau. Ce principe n'étoit pas assez connu, assez senti

au temps où Penn bâtissoit cet azyle pour les quakers. — Si l'on considère d'ailleurs la division du vaste empire des Etats-Unis entre tant de souverainetés, si l'on considère que le commerce se divisera nécessairement entre une foule de villes, on ne voit pas ce qui pourroit rendre un jour Philadelphie semblable à Paris ou à Londres, comme l'espèrent quelques personnes, comme sembloit l'espérer Penn, à en juger au moins par son plan.

Il n'y a plus de *ferry* ou de bac sur la Skulkill. — C'est un pont en bois : on voit de ce pont la belle maison de M. *Hamilton*, qui jouit d'une vue bien agréable.

Chester, ville à quinze milles de Philadelphie, est une place où les voyageurs aiment à s'arrêter. Les auberges y sont bonnes. Cette ville est sur un crique qui tombe dans la Delaware : elle fait quelque commerce.

Mais il en existe un bien plus considérable à Wilmington, qui est aussi sur un crique et près de la Delaware. — L'exportation des farines pour les îles fait le plus grand fond de ce commerce.

Avant d'arriver à Wilmington, on passe à Brandiwine. — Ce nom rappelle une bataille

gagnée par les Anglois sur les Américains. Elle se donna à huit milles de-là. — Brandiwine est aujourd'hui recommandable par ses moulins. — Les chutes d'eau qui s'y voient favorisent ces sortes d'établissemens.

Le moulin qui probablement sera le plus considérable un jour, est celui de papier, possédé par M. Gilpin et M. Miers Fisher, avocat, quaker, dont j'ai déjà parlé. Cet habile orateur entend les arts et les sciences. Il emploie, dans la fabrication du papier, et sur tout dans l'art de triturer (*Pounding*) les chiffons, des procédés plus simples que les nôtres. Il fabrique de beau papier à écrire et à imprimer. J'en ai vu des échantillons qui le disputent au plus beau papier de France.

On fabrique, dans ce moulin, du papier pour l'édition des auteurs classiques anglois, qu'imprime à Philadelphie le petit-fils du docteur Franklin.

Wilmington qui n'est qu'à un mille de-là, est une jolie ville, bien bâtie. — Elle est principalement habitée par des quakers. — J'en vis plusieurs de très-respectables, entre autres le docteur *Way*; ils s'empressèrent de venir me voir aussi-tôt qu'ils me

sûrent arrivé. Le célèbre M. *Dickinson* (1) qui y réside, étoit malheureusement à Dover.

Je passai deux soirées avec miss *Vining*, cette aimable Américaine, à qui M. Chatellux prête si calomnieusement un goût trop étendu pour la galanterie. — C'est un libelle d'autant plus inexcusable (2), que, quoique miss Vining ait peut-être été un peu coquette, elle a toujours mené une conduite irréprochable. C'est la justice que lui rendent les quakers même qui ne l'aiment pas. Elle méritoit d'autant moins cette calomnie, et sur-tout de la part d'un François, qu'elle a toujours montré beaucoup de partialité pour la nation françoise, que sa maison a toujours été ouverte aux François, que dans l'hiver, où la légion de Lauzun resta à Wilmington, elle ne cessa de faire accueil à tous les officiers. — Enfin, cette calomnie est d'autant plus condamnable, que jamais M. Chatellux n'a

---

(1) M. Dickinson est l'auteur des *Lettres d'un fermier américain*, publiées avant la dernière guerre, et qui ne contribuèrent pas peu à ouvrir les yeux des Américains sur les injustices des Anglois. Il a été président ou gouverneur de Philadelphie.

(2) Voyez les Voyages de Chatellux dans l'Amérique septentrionale, tom. 1, pag. 264.

reçu de miss Vining que des politesses. Qu'elle mît du rouge ou du blanc, que lui importoit? — Miss Vining étoit jolie, aimable, affable, spirituelle. Il falloit se borner-là, et non pas chercher à la déchirer. — Je dois rendre un autre hommage à cette Américaine. M. Chatellux lui prête de la méchanceté dans plusieurs conversations, où son esprit et son ame brillèrent tour à tour; je ne lui ai entendu dire de mal de personne, pas même des femmes qui l'effacent aujourd'hui. Le trait lancé par M. Chatellux me parut l'avoir déchirée.

Je trouvai à Wilmington un chirurgien François établi, nommé *Cappell*. Il avoit été chirurgien de la légion de Lauzun, qu'il quitta pour rester en Amérique. Il s'y étoit marié; il me dit qu'il étoit heureux, et il me parut l'être.

Wilmington éprouva une tempête affreuse pendant le séjour que j'y fis. Ses ravages s'étendirent jusque sur la Susquehannah, empêchèrent la diligence de passer. Je fus obligé de prendre un cabriolet pour poursuivre ma route.

A neuf milles, j'arrivai à *Christine Bridge*, place où il se fait quelque commerce.

De-là jusqu'à la tête de l'Elk (*Elkhead*) on voit moins de plantations que du côté de Wilmington.

On parcourt huit mille au milieu des bois, où de temps en temps l'on trouve quelques *loghouses*, avant d'arriver à *Henderson's tavern*, très-bonne auberge, seule au milieu de ces vastes forêts.

J'y trouvai un stage qui partoit pour la Susquehannah, et j'en profitai.

On compte vingt-deux milles de-là au Ferry, sur la Susquehannah. — On passe dans une ville assez considérable, appellée *Charleston*, et dans une autre qui ne l'est pas moins, et qui est située à la tête de l'Elk.

A quatre mille environ de la Susquehannah, je jouis d'un spectacle ravissant. Nous étions sur des rocs, il nous fallut descendre pour franchir une chûte (*fall*) qui étoit à sec. — Là, j'aperçus à travers des arbres, des globes de flamme qui s'élevoient dans les airs; ils étoient produits par des forges qui étoient dans le voisinage. — La vue de ces globes, dont le reflet sembloit se peindre sur le ciel azuré et éclairé par la lune, au milieu de ces épaisses et vastes forêts, jointe au bruit

des eaux qui rouloient au travers des rocs, des marteaux qui frappoient avec force, tout appeloit l'imagination à des idées grandes, imposantes ; je m'y abandonnois agréablement, lorsque je fus obligé de m'en séparer, en remontant dans la voiture.

Nous arrivâmes, à la nuit, au bac (*ferry*) ; grand feu et bonne chère, ces deux articles qui nous coûtèrent trente-quatre sous par tête, nous dédommagèrent de la mauvaise nuit que nous passâmes.

Il fallut partir à six heures du matin. — La lune brilloit, et se réfléchissoit sur les eaux ; spectacle magnifique sur cette vaste et belle nappe d'eau, interrompue par quelques îles, dont les bords offrent des points de vue ravissans.

Une ville s'élève déjà au bord opposé ; on l'appelle le *Hâvre de Grace*. Elle tient ce nom, m'a-t-on dit, d'un François qui y avoit acheté des terres, bâti des maisons, qui ensuite avoit été forcé de les abandonner. Cette ville n'est qu'un amas de cent cinquante maisons environ, éparses sur la commune. Pas de doute que, lorsque la Susquehannah sera rendue navigable, elle n'offre une situation intéressante, et une

ville

ville bien peuplée. — Un François, qui voyageoit avec moi, m'assura qu'il y avoit passé il y a trois ans, et qu'il n'y avoit pas alors trois maisons. J'y vis un fort bon jardin, appartenant au propriétaire du bac, et je me plûs à parcourir, de ce jardin, la perspective délicieuse de cette magnifique rivière. Elle a plus d'un mille et demi dans cet endroit. La voiture ne passe point avec les voyageurs ; ils en trouvent une des deux côtés.

Du bac de la Susquehannah jusqu'à Baltimore, on compte environ soixante milles. — Nous consacrâmes un jour à les parcourir ; nous trouvâmes presque par-tout des chemins affreux, dans un terrein argilleux, rempli de profondes ornières, toujours au milieu des forêts, souvent obligés de nous ouvrir un nouveau chemin, l'ancien étant obstrué par des arbres que le vent avoit abattus. On ne conçoit pas comment les voitures ne versent pas souvent. On le doit à leur construction particulière ; elles ont peu de ressorts, et conséquemment peu de jeu ; on le doit à l'adresse des conducteurs, qui dirigent fort bien leurs chevaux, habitués à ces sortes de routes. — Mais pourquoi ne les répare-t-on pas ? Il y a bien des inspecteurs nommés pour examiner

les chemins, et quelquefois même on prononce des amendes. Mais la collusion et la difficulté de les lever rendent la loi inutile : tout se dégrade donc, c'est un des effets de l'esclavage. L'esclave fait le moins qu'il peut, et le maître avide de jouir, a bien autre chose à faire, qu'à envoyer son nègre réparer les chemins. — Nous rencontrâmes de ces maîtres mal habillés, montés sur de bons chevaux, et chassant comme des insensés au travers de ces bois.

Peu de culture, ou culture mal entendue, quelquefois de vastes champs de bled d'inde, des visages pâles, amaigris, rongés par la fièvre, des nègres nuds, de misérables huttes; voilà ce que nous vîmes assez généralement dans le Maryland. — J'y rencontrai un homme qui avoit la fièvre depuis trois mois. Il ne pouvoit parvenir à la dissiper, quoiqu'il fît un grand usage de *quinquina.* Il me dit qu'il avoit des sueurs considérables, qui l'affoiblissoient infiniment. Le meilleur remède, et il l'avoit éprouvé, étoit d'aller passer quelque temps dans les états de l'est et du nord.

Tous les lieux, dans ces états, ne sont pas sujets à la fièvre. Ce voyageur me montra deux maisons situées sur deux collines op-

posées, séparées par une rivière, appartenant au même maître. Dans l'une, il avoit constamment la fièvre, dans l'autre il ne l'éprouvoit point.

Quand on considère cette insalubrité de l'air du Maryland, quand on réfléchit à la paresse des habitans, qui ne veulent pas se donner la peine de l'améliorer, on ne doit point être étonné d'en voir beaucoup émigrer pour la Géorgie, où les terres sont à bon compte, et où ils s'imaginent probablement qu'ils vivront plus dans l'aisance et dans la paresse. Nous rencontrâmes plusieurs de ces familles émigrantes. C'étoient de jeunes femmes, bien jolies, bien habillées, montées sur de bons chevaux. C'étoient des esclaves qui conduisoient les chariots chargés du ménage; cette caravane avoit un air de gaieté qui m'étonnoit. Il semble qu'une émigration de quelques centaines de milles, ne soit qu'un déménagement, qu'une partie de plaisir pour un Américain.

Nous arrivâmes à *Baltimore* à la nuit. Je vis mieux cette ville en y repassant. On y compte près de deux mille maisons et de quatorze mille habitans. Elle est très-irrégulièrement bâtie, et sur un terrein peu élevé

au-dessus du *Patabsco ;* elle forme un croissant sur le côté nord d'une grande baye, qui n'est pas assez profonde pour les gros vaisseaux. La rade est à deux milles de la place, elle s'appelle *Fell's Point ;* les bâtimens chargés peuvent y mouiller. Il y a encore des eaux stagnantes dans la ville, peu de rues pavées, une boue affreuse après la pluie : tout annonce que l'air doit en être mal sain. Cependant, interrogez les habitans, ils vous diront que non. On peut ici dire, comme ce Suisse au milieu d'un champ de bataille : Si on les en croyoit, il n'y auroit personne de mort. Consultez les habitans des différentes villes où règne la fièvre, ils vous diront tous que la leur n'est point visitée par ce fléau.

Baltimore n'étoit qu'un village avant la guerre. Une grande partie du commerce de Philadelphie y a passé ; les plus grands vaisseaux y remontent, et ne peuvent aller au-delà ; beaucoup de provisions y descendent par la Susquehannah. Quand cette rivière sera navigable, Baltimore sera un port considérable.

La querelle du fédéralisme, ou de la nouvelle constitution, divisoit cette ville à cette époque. Les deux partis en étoient presque

venus aux mains, dans les élections des membres du gouvernement.

La taverne de *Geants*, où je logeai, est bonne, mais on y paye cher. Il y a dans le voisinage une maison considérable pour le bureau des diligences ; j'y logeai en revenant, et je n'y fus pas moins bien traité que chez *Brants*, propriétaire de la même taverne. Les voyageurs y attendent quelquefois la voiture ; mais on y trouve une foule de gazettes qui peuvent désennuyer.

Nous partîmes à quatre heures du matin de Baltimore, pour aller à *Alexandrie*, qui en est éloigné de soixante milles environ : chemins à-peu-près aussi mauvais que ceux de la veille, — chariot très-rude, — excellens chevaux, — conducteurs habiles ; même spectacle que la veille, pauvre culture, misérables huttes, misérables nègres. — On me fit remarquer une plantation qui appartenoit à un quaker ; mais il n'avoit point d'esclaves. — Nous vîmes *Brushtown*, ville naissante, lieu fixé par l'état du Maryland, pour y bâtir un collége. Cet édifice étoit presque fini : il est sur une hauteur, et l'on y jouit d'un bon air. Nous déjeunâmes dans cette ville, et nous dînâmes à

Bladensburg, ville à seize milles d'Alexandrie. Elle est située sur une petite rivière qui se décharge dans la Potowmac, et qui est assez profonde pour porter des bateaux de vingt à trente tonneaux. — Nous ne pûmes trouver pour boisson que de l'eau-de-vie, ou du rum mêlé avec de l'eau. Dans les pays à esclaves, il n'y a ni industrie, ni économie domestique; on ne sait ce que c'est que de faire chez soi de la bière ou du cidre.

Avant d'arriver à Bladensburg, on passe un petit bac appelé, je crois, *Elkbridge*. — C'est une très-petite rivière en été, qui devient considérable en hiver. Il est étonnant qu'on n'y ait pas encore bâti un pont, ou plutôt, cela n'étonne pas, quand on connoît les reflets politiques de l'esclavage.

Le stage est abonné avec ce bac : le conducteur m'a dit qu'il payoit trente pounds par an; ce qui est énorme.

George-Town termine l'état du Maryland. La situation en est agréable : elle domine la Potowmac. Le commerce y est considérable. Des réglemens et des droits inconsidéremment mis sur le commerce par l'état de la Virginie, y ont transporté une grand partie du commerce qui devoit se faire à

Alexandrie, huit milles plus bas, sur la Potowmac.

De George-Town, ou même des bâtimens qui sont au milieu de la rivière, on fait la contrebande dans la Virginie.

Cet accroissement de commerce y a attiré beaucoup de marchands : il y a des François; l'un deux y élève une belle maison. Son nom est *Casanauve*. La rivière est superbe en cet endroit; les vues, des deux côtés, sont infiniment agréables. Elle est profonde, et peut porter de grands vaisseaux.

Du Ferry, ou Bac opposé, jusqu'à Alexandrie, on compte huit milles; le chemin qui y conduit est très-bon.

Alexandrie, cette place où l'on ne voyoit qu'une ou deux maisons il y a trente ou quarante ans, est moins considérable que Baltimore, qu'elle devroit surpasser; elle est presqu'aussi irrégulière et aussi boueuse. Le luxe s'y déploie davantage, mais c'est un luxe misérable. Vous y voyez des domestiques en bas de soie. Vous y voyez des hommes porter des bas de soie dans des bottes, des femmes très-élégamment parées, la tête ornée de plumes, etc.

Les habitans d'Alexandrie s'imaginèrent

qu'à la fin de la guerre, toutes les circonstances naturelles qui favorisent cette place, la bonté de l'air, la sûreté, la profondeur de la rivière qui peut recevoir les plus gros vaisseaux, et y mouiller près des quais, l'abondance des provisions du pays, feroient de cette ville, le centre d'un grand commerce. En conséquence, on y a bâti de tous les côtés; on a fait des quais superbes; on y a élevé de vastes magasins, mais le commerce y languit toujours. On attribue cette langueur à ces impôts inconsidérés, dont je viens de vous parler, et qui n'existent point sur la côte opposée du Maryland. Il en est résulté que beaucoup d'habitans émigrent ou cherchent à émigrer. Cependant on y expédie quelques navires pour les Indes occidentales, et pour la Nouvelle-Orléans.

A peine arrivé à Alexandrie, je m'empressai de me rendre à *Mountvernon*, belle maison qu'habite le général Washington, à dix milles d'Alexandrie, plus bas, sur la rivière. — On traverse beaucoup de bois; et après avoir franchi deux collines, on découvre un château d'une élégante simplicité, et d'une belle apparence. Des gazons très bien entretenus le précèdent. D'un côté

sont des écuries, des étables ; de l'autre, une serre et des bâtimens où travaillent des nègres. Vous apercevez dans une espèce de basse cour, des dindes, canards, oies, et d'autres oiseaux. Cette maison, qui commande la Potowmac, jouit de la plus belle vue ; de ce côté est un portique vaste et très-élevé. — La distribution de la maison est bien entendue et commode. Au-dehors, elle est revêtue d'une espèce de vernis, avec du ciment, qui la rend presqu'impénétrable à la pluie. — Le général n'arriva que le soir ; il revenoit très-fatigué de sa tournée dans une partie de ses domaines, où il faisoit tracer un chemin. Vous l'avez souvent entendu comparer à Cincinnatus ; la comparaison est exacte. Ce célèbre général n'est plus maintenant qu'un bon fermier, sans cesse occupé du soin de sa ferme, comme il l'appelle, et d'améliorer la culture, de bâtir des granges. Il m'en fit voir une qu'il élevoit ; c'est un immense bâtiment de cent pieds de long, environ, et d'une largeur encore plus considérable. Elle etoit destinée à renfermer tous ses grains, ses pommes de terre, ses navets, etc. Il a fait construire, dans le pourtour, des étables pour tous ses bestiaux,

ses chevaux, ses ânes, dont il cherche à multiplier la race, inconnue dans ce pays. La distribution de ce bâtiment est tellement bien entendue, qu'un homme peut remplir les rateliers de foin ou de pommes de terre, rapidement, et sans danger. — Le général me dit qu'il l'avoit bâti sur un plan qui lui avoit été envoyé par le célèbre cultivateur anglois, Arthur Young ; mais qu'il l'avoit beaucoup perfectionné. — Ce bâtiment est en briques ; ces briques ont été cuites sur le terrein même ; à l'exception des soliveaux du toit, et des bardeaux, pour couvrir, qu'il avoit été forcé d'acheter, parce que le temps le pressoit, tout le reste avoit été fait sur les lieux. Il me dit que cette grange ne lui coûtoit pas plus de trois cents pounds : — Elle coûteroit en France plus de 80,000 liv. Il avoit semé cette année sept cents boisseaux de pommes de terre ; tout cela étoit très-nouveau en Virginie, où l'on n'a ni granges ni provisions pour les bestiaux.

Ses chevaux, ses ânes, ses mules, étoient errans dans des prairies voisines. Il nous dit que son dessein étoit encore de donner à son pays l'exemple des prairies artificielles, qui y étoient si rares, et cependant si néces-

saires ; car les bestiaux y manquent souvent, dans l'hiver, de provisions. Ses mules viennent fort bien. Il avoit un superbe étalon qui soutiendra la race des beaux chevaux dans ce pays. Il nous montra ses deux superbes ânes de Malte et d'Espagne.

Ses trois cents nègres étoient distribués dans des log houses éparses sur sa propriété qui, dans cette partie, est de plus de dix mille arpens.

Le colonel Humphreys, ce poëte dont je vous ai déjà parlé, et qu'il s'est attaché comme secrétaire, m'a assuré que dans les divers états, il avoit plus de deux cent mille arpens.

Le général avoit fait venir d'Angleterre un bon fermier anglois, avec sa famille ; il l'avoit mis à la tête de la culture.

Tout étoit simple dans la maison du général. — Sa table est bonne, mais sans faste ; la régularité se montre par-tout dans l'économie domestique. Madame Washington veille sur tout, et joint aux qualités d'une excellente fermière, cette dignité simple, qui doit caractériser une femme, dont le mari a joué le plus grand rôle. Elle y joint encore cette aménité, ces attentions pour les étran-

gers, qui rendent l'hospitalité si douce. Les mêmes vertus se rencontrent dans sa nièce si intéressante, mais qui, malheureusement, paroît n'avoir qu'une santé bien délicate.

Vous m'avez entendu blâmer M. Chatellux d'avoir mis tant d'esprit dans le portrait qu'il a fait de ce général. Mettre des prétentions dans le portrait d'un homme sans prétentions, c'est un vrai contre-sens. La bonté du général perce dans ses regards. Ils n'ont plus ce brillant que ses officiers lui trouvoient, lorsqu'il étoit à la tête de son armée; mais ils s'animent dans la conversation. Il n'a point dans la figure de traits caractéristiques; et c'est ce qui l'a rendu toujours si difficile à saisir: car il est peu de portraits qui lui ressemblent. Un sens droit marque toutes ses réponses; il annonce une profonde discrétion, et une grande défiance de lui-même, mais en même-temps un caractère ferme et inébranlable dans le parti qu'il a une fois arrêté. Sa modestie doit étonner sur-tout un François. (1) Il parle de la guerre

(1) Tacite fait de Germanicus un portrait où l'on retrouve beaucoup de traits de Washington.

Tanta illi comitas in socios, mansuetudo in hostes, visu que

de l'Amérique comme s'il ne l'avoit pas dirigée ; et de ses victoires, avec une indifférence que les étrangers même n'y porteroient pas. Je ne l'ai vu sortir du sang-froid qui le caractérise, et s'échauffer, qu'en causant sur l'état actuel de l'Amérique. Les divisions de son pays déchirent son ame ; il sent la nécessité de rallier tous les amis de la liberté autour d'un point central, la nécessité de donner de l'énergie au gouvernement. Il est encore prêt à sacrifier le repos qui fait son bonheur. Il n'est point ce bonheur, me disoit-il, il n'est point dans les grandeurs, dans le tumulte de la vie. Ce philosophe en étoit si convaincu, que depuis le moment de sa retraite, il avoit rompu toute espèce de correspondance politique, et avoit renoncé à toutes les places..... ; et cependant, malgré cette abnégation, ce désintéressement, cette modestie, cet homme étonnant a des ennemis ! Il a été déchiré dans les journaux, on l'a accusé d'ambition, de trames, lorsque toute sa vie, lorsque toute l'Amérique pouvoit déposer de son désintéressement et de la droiture de ses

---

et auditu juxta venerabilis, cum magnitudinem, et gravitatem summæ fortunæ retineret, invidiam et adrogantiam effugerat.

actions. La Virginie est peut-être le seul pays où il ait des ennemis ; car partout ailleurs je n'ai entendu prononcer son nom, qu'avec un respect mêlé de tendresse et de reconnoissance. Il semble que les Américains nomment leur père. On ne doit pas comparer peut-être Washington aux plus célèbres guerriers, mais c'est le modèle d'un républicain ; il en offre toutes les qualités, toutes les vertus.

Il me parla de M. la Fayette avec attendrissement. Il le regardoit comme son enfant ; il entrevoyoit avec une joie, mêlée d'inquiétude, le rôle qu'il alloit jouer dans la révolution qui se préparoit en France ; il ne prévoyoit pas trop l'issue de cette révolution. Si, d'un côté, il connoissoit l'ardeur des François à se porter vers les extrêmes, de l'autre, il connoissoit leur idolâtrie profonde pour ces gouvernemens antiques et ces monarques, dont l'inviolabilité lui paroissoit bizarre.

Après avoir passé trois jours environ dans la maison de cet homme célèbre, qui me combla d'amitiés, et me donna beaucoup de lumières, tant sur la guerre passée, que sur l'état actuel des Etats-Unis, je repris avec peine la route d'Alexandrie.

LETTRE XXXVIII.

Observations générales sur le Maryland et sur la Virginie.

La baye de Chesapeak divise le Maryland en deux parties presqu'égales ; la partie occidentale est plus peuplée. Les lacs, les rivières nombreuses et navigables rendent cette province singulièrement convenable au commerce. Elle seroit très-florissante, si on en bannissoit l'esclavage, si l'on substituoit à la culture du tabac, une culture plus morale et plus avantageuse ; enfin, si l'esprit du catholicisme n'avoit pas altéré ce goût de l'ordre, de la régularité, de l'austérité qui caractérisent les autres sectes, et qui ont une si grande influence sur l'ordre, dans les affaires politiques et civiles. Les mœurs des catholiques sont douces ; ils se sont bien montrés dans la révolution.

Le passage rapide que j'ai fait dans cet état, ne m'a pas permis de vérifier l'histoire de ces jésuites qui, avant la destruction de leur ordre, possédoient de superbes établissemens, dans les comtés de *Charles* et de

May, et qui étoient accusés d'entretenir des harems d'esclaves noires, dont il est résulté une population mixte. On m'a assuré que plusieurs de ces jésuites s'étoient mariés, et possédoient de grandes propriétés. (1)

On recueille du coton dans le Maryland comme en Virginie; — mais en général on ne s'occupe pas d'en améliorer la culture et les produits, ni de le nettoyer. Dans les familles économes, on se borne à faire avec le coton des étoffes communes, mais chaudes, et c'est ainsi que sont vêtus les nègres du général Washington. J'ai vu de très-beau coton chez lui; on pouvoit en faire de belles mousselines. Une Françoise en a donné l'exemple à Alexandrie; mais son exemple n'est pas suivi. Pourquoi donc, puisqu'on a tant d'esclaves, ne pas les employer à nettoyer le coton, à le filer, etc.? Je l'ai dit: l'esclave fait le moins qu'il peut, le maître ne s'occupe de rien; *l'overseer*, ou l'intendant, s'occupe d'augmenter sa petite propriété.

(1) Ces bonnes religieuses de Flandres, qui, dans un saint desespoir, viennent de s'embarquer pour le Maryland, n'y trouveront pas ce fanatisme religieux, qu'elles étoient fâchées de voir détruire dans leur pays.

Ces inconvéniens parviendront sans doute à dégoûter de l'esclavage. Joignez à cela l'invention de ces machines, dont l'emploi sera moins coûteux que celui des esclaves. Par exemple, on vient d'inventer, dans la Caroline du sud, une machine pour battre le riz et le semer, qui dispensera d'importer des nègres.

Il y a certainement d'excellens terrains dans le Maryland et dans la Virginie, même parmi ceux qui ont produit du tabac, et qui sont abandonnés. Il ne s'agiroit, pour les fertiliser, que de fumer et de changer les produits; par exemple, faire produire du bled d'Inde (1), première année; bled, seconde; troisième, luzerne, etc.; mais cela demande quelque peine, et les maîtres d'esclaves ne veulent point s'en donner.

Vous voyez, dans le Maryland et dans la Virginie, peu de bonnes prairies, et cependant le terrain y est disposé; il a de la pente, et

---

(1) La préparation donnée à la terre pour le bled d'inde, est excellente pour le bled ensuite, parce que la terre a été bien remuée et nettoyée des mauvaises herbes; et voilà pourquoi on fait toujours succéder la récolte de l'une à l'autre.

il est suffisamment arrosé. Faute de vouloir se donner de la peine, les habitans font peu de foin; celui qu'ils ont, est médiocre ou mauvais, et n'est pas suffisant pour nourrir leurs bestiaux. D'un autre côté, ils ne cultivent point, comme dans le nord, des pommes de terre, des carottes, des navets, pour leurs bestiaux; ils aiment mieux payer ceux qu'on leur apporte du nord. Ils nourrissent leurs bestiaux dans l'hiver, avec le *top* du bled d'Inde, c'est-à-dire, avec ses feuilles et l'espèce d'herbe tendre qui est dans la gousse. Les chevaux l'aiment beaucoup.

Les bestiaux ne sont, dans l'hiver, ni abrités, ni nourris; aussi l'on m'a dit que plusieurs périssoient de faim et de froid, et que ceux qui survivent au printems, sont d'une maigreur affreuse. Il en résulte aussi, que, dans l'hiver et le printemps, on mange de très-mauvaise viande.

Les Virginiens ont un luxe misérable; des personnes qui ont vécu intimement avec eux, m'ont assuré que les plus riches n'avoient pas plus de cinq à six chemises : généralement on n'en a que deux à trois; pendant qu'on porte l'une, on blanchit l'autre. Les blanchisseuses sont très expéditives. Ces

chemises sont fines. Il en est de même pour les bas de soie. Le trousseau d'une fille qui se marie n'est composé que de quelques chemises. Observons encore qu'on ignore l'usage des serviettes, qu'on porte des cravattes de soie, et qu'aulieu de mouchoirs blancs, on se mouche, ou avec ses doigts (1), ou avec un mouchoir de soie, qui sert de cravatte, de serviette, etc.

Ces usages m'ont frappé ; j'en ai recherché la cause, et je crois l'avoir trouvée dans la servitude commerciale, où ce pays a été tenu par les Anglois. Ceux-ci leur fournissoient tout, et ils préféroient de leur porter ou des articles qu'ils produisent eux-mêmes, ou qu'ils pouvoient se procurer à bon marché, et de la première main. Or, les Anglois ont peu de toiles ; ils en avoient peu, sur-tout, avant l'établissement des manufactures en Irlande. Ils aimoient mieux accoutumer les Américains à se passer de linge, que d'en acheter pour eux en France et en Hollande ; cela auroit exigé de grosses avances, et ils n'en vouloient point faire. Voilà pourquoi encore les Américaines portent tant de *shalles*, et

(1) J'ai vu cet usage à des Américains très-bien élevés.

point de mantelets. Les Anglois ont des shalles et peu de soieries.

Les Anglois ont porté dans ce pays leur méthode d'inoculation ; mais on y a perfectionné les précautions qu'elle exige.

Quand on inocule en Virginie, on est tenu d'en avertir ses voisins dans l'espace de deux milles ; c'est un excellent usage pour prévenir la contagion. L'inoculation n'y est pas dangereuse ; le général Washington m'a dit avoir plusieurs fois fait inoculer ses nègres, en inoculation générale, et n'en avoir jamais perdu.

Le général me disoit encore que la population augmentoit par-tout, quoiqu'il se fît une grande émigration de Virginie sur l'Ohio.

La Virginie offre, sans contredit, les plus beaux chevaux ; mais ils y sont du double plus chers que dans les états du nord.

L'usage des *races*, ou courses, emprunté des Anglois par les Virginiens, est tombé. Ils avoient différentes places renommées ; elles sont presque toutes abandonnées, et ce n'est pas un mal ; c'étoit une occasion de jeu, d'ivrognerie et de querelles.

Le général Washington m'a dit qu'il appercevoit, à cet égard, une grande réforme

dans ses compatriotes ; qu'on s'enivroit moins ; qu'on ne forçoit plus ses convives à boire ; qu'on n'attachoit plus son honneur à les renvoyer enivrés ; qu'on ne faisoit plus, dans les tavernes, de ces parties bruyantes, si communes autrefois ; qu'on étoit plus simple dans ses habillemens ; que les sessions des cours de justice n'étoient plus, comme autrefois des théâtres de jeu, d'ivresse et de sang ; qu'enfin, la distinction des classes commençoit à s'effacer.

On calcule en Virginie la consommation du sel à environ un demi boisseau par tête, c'est-à-dire quarante livres ; on le tire en grande partie de Liverpool. S'il en est de même, pour tous les autres états de l'Amérique, vous voyez que nous avons cavé au plus bas, lorsque, dans notre ouvrage sur la *France et sur les Etats-Unis*, nous n'avons porté qu'à vingt livres par tête la consommation du sel en Amérique.

On mange en Virginie beaucoup de viandes salées ; et on m'a assuré que cela montoit aux sept huitièmes des viandes.

Le général Washington m'a dit qu'il consommoit à-peu-près quatre cents boisseaux de sel chez lui. Il a trois cents esclaves, et

sa famille est composée de vingt personnes environ. il consomme une bien plus grande quantité de sel pour la salaison des aloses qu'il pêche dans la Potowmac.

Il n'y a point de marché, point de boucheries dans les villes et dans les campagnes; c'est un résultat nécessaire des grandes propriétés, des distances qui les séparent, et de l'esclavage.

Les villes de la Virginie, m'a-t-on dit, ne sont que de foibles établissemens, même *Norfolk*, même *Richmond* avec son capitole.

Ce capitole tourne la tête des Virginiens. Ils s'imaginent que, comme les Romains, ils doivent faire un jour la loi à la terre.

Il y a peu de manufactures dans la Virginie. Le général Washington m'a dit, qu'à quarante milles d'Alexandrie, il y avoit une verrerie qui, l'année dernière, avoit exporté du verre pour plus de dix mille pounds.

Cependant, malgré l'indolence générale qui règne dans cet état, le fameux canal de la Potowmac avance; on a déjà passé les petites chutes, et la compagnie travaille aux grandes chutes.

On entend plus souvent parler de crimes dans la Virginie que dans les états du nord,

C'est encore un résultat des grandes propriétés, du luxe et de l'esclavage ; dans le séjour que j'y fis, j'entendis citer un homme qui, quoique à son aise, avoit assassiné son frère pour envahir ses biens.

Le nombre des criminels vient peut-être encore de la prédilection des Anglois pour cet état, où ils déposent leurs convicts ou coupables. Je lis ces mots dans une gazette américaine : « On a embarqué à Londres trente-huit coupables pour la Virginie, à bord du *Secret*, capitaine Burke ».

N'est-ce pas empoisonner un pays ? A-t-on le droit d'infecter un pays ennemi, et, à plus forte raison, un pays ami, avec lequel on est en paix ? Ne vaudroit-il pas mieux se concerter avec les quakers d'Amérique, pour amener les coupables à se corriger insensiblement ? Tous y gagneroient.

Par-tout où vous trouvez du luxe, et surtout du luxe misérable, là les denrées, même de première nécessité, sont chères. C'est ce que j'éprouvai en Virginie ; j'y payai, à l'auberge, 5 livres 5 sols, ou une piastre, un souper qui, dans la Pensylvanie, m'auroit coûté 3 livres, et dans le Connecticut, 40 sols. — Le porter, le vin, tout

y est à un prix excessif ; cependant cette cherté tient à d'autres causes qui se développeront par la suite.

LETTRE XXXIX.

Sur le Tabac de Virginie, sur les notes ou la monnoie de Tabac.

J'AI vu avec plaisir, mon ami, qu'à quelques petites erreurs près, l'excellent article *sur le tabac*, que vous avez inséré dans notre ouvrage *de la France et des Etats-Unis*, est exact dans tous ses détails.

Il est très-vrai que le tabac exige un terrein fort et fertile, qu'il demande des soins continuels pour le transplanter, pour le sarcler, pour le défendre des insectes qui l'attaquent, pour le recueillir dans le temps convenable, pour le sécher, le rouler, l'empaqueter, etc.

Il n'y a qu'un produit considérable, et l'inanition et le dénuement de tout, auxquels on condamne les pauvres nègres, qui puissent compenser les frais que demande le tabac, avant qu'il soit rendu au dépôt. Aussi, à mesure que les bons terrains s'épuisent, et

que, par l'effet de la propagation des principes et de l'humanité, on exige moins des esclaves, cette culture décline-t-elle? et déjà vous voyez dans la Virginie, les terrains s'enclore de barrières, et les bleds et les prairies succéder au tabac. On est d'autant plus encouragé ici à préférer cette première culture, qu'elle rend beaucoup : un boisseau de semences en produit de vingt à trente. Tel est le systême que suivent les propriétaires qui entendent leurs intérêts, et de ce nombre je mets le général Washington, qui a entièrement renoncé à la culture du tabac.

Ah! si les Virginiens connoissoient bien nos besoins, et les denrées que nous recherchons et payons davantage, ne se livreroient-ils pas, par exemple, à perfectionner ce coton (1) qu'ils recueillent, et dont la con-

---

(1) On préfère cependant, à ce coton, celui de la Géorgie; et, en général, on ne doit pas être étonné, s'il se fait tant d'émigrations dans ce dernier état. La nature l'a singuliérement favorisé. Indigo, riz, chanvre, lin, goudron, superbes arbres, propres pour la construction, bois de teinture, de marquetterie, orangers, oliviers, mûriers, etc. il offre tout; aussi les terres y sont-elles très-recherchées.

sommation s'augmente si prodigieusement en Europe? — Je ne m'étendrai point ici, mon ami, sur la culture du tabac, sur la manière de le cueillir, de le préparer, sur ses diverses espèces. Plusieurs auteurs ont déjà donné des détails, qu'il seroit inutile de répéter : mais je veux m'étendre sur un point qu'aucun n'a développé, c'est sur la *monnoie du tabac*, espèce de numéraire factice, dont l'usage prouve qu'on ne doit pas tant s'inquiéter, comme on le fait, de l'absence des métaux. Dans un régime libre, et dans un état fertile, les produits constans de la terre peuvent donner la valeur de la monnoie à toute espèce de signe.

L'état a des magasins publics où l'on fait le dépôt des tabacs. Ils sont soumis à des inspecteurs, chargés d'en examiner la qualité : quand ils sont jugés *merchantables*, ou marchands, le tabac est reçu en dépôt, et l'on délivre au propriétaire une *note* de la quantité de boucauts qu'il a déposés. — Ces notes circulent comme de vraies valeurs dans le public. On les prend au prix connu des tabacs. — Si l'on donne des marchandises en échange, ces notes bénéficient.

Le prix des tabacs varie en raison, non du

cru (1), mais des places où ils sont déposés. Le plus ou moins de rigidité des inspecteurs est la seule source de ces différences de prix. — Voici les noms des places, en raison de leur rang. — Premier, *Hanover court.* — Second, *Pittsburg.* — Troisième, *Richmond.* — Quatrième, *Cabbin point*, etc. Si le tabac vaut seize à dix-sept schellings à Richmond, celui de Hanover vaut vingt-un à vingt-deux schellings.

Les tabacs voyagent de place en place pour être reçus, quand ils ne sont pas de la première qualité, et quand ils sont refusés partout; alors ils s'exportent en contrebande pour les îles, ou se consomment dans le pays.

Il y a deux récoltes de tabac. La première est la seule qui soit présentée à l'inspection. C'est le produit de la seconde qui se consomme dans le pays, ou passe en contrebande aux îles.

(1) On distingue diverses espèces de tabac par leurs qualités. Voici les noms de quelques-unes : *Thick joint*, — *Shoestring*, — *Thickset*, — *Sweet scented*, — *Ooronoke.*

Le tabac de Virginie est noir, non huileux ; feuille épaisse ; bon pour être réduit en poudre.

Le tabac de Maryland est jaune, sec, préféré par les Hollandois, qui le mâchent.

Comme la Virginie recueille environ quatre-vingt mille boucauts de tabac, il circule en notes, dans l'état, la valeur de cette somme. A dix livres de Virginie le boucaut, c'est huit cents mille pounds, ou environ treize à quatorze millions; le pound vaut environ dix-sept livres dix sous. Voilà pourquoi les Virginiens n'ont pas besoin de tant d'argent, ni de monnoie de cuivre; la circulation rapide de ces notes en remplit l'office. Avant que le tabac soit délivré, la note a passé souvent dans trente mains. Il est encore une autre raison qui rend la petite monnoie rare ou peu nécessaire. Les grandes propriétés sont communes en Virginie, et les propriétaires recueillent presque toutes les denrées sur leurs terres, ou bien ouvrent des comptes avec ceux qui les leur fournissent.

En second lieu, la petite monnoie est nécessaire là où il y a beaucoup de petits ménages, des artisans, ou des journaliers indé-dépendans. Or, ces classes n'existent point en Virginie; presque toute la besogne s'y fait par les esclaves, qui sont nourris ou se nourrissent par leurs travaux, et ne vont jamais au marché.

Dans les villes, les marchands achètent

en gros ce dont ils ont besoin, ou bien ont recours à de petits moyens, pour suppléer la monnoie de cuivre.

A Alexandrie, par exemple, quand on tue un bœuf, chaque citoyen en prend une partie considérable qu'il sale. Pour les petits objets, on coupe en deux ou trois les *pisterines* et des pièces de six sous, dont la valeur circule proportionnellement. Cet usage donne lieu à de grandes friponneries. Souvent on coupe un dollar en trois; le coupeur garde le fragment du milieu pour lui, et donne les deux autres, comme des demi piastres. — Les personnes qui n'ont pas de balances pour peser, ou qui n'ont ni le temps ni la volonté, sont obligées de les recevoir. Quand elles paient ensuite, on pèse, et elles perdent la différence.

L'Angleterre envoya, avant la guerre, une cargaison de pences, sous, bien frappés; l'assemblée législative les refusa.

Malgré la petite ressource de couper les pièces d'argent, les Virginiens éprouvent des pertes; on calcule que, par-là, un ménage en ville coûte le double. Le défaut de monnoie de cuivre prouve donc tout à la fois mauvais ordre et misère.

Je reviens au tabac et aux notes de tabac. On distingue le tabac *roulé* du *waggoné*. Le tabac roulé est celui qui est contenu dans un boucaut, qu'on roule de la place où il est recueilli, à la place où il doit être déposé ou vendu (1). Afin de garantir ce boucaut, on l'entoure d'une couple de forts cerceaux, sur lesquels se fait le roulement. Cette manière est employée par les propriétaires peu fortunés. — Le prix qu'on donne de ce tabac est inférieur à celui du tabac renfermé dans des boucauts qui se transportent sur des chariots, appellés *waggons*.

Quoique le tabac use prodigieusement la terre, les Américains ne prennent aucun moyen pour revivifier ses forces. Ils l'épuisent sans lui rendre, et l'abandonnent quand elle rend peu.

Dans les terres riches, quatre ou cinq plans

---

(1) On fait encore quelquefois traîner les boucauts sur deux morceaux de bois. Ces deux méthodes prouvent une grande misère. Un paysan fut rencontré, roulant ainsi son tabac devant lui, par un voyageur, qui lui demandoit s'il étoit content du prix du tabac...... « Plût à Dieu, répondit-il, que je pusse rassembler toutes les feuilles, les brûler, et qu'il n'en existât plus, je n'en serois que plus heureux » !

donnent une livre de tabac ; dans les pauvres, il en faut dix. Au Mississipi, deux ou trois plans donnent une livre.

On voit en Virginie, et dans le Maryland, beaucoup de terres abandonnées. Les propriétaires aiment mieux défricher un nouveau terrain que de régénérer l'ancien. Cependant, le terrain abandonné est encore propre à produire, si sur-tout on l'améliore par quelques engrais.

Les notes de tabac étant une vraie monnoie en circulation, lors de la guerre dernière, le gouvernement de Virginie se servit de la confiance que le peuple avoit en elles, pour en mettre beaucoup en circulation, quoiqu'elles ne représentassent aucun tabac. A la fin de la guerre, on commença à assigner des fonds, pour payer ces notes, et partie en est déjà payée.

L'état de Virginie reçoit les tabacs en paiement des impôts, et les achète au prix de vingt-huit schellings, ce qui est un grand avantage pour le propriétaire. On ne voit pas, cependant, pourquoi il force ainsi le prix.

L'état les vend ensuite. Il reçoit en paiement deux tiers en *warrants militaires*, espèce d'obligations, et l'autre tiers en argent.

Ce dernier tiers est employé à payer les intérêts des autres warrants et les frais du gouvernement.

Chaque boucaut (le boucaut légal est de mille livres) paie treize schellings pour droit de magasinage; mais ces treize schellings ne se paient que par l'acheteur, et lorsqu'il retire les tabacs.

Ce droit sert à payer les salaires des inspecteurs, et à faire un fonds pour servir de sureté aux incendies. Un magasin considérable brûla il y a quelque temps à Richmond; on en rebâtit un autre en brique, et l'état paya ce qui a été consumé.

L'état s'est chargé aussi de payer de fausses notes qui ont autrefois circulé.

Ces faits doivent prouver combien un pareil établissement est précieux pour la circulation, et pour multiplier les affaires.

Quand les étrangers achètent des tabacs, et qu'ils sont destinés pour la France, ils doivent prendre garde à deux déductions qu'on leur fait, 1°. d'environ douze livres par quintal, et 2°. d'une somme assez considérable et très-arbitraire pour la *tare*.

Les Virginiens ne prennent point de tabac par le nez; ils ne le mâchent point; quelques-

uns

uns d'entr'eux fument. — Mais cet usage n'est pas si général que dans les Carolines où l'on fume à l'excès.

Je ne vous parlerai point ici du commerce du tabac dans son rapport avec l'Europe; mais je dois vous dire que les Virginiens désirent bien que ce commerce soit enfin libre en France. Ils se plaignent d'être assujettis au monopole de la ferme. S'il devenoit marchand dans nôtre patrie, si d'ailleurs on ne le chargeoit à l'entrée que de droits légers, il n'y a pas de doute qu'ils ne fissent de la France l'entrepôt de ces tabacs dont ils inondent l'Europe. Vous savez que cette exportation monte à plus de cent mille quintaux. Ils s'emmagasinent dans l'Angleterre, qui n'en consomme pas plus de dix ou douze mille, et qui réexporte le reste. Elle paie ces tabacs en marchandises de son cru, et jugez quels profits elle fait sur les échanges! Joignez-y ceux de commission, ceux sur la consommation d'une foule d'Américains que ce commerce amène à Londres, et d'une foule d'affaires qu'il entraîne à sa suite.

Tels sont les avantages qu'il est au pouvoir de la France de conquérir sur l'Angleterre; mais il faut qu'elle détruise la ferme,

et qu'elle réduise l'entrée à un droit léger. Le droit que paie le tabac en Angleterre est trop considérable, pour que les Américains lui conservent la préférence. Il monte à un schelling quatre sous, ou environ trente-trois sous de France par livre. L'exemple de l'Angleterre, à cet égard, prouve qu'on a tort de craindre, si on rend ce commerce libre, de ne plus toucher de revenus sur cet objet. Quoique l'Angleterre consomme peu de tabac, l'impôt produit de douze à quinze millions.

Les besoins immenses de cette île ne lui permettent pas, de long-temps, de diminuer ce droit, pour rivaliser la France. Continuez donc à prêcher votre théorie (1).

(1) Elle a été adoptée, en partie, par l'assemblée nationale. Le monopole a été supprimé, le commerce et la fabrication du tabac sont libres. Le tabac américain n'est soumis qu'à un droit de 25 livres par quintal. On a créé les patentes ou licences pour la fabrique et le débit. Mais malheureusement on a contrarié ces excellentes institutions, en créant à côté une régie nationale qui fabriquera pour le compte de la nation. C'est une de ces rêveries funestes que le ministère passé pouvoit réaliser, pour couvrir son gaspillage et se faire des créatures, mais qui étoit indigne de l'assemblée nationale. Une nation ne doit être ni fabricante, ni

La consommation immense de tabac qui se fait par toute la terre, et le régime prohibitif que presque tous les gouvernemens emploient, doivent encourager les Américains à continuer cette culture; car, comme leur tabac est au plus bas prix possible, comme ils naviguent à peu de frais, comme nul peuple ne les égale en hardiesse, en activité, en industrie, ils peuvent se charger de fournir toute la terre de cette denrée.

Par exemple, l'Espagne deviendra sans doute un marché pour les Américains. — On y consomme beaucoup de tabac à fumer et en poudre, qui s'y vend pour le compte du roi. L'auteur du *Nouveau Voyage en Espagne* (1) en porte le profit à vingt millions de livres tournois (2); tout ce tabac est fourni par les

---

commerçante : toute compagnie nationale est destructive de l'industrie et de la prospérité individuelle.

(1) Se vend chez Regnaut, libraire. — 3 vol. *in*-8°.

(2) Cet auteur, qui a été long-temps employé dans l'ambassade de France en Espagne, et qui est aujourd'hui chargé d'une mission importante dans le Nord, qui, par conséquent, devoit être bien au fait du gouvernement de France, se trompe quand, dans le même article, il évalue à 120,000,000 les profits du fisc de France sur la ferme du tabac : on sait qu'ils ne sont que de 28 à 30,000,000.

Portugais, qui le tirent du Brésil; les Espagnols le préfèrent à tout autre. Suivant leur dernier bail, les Portugais le donnent à moins de dix sous la livre, et le roi le vend dix livres. A l'expiration de ce bail, dit cet auteur, si les Américains offroient un meilleur marché, ils pourroient bien, dit-on, avoir la préférence.

Tout le tabac en poudre qui se consomme légalement en Espagne vient de l'île de Cuba. Le roi le paie un peu plus cher que celui de Brésil, et en vend aussi la livre dix francs. — Il faut déduire environ quarante sous sur chaque livre, pour les frais de fabrique et le salaire des employés.

Le haut prix du tabac nécessite la contrebande. Aussi est-elle considérable, quoiqu'il y ait peine de mort pour celui qui l'introduit; mais elle n'est pas exécutée.

Le tabac rapé y est sévèrement proscrit; cependant l'auteur que je cite, dit qu'en 1785, il étoit question de le permettre, parce qu'on supposoit que le fisc y gagneroit.

Le tabac réussit bien dans les colonies espagnoles où sa culture a été tentée, comme au Mexique, sur la côte des Caracas, et sur-tout à la Louisiane et à la Trinité, deux

colonies dont le tabac sera peut-être un jour préféré à tout autre. Sa culture au Mexique ne remonte pas au-delà de 1765. Son débit, pour le compte du roi dans cette seule colonie, rapporta, en 1778, quatre millions de piastres fortes, et en 1784, six millions, sur quoi il faut déduire les frais de culture et d'impôt. Le ministre d'Espagne se propose de consacrer à la consommation du Mexique, le tabac de la Louisiane, qui est moins cher et meilleur.

Les tabacs que les bords du Mississipi oriental et de l'Ohio commencent à produire, fourniront sans doute un jour la majeure partie de la consommation de l'Espagne et de ses possessions. Ils fourniront sans doute aussi la nôtre. Elle doit devenir immense, si l'on adopte le régime de la liberté; car il est prouvé par ceux qui connoissent les secrets de la ferme, que la consommation du royaume monte à plus de 30,000,000 de livres, au lieu de 15,000,000, comme elle voudroit nous le persuader.

LETTRE XL.

Sur la vallée de la Shenadore, et sur les terres de la Virginie et des autres Etats-Unis.

Je me proposois, mon ami, en quittant Alexandrie, de visiter cette belle vallée qu'arrose le Shenadore, dans les derrières de la Virginie, et dont MM. Jefferson (1) et Crevecœur nous ont fait une description si séduisante; j'avois intention de revenir ensuite par la vallée de Lancaster, rendre mes hommages aux vertueux Moraves; mais la révolution qui va s'opérer en France précipitant mon retour, je suis forcé de me borner, pour vous donner une idée de ce pays où l'on nous pressoit de fixer nos tabernacles, à emprunter les observations faites par divers voyageurs qui, cette année même, ont parcouru et observé avec beaucoup de soin les terres, situées entre les diverses chaînes des montagnes, qui séparent la Virginie du territoire de l'ouest.

(1) M. Jefferson l'appelle *Shenadoah.* Voyez la description qu'il en fait: *Notes on Virginia*, pag. 29.

On peut diviser les États-Unis en deux parties, entre lesquelles la nature a tracé une ligne de séparation bien marquée : la partie orientale et la partie de l'ouest. La première, occupée par les treize États-Unis, présente, sur l'océan atlantique, une étendue de côtes d'environ huit cent cinquante milles Anglois, ou trois cents lieues communes de France. Les terres de l'intérieur sont divisées par plusieurs chaînes de montagnes parallèles à la côte, qui court du nord-est au sud-ouest.

L'espace contenu entre la mer et la première chaîne de montagnes appelée *south-mountains*, ou montagnes du sud, ou montagnes bleues, est d'environ deux cents à deux cent vingt-cinq milles, ou soixante à soixante-dix lieues de France.

Cette partie peut être divisée en deux portions égales. La première, en partant des côtes, est une plaine de sable peu fertile et peu saine, depuis le Jersey au sud ; mais assez fertile et plus salubre, depuis ce même état, en allant au nord.

La seconde partie s'élève un peu, et a pour base le granit et le quartz, sur lesquels est une couche de glaise qui, ayant au-dessus

d'elle une couche végétale peu profonde, et ayant la propriété de retenir les eaux, en forme un terrain en général peu fertile et mal-sain, sur-tout dans les parties qui se rapprochent du sud.

Cependant on trouve de temps en temps, dans, cette partie plusieurs étendues assez considérables d'excellentes terres, qui ne sont pas même trop éloignées des côtes. Elles se rencontrent aussi dans les climats froids ; mais les terres y sont chères à cause de l'ancienneté des établissemens.

Entre la montagne du sud et la montagne du nord, appelée par les aborigènes *montagne sans fin*, est une vallée qui suit la même direction que ces deux chaînes de montagnes. Cette vallée a environ trente-cinq à quarante milles de large, et quelquefois moins. Les terres en sont de très-bonne qualité, le fond en est calcaire. Elles ont assez de pente pour faciliter l'écoulement des eaux, mais n'en ont pas assez pour être entraînées par les pluies abondantes auxquelles l'Amérique est sujette, et qui détruisent souvent l'espérance du cultivateur, sur-tout dans le moment où il vient de labourer et de semer. L'air en est sain, et c'est la partie où les

États de Pensylvanie et de New-York ont leurs plus beaux établissemens. La partie de cette vallée où l'on peut ſaire des établissemens à meilleur compte, et qui promettent un jour plus d'avantages, est celle qui se trouve entre les rivières Potowmac et James.

Mais avant d'entrer dans quelques détails, je dois vous parler brièvement des terres qui sont au-delà.

La partie de ces terres qui est entre la montagne du nord et la chaîne des Alleghenys, qui forme l'épine dorsale de ce continent, est une suite continuelle de montagnes de grès très-dur, qui laissent entr'elles, à quelques exceptions près, peu d'espace propre à la culture, et obstruent singulièrement le transport des denrées.

De la crète des Alleghenys découlent une quantité de rivières, vers l'ouest, dans un sens exactement opposé à celles qui, du côté de l'est, se rendent à l'atlantique. Les terres du côté de l'ouest deviennent de plus en plus meilleures, à mesure qu'on approche de l'Ohio et du Mississipi. Elles y sont aussi à meilleur marché qu'à l'est des montagnes; mais il n'y a encore aucun débouché, soit du côté des ports des États-Unis, soit par

les établissemens espagnols qui, dans ce moment, élèvent et encouragent une colonie dans la Louisiane et les Florides, pour balancer la force et la population des Etats-Unis.

Cependant il est probable qu'il ne tardera pas à s'élever une grande communication entre ces établissemens de l'ouest et la nouvelle Orléans; et tel est l'espoir qui, joint à la considération de la fertilité prodigieuse de la terre, attire tant d'émigrans dans le Kentucké, que les Américains regardent comme la *terre promise*.

S'ils vouloient compenser sérieusement ces avantages par les inconvéniens, sans doute ils préféreroient à s'établir dans cette vallée qu'arrose la Shenadore, qui est située, comme je vous l'ai déjà dit, entre les montagnes du nord et du sud. Elle leur offre presque tous les avantages des pays de l'ouest, et elle n'en a pas les inconvéniens. Cette vallée est située presqu'au centre des Etats-Unis, et n'a rien à craindre des ennemis étrangers; elle est à portée de deux rivières considérables qui, toutes deux, se jettent dans la baye de la Chesapeak. Elles ne sont pas, à la vérité, encore navigables, depuis

leur naissance jusqu'à leur embouchure ; mais les travaux qu'on a commencés à celle de la Potowmac, sont tellement avancés et exécutés, qu'il n'est presque pas douteux que dans cinq ou six ans, ils ne soient terminés.

Cette vallée, par sa situation plus méridionale que les autres états du nord, et par sa position particulière, jouit d'une température plus égale qu'eux. La beauté des grains y est supérieure à celle des grains même de la Pensylvanie. Les fruits et les autres productions de l'Europe y réussissent mieux que par-tout ailleurs.

Le prix des grains y est actuellement, savoir le froment, à cinq schellings six sols de Virginie, (1) c'est-à-dire environ 4 livres 12 sols de France, le boisseau de soixante livres pesant, poids anglois ; (2) tandis que la même quantité de froment vaut actuellement à Philadelphie sept schellings six sols le boisseau, monnoie de cette ville, c'est-à-dire 5 livres 5 sols, ou 5 livres 10 sols de

(1) Le schelling de Virginie vaut environ 16 sous de France.

(2) Souvenez-vous que, pour faire un setier de Paris, il faut quatre boisseaux et quatre cinquièmes, mesure des Etats-Unis.

France. (1) Le maïs suit à-peu-près le même rapport, quoique peut-être il soit un peu plus cher qu'en Pensylvanie, parce qu'il forme la principale nourriture des habitans, et surtout des nègres.

Quant au prix des terres, il varie en raison de leur qualité : on en achette depuis 24 liv. jusqu'à 90 liv. l'acre, tandis que dans la Pensylvanie les terres de même qualité coûtent depuis 85 liv. jusqu'à 500 liv. l'acre.

On y distingue trois à quatre espèces de terre : les *bottom-lands*, près la Potowmac, la Shenadore, la Conocogcague ; les terres calcaires neuves de la première qualité ; celles qui sont usées ; les terres appelées *slate-lands*, qui ne contiennent pas de pierres à chaux, et sont fort inférieures. On rencontre,

---

(1) Le schelling de Pensylvanie vaut environ 14 sous de France.

Ce haut prix du bled, en Pensylvanie, a été occasionné par les demandes prodigieuses faites cette année en Europe et dans les colonies. Le prix moyen du froment, à Philadelphie, est de 5 à 6 schellings ; c'est-à-dire que le setier de Philadelphie vaut, année commune, de 18 à 20 livres.

Le prix moyen du froment, en Virginie, est de 14 à 15 livres, et le maïs, de 36 à 42 sous le boisseau, ou environ 10 livres le setier.

dans le centre même de cette vallée, des lieues entières de terrain couvertes de rocs qui le rendent incultivable. On appelle ces terres *barrens* ou déserts.

Vous serez surpris de la grande différence du produit de ces terres d'avec celui des terres de Pensylvanie; il faut l'attribuer à la grande population qui couvre ce dernier état, à l'industrie, l'ordre et l'harmonie de ses habitans, à la facilité des débouchés et de la vente.

Cette vallée ne tardera pas cependant à avoir la plénitude de ce dernier avantage; car on transporte déjà par terre ses fromens et ses farines pendant plus de cent milles. Elle n'est pas à plus de cinquante milles de la navigation qui commence à George-Town, ville dont je vous ai parlé. On en transporte même à Alexandrie, distante de soixante à soixante-dix milles; à Richmond et à Baltimore, qui sont à quatre-vingt ou cent milles: l'avenir ouvre des perspectives encore plus séduisantes. La Potowmac est, de toutes les rivières qui se déchargent dans l'atlantique, celle dont la navigation se rapproche le plus des rivières qui coulent à l'ouest. Cette circonstance appelle ce pays à devenir un jour le centre de communication de tous les Etats-

Unis. Il sera le plus sûr en temps de guerre, et le plus avantageux pour les transportations dans tous les temps.

Mais pour l'amener à cet état de choses, il faut changer les mœurs de ce pays, il faut en bannir et le luxe qui, dans cette partie, est même plus considérable que dans la Pensylvanie, et la paresse, et le gout de la chasse et des plaisirs, enracinés dans l'ame des Virginiens indigènes. Il faut les remplacer par de sobres et vigoureux Allemands. Il faut sur-tout en bannir cet esclavage qui entraîne trois grands fléaux à-la-fois : l'oisiveté d'un homme, le travail médiocre et l'industrie toujours très-bornée d'une foule d'autres. La vue de cette plaie hideuse de l'humanité devra toujours décourager les Européens sensibles d'y porter leurs pas. Ils n'ont point à redouter ce spectacle dégoûtant en Pensylvanie ; ils y paieront à la vérité les terres à un prix plus cher ; mais ils y feront de grands profits, en y élevant des bestiaux.

Il y a un grand choix à faire dans les terres de la Pensylvanie ; et un Européen qui veut en acquérir, doit prendre de grandes précautions, vivre et voyager quelque temps dans ce pays, consulter souvent, s'il ne

veut pas être trompé. On vante beaucoup, par exemple, les terres qu'arrose la Susquehannah ; lisez la description qu'en fait M. Crevecœur, dans son troisième volume ; lisez la description de Pownall, et vous serez tenté de regarder cette partie comme le paradis. Voici ce que dit le dernier, des parties les moins éloignées de Philadelphie.

« Il y a entre la Susquehannah et la Skullkill, de petites collines qui coupent plusieurs vallées charmantes. Les terres sont en général de pierre à chaux, produisent beaucoup de bled. Les montagnes sont couvertes de chênes, d'hicoris, de noyers ; cette succession de vallées m'offrit une foule de perspectives délicieuses. Le fond des vallées contient d'excellentes fermes et des maisons où vivent, non des paysans, mais de bons *gentlemen* (messieurs) : elles ont des jardins, des vergers remplis de fruits, et elles offrent toutes les commodités et les jouissances que la propriété et l'abondance peut procurer, sous les auspices de la paix et de la liberté ».

Telles sont les qualités des terres au-dessous des *falls* ou *chutes* de la Susquehannah ; mais si vous parcourez celles qui sont au-dessus, vous n'en trouverez pas beaucoup

dont vous puissiez faire un tableau aussi avantageux. Les meilleures terres y sont près des rivières, et elles sont très-légères. Le froid y est vif et durable ; le terrain étant très-élevé, les récoltes y sont plus incertaines, les fruits y réussissent moins bien. La navigation de la Susquehannah est interrompue par beaucoup de chutes : il est vrai que, malgré cet inconvénient, la navigation s'y fait pour des bateaux pendant plus de deux cents milles au-dessus des chutes ; il est encore vrai qu'étant presque toutes contiguës, on peut les rendre plus facilement navigables ; on l'a déjà même entrepris dans la branche qui est dans le Maryland. Malheureusement les travaux, qui étoient déjà très-avancés, ont été suspendus, par le défaut de fonds de la compagnie, et par les délais qu'ont mis les Pensylvaniens à exécuter ce qu'ils avoient promis de faire de leur côté. Il est très probable que, convaincus des avantages qui en doivent résulter pour eux, ils reprendront l'exécution de ce plan avec une nouvelle vigueur.

Plus vous remontez au nord-ouest, moins vous trouvez de bonnes terres ; mais le voyageur naturaliste et philosophe y est dédommagé

magé par des perspectives superbes. Telles sont celles qu'arrose la Juniata, large rivière qui se décharge dans la Susquehannah. Elle coule au milieu d'un pays étendu et varié, qui renferme beaucoup de forêts, de montagnes, de vallées assez belles, mais étroites, dont le terrain est principalement calcaire. Les montagnes y offrent souvent l'aspect le plus affreux ; on y trouve de la mine de cuivre, du plomb, du charbon de terre.

On y trouve aussi quelques habitations isolées ; et c'est là que peuvent y goûter le vrai bonheur, ceux qui sont assez sages, pour ne le faire consister que dans la tranquillité de l'ame, dans la jouissance de soi-même et de la nature. Qu'est-ce, auprès de ce calme délicieux, que l'agitation fatigante de nos grandes villes ? Qu'est-ce que le spectacle des hommes, comparé au spectacle de la nature ? Mon ami, les arbres ne calomnient point, ne déchirent point leurs bienfaiteurs ; et voilà ce que les hommes, qui ont bien mérité de leurs semblables, ont cent fois éprouvé.

Mais je reviens à mon sujet. Que conclure de tout ce que j'ai dit ? Qu'un Européen qui veut émigrer ici, doit extrêmement se défier

de toutes les peintures qu'on lui fait des différens pays? Assurément, s'il ne consulte que la fertilité du sol, la beauté des arbres, le goût de la chasse et de la pêche, il préférera le Kentucké; s'il cherche des produits immenses, des terres à bas prix, un climat plus tempéré, avec la perspective d'une navigation facile, il s'établira dans la vallée de la Shenadore. Mais si, tenant à ses habitudes, à ses goûts d'Europe, il a besoin encore de la société, il donnera la palme à la Pensylvanie, où l'inégalité du climat devient salubre par les précautions, où l'infériorité des produits est compensée par leur prix supérieur, où il peut jouir tout-à-la-fois des agrémens de la solitude, et des avantages que procure le voisinage des grandes villes.

LETTRE XLI.

Voyage de Boston à Portsmouth, dans le New-Hampshire, en octobre 1788.

Je partis, le 2 octobre, après dîner, dans un cabriolet, avec l'estimable M. *Barrett* (1), dont je ne puis trop louer les qualités, la douceur et l'empressement qu'il a mis dans toutes les occasions, pour me procurer des informations sur les objets de mes recherches. Nous couchâmes à *Salem*, ville située à quinze milles de distance de Boston; la route est excellente en gravier, bordée de bois et de prairies. Nous traversâmes ce beau pont de Malden, dont je vous ai parlé, et *Lynn*, ville remarquable par la fabrique des souliers de femme. Presque tous les habitans en sont cordonniers. On a calculé qu'il s'y faisoit plus de 100000 paires de souliers par an. On en exporte pour les états du midi, pour les îles, etc.; ils se vendent en détail à cinquante sous la paire; ils sont couverts en étoffe. A *Reading*, place qui n'est pas éloignée de

(1) Il appartient à une famille respectable de Boston. Il a été depuis nommé consul des Etats-Unis en France.

Lynn, est une manufacture semblable de souliers d'hommes.

Salem est une jolie ville; on y compte sept églises, quoiqu'il n'y ait pas plus de neuf mille habitans. Pour expliquer ce fait, il faut se rappeler que c'est une des premières villes bâties sur ce continent, que le puritanisme y a régné dans sa plus grande ferveur, qu'on y a brûlé des sorciers il y a environ un siècle. Au nombre des églises, en est une pour les quakers, qui y étoient autrefois persécutés.

Salem a, comme toutes les villes d'Amérique, une imprimerie, une gazette qui copie les gazettes des autres états. J'y lus, en attendant le souper, une gazette où se trouvoit le discours prononcé par M. d'Eprémesnil, lorsqu'il fut arrêté en plein parlement. Admirable invention que cette imprimerie! Elle met toutes les nations en rapport; elle les électrise par le récit des bonnes actions d'un pays, qui deviennent bientôt communes à tous. Ce discours transportoit les filles de mon hôtesse; d'Eprémesnil leur paroissoit un Brutus (1).

---

(1) *Heu! quantum mutatus ab illo!* 1791.

Il faisoit froid. Nous fîmes du feu dans une cheminée à la Franklin. Ces cheminées sont fort communes ici; celles qui n'ont point ce poële, sont arrangées comme M. Crevecœur les a décrites, en sorte que rarement elles fument. La maîtresse de l'auberge (*Robinson*) prenoit le thé avec ses filles; elles nous invitèrent, nous acceptâmes. Nous n'avons, je le répète, rien de comparable en France. — Les filles, dans les auberges, sont très-proprement habillées, ont un air décent et honnête. C'est une remarque générale qui s'étend sur tous les Etats-Unis. Un aubergiste doit être un homme respecté, dans un pays où l'argent est rare; c'est lui qui en touche le plus; l'argent commande les provisions, et par conséquent les hommes. — Bon lit, bonnes provisions, domestiqnes attentifs; et cependant on ne leur donne rien dans les auberges, ni aux cochers; et c'est une excellente méthode. Outre que cette taxe devient insupportable par les persécutions qu'elle occasionne, elle donne aux hommes un air de basesse, et les accoutume à la servile cupidité. — Le beurre se vend ici huit sous la livre. — Il se fait un grand commerce de Salem aux îles, il y règne beau-

coup d'activité pour les pêcheries de morue.

Nous partîmes à sept heures du matin, nous passâmes le pont de Salem à Beverley. C'est un beau pont en bois, et tout à fait ingénieux ; il a coûté trois mille pounds seulement. L'entreprise s'en est faite par une souscription divisée en deux cents actions. Le droit ou péage, pour un cabriolet et un cheval, est de huit sous de cet état, ou douze sous de France.

La construction de ce pont donne une idée de l'activité et des progrès de l'industrie des habitans du Massasuchett ; car il a été bâti avec une très-grande célérité ; il s'ouvre pour laisser passer les navires, et le mécanisme en est plus simple que celui de Charleston. La crique sur laquelle il est situé a près d'un mille de largeur. M. Chatellux en parle ; il l'avoit passée dans un bac en 1782. (V. ses Voyages, t. 1, p. 192).

Sur la route de Beverley, nous vîmes une manufacture pour le coton ; il y a une machine pour le carder. La compagnie avoit sollicité des faveurs ou un privilége ; le privilége a été refusé, mais le gouvernement accordera des faveurs. Je vis sur la route que partout on multiplioit la culture du chanvre et

du lin ; les plaines du New-Hampshire en sont couvertes.

A *London Derry*, ville dans le même état, bâtie en partie par des Irlandois, on fabrique beaucoup de toiles.

Arrivés à *New-Berry* à midi, nous dînâmes chez M. Tracy, qui a une petite maison de campagne à deux milles de cette ville. Cet Américain a joui d'une fortune de plus de deux millions ; différentes entreprises l'ont ruiné, et sur-tout une fourniture de mâts qu'il s'étoit engagé à faire en France dans la dernière guerre. Il la confia à des personnes indignes de sa confiance, qui le trompèrent.

J'ai pris les informations les plus exactes sur cette cargaison de mâts, qui, vendue depuis au Hâvre, n'a pas rendu plus de six mille livres. Le colonel Wentworth et M. Dalton, dont je parlerai par la suite, m'ont dit qu'elle n'avoit été composée, par l'ignorance ou la friponnerie des agens de M. Tracy, que de bois de rebut, uniquement propres à brûler.

C'est cependant sur ce fait que les commis de la marine de Versailles, qui étoient stimulés par des intérêts particuliers pour faire

rejeter les bois d'Amérique, c'est sur ce fait, dis-je, qu'ils s'appuyoient avec mauvaise foi, quand ils vouloient décrier ces bois.

M. Tracy, ruiné par cette opération, et par plusieurs autres qui n'ont pas été plus heureuses, vit retiré à la campagne, et soutient le poids de son infortune avec fermeté. Il y est bien secondé par sa femme respectable, qui, au milieu de son malheur, conserve beaucoup de dignité.

C'est à l'occasion de M. Tracy, visité aussi par M. Chatellux, mais dans un temps plus heureux, que cet écrivain se livre à des plaintes amères contre les états qui surchargeoient le commerce de taxes énormes. Il dit, (t. 2, p. 288) qu'en 1781, quoique M. Tracy eût prêté à l'état cinq mille pounds, près de cent mille francs, il fut taxé à six mille pounds, c'est-à-dire, près de cent vingt mille livres.

On a de la peine à concevoir comment un particulier qui n'a que deux millions de capital, peut payer en taxes au-delà du revenu de son capital. On ne conçoit pas même comment il existe des hommes assez riches dans aucun pays pour payer une taxe aussi forte. Mais l'énigme s'explique aisément,

quand on sait que ces six mille pounds se payoient en certificats, dont la dépréciation étoit alors énorme. En consultant l'échelle de dépréciation pour le New-Hampshire, en 1781, je trouve que cent pounds en argent, valoient au mois de janvier sept mille cinq cents pounds en certificats, et en juin douze mille ; ensorte que si M. Tracy a payé en juin six mille pounds en certificats, il n'a, dans la réalité, déboursé que cinquante pounds, c'est-à-dire, huit cent soixante-quinze livres environ, ce qui n'est pas une somme très-considérable pour un capitaliste de deux millions, et qui faisoit prodigieusement d'expéditions. Cette bévue, de confondre les taxes payables en papier discrédité, avec celles payables en argent, est plus d'une fois échappée à M. Chatellux.

New-Berry offre bien plus d'activité que Salem. C'est le même genre de commerce. On exporte aux îles occidentales une grande quantité de provisions, comme beurre, fromage, viande, poisson, des chevaux et des bois.

La construction des vaisseaux y a beaucoup diminué. En 1772, on y bâtit le long de la rivière de Merrimak, quatre-vingt-dix

vaisseaux ; en 1788, on n'en a construit que trois. Les habitans se tournent vers le commerce des îles et les pêcheries. Merrimak est une superbe rivière, abondante en poisson. On prend la morue à l'entrée ; le saumon y est en abondance et se pêche en avril ; il vaut quatre à cinq sous la livre. New-Berry seroit le meilleur port des Etats-Unis, si pour y arriver, il ne falloit pas franchir une barre qui est très-dangereuse.

Dans la dernière guerre, on y construisit des corsaires qui firent beaucoup de prises, et qui, entre autres, amenèrent presque toute la flotte de Québec, ce qui inonda les Etats-Unis de marchandises angloises.

M. Marquant, un des principaux négocians de cette ville, me dit que les affaires y déclinoient ; que les bois y étoient presque pour rien ; que les charpentiers, qui, à la fin de la guerre, demandoient chaque jour une piastre ou deux, se contentoient maintenant de quelques schellings ; qu'on pouvoit construire et équiper entièrement un bâtiment, à raison de dix - huit piastres le tonneau, etc. ; que l'argent étoit rare et recherché.

En conversant avec ce négociant et différens autres, je remarquai le caractère amé-

ricain. Grand désir de faire fortune, de courir les hasards de la mer ; penchant à se plaindre des désavantages de son état, de son pays, à louer les autres, à en changer. — Plaintes des taxes, des fardeaux; plaintes bien injustes, quand on les examine à fonds. Si New-Berry décline, voyez les augmentations dans les villes plus au midi, et dans les campagnes. — C'est une réflexion qu'il ne faut pas oublier, quand on compare le commerce de Boston avec celui des autres états ; le commerce du Massasuchett est divisé en une foule de ports très-fréquentés : Boston, Marblehead, Salem, New-Berry, Portsmouth.

La cour de justice se tenoit à New-Berry, ce qui attiroit une foule d'habitans de tous les côtés. C'étoit le circuit — excellente méthode ! Elle rend les procès moins fréquens, les expédie plus vîte. —Je vis plusieurs juges chez M. *Jackson*, — je leur demandai s'il y avoit eu beaucoup de crimes dans le cours de cette année ; non, me dit l'un d'eux, il n'y point eu de meurtres, et peu de vols. Tout se réduisoit-là.

New-Berry annonce l'aisance : on la doit à une trentaine de familles françoises qui y

émigrèrent pour cause de religion il y a cent ans, sous la conduite de M. Dummer. On y voit beaucoup de jolies maisons.

New-Berry a pris une grande part à la dernière révolution. Un fait remarquable, et qui est peut-être unique, c'est qu'il n'y a pas eu un seul Tory dans cette ville, pas un domaine confisqué (1).

De New-Berry à Portsmouth, on compte environ vingt-quatre milles, par un beau chemin; nous passâmes un bac à Halmsbury et à Salisbury. — Tous les enfans que j'ai rencontrés sur cette route, et en général dans le New-Hampshire, m'ont paru jouir d'une bonne santé; belle peau, belles couleurs, cheveux blonds, embonpoint; ils se portent mieux en général que les enfans de la Pensilvanie. Tous les cultivateurs de ce pays sont marins

---

(1) Quand je voyageois en Amérique, on y reçut la liste des sommes accordées aux loyalistes par le roi d'Angleterre. On y rit beaucoup de sa générosité. Il a donné 75 pour cent de dédommagement à ceux qui avoient réellement perdu des propriétés; mais il en est beaucoup qui n'en avoient aucune, et qui ont eu la même faveur. On n'a point tenu compte des dettes hypothéquées sur ces terres, et qui avoient été payées, lorsqu'elles avoient été vendues au profit de l'état.

ou constructeurs ; je vis de jolis bateaux qui se construisoient dans une ferme.

Portsmouth, la capitale de New-Hampshire, offre moins d'activité que les villes dont je vous ai parlé ; tout y annonce le déclin, une population peu nombreuse, beaucoup de maisons en ruine ; et j'y vis beaucoup d'enfans et de femmes couverts de haillons, ce que je n'avois point vu jusqu'alors. Il y a cependant de jolies maisons ; tel est le bas prix de la main d'œuvre, qu'on m'assura qu'une charmante maison à trois étages, ne coûtoit pas à bâtir plus de 12 à 15,000 livres. On se plaignoit de la rareté de l'argent, on commençoit à y faire le commerce des îles, on y envoie des chevaux, du bois. J'appris qu'il y avoit beaucoup de *land-jobbers* à Portsmouth, ce qui avoit dérangé bien des fortunes.

Portsmouth est sur la *Piscataqua*, rivière rapide et profonde ; elle offre le meilleur port (1), ne gèle jamais, excepté quatre ou

---

(1) Voyez les cartes des côtes depuis Portsmouth jusqu'au cap Anne, et de l'intérieur de la navigation du Merrimak, faite par M. Wheeler, ingénieur du roi d'Angleterre. Elle contient beaucoup de détails et d'exactitude. Presque tous ces états ont de bonnes cartes, même de la navigation inté-

cinq milles au-dessus de Portsmouth. Cette ville étoit jadis un des plus grands marchés pour les bois de construction.

Le colonel Wentworth étoit jadis chargé pour le gouvernement d'Angleterre, et pour la compagnie des indes, de celui qu'on envoyoit dans cette île ; cette compagnie recommence à en demander. Ce colonel est un des hommes les plus entendus dans cette partie, les plus honnêtes, et les plus estimés ici. Tout ici se livre au commerce ou à la construction. Le président Langhedon a lui-même un magasin. Les habitans de cette ville commencent à s'adonner aux pêcheries ; mais ils n'ont pas d'abord réussi, ils se plaignent de leurs équipages, de la difficulté de les completter ; ils n'entendent pas si bien que les habitans de Marblehead, à sécher et vuider le poisson.

Le président Langhedon me donna à dîner : il est fort instruit sur ce qui regarde son pays. Vous devez vous rappeler que ce fut lui qui, lors de l'invasion de Burgoyne, montant le premier à cheval, décida ses compatriotes à partir pour le combattre. Vous vous rappelez

---

rieure, telles que celle de la Delaware. Ces cartes se trouvent à Londres, chez Faden, près Charing cross.

aussi le trait que prête M. Chatellux à un nègre qui le suivoit, et qui obtint la liberté. M. Langhedon me dit que ce fait étoit faux.

Il me parut bien persuadé que son pays devoit arriver au plus haut degré de prospérité, si le nouveau systême fédéral étoit adopté. C'étoit aussi le sentiment du colonel Wentworth, bien instruit sur la situation secrète de l'Amérique.

Nous partîmes le dimanche, et vînmes dîner à la maison du colonel Dalton, qui est à cinq milles de New-Berry, sur la Mérrimac. C'est une des plus belles situations qu'on puisse imaginer, une des vues les plus étendues qu'on connoisse; elle embrasse une distance de plus de sept lieues. — Sa ferme est bien montée; j'y vis trente vaches, un grand nombre de cochons bien gras, des moutons, etc.; des provisions en abondance, un jardin bien fourni; les artichaux y réussissent très bien; mais on ne les cultive que par curiosité, car on ne les mange pas.

M. Dalton me dit que l'orge réussissoit assez; je goûtai de sa bière, qui étoit agréable: on fait, dans sa ferme, de bons fromages. Il me dit que le bled d'Inde ne réussissoit plus si bien qu'auparavant; il attribuoit ce déficit

à la voracité de cette plante qui épuisoit le terrain; aussi y renonce-t-il, et y substitue-t-il les pâtures et éleve des bestiaux. Ce pays est propre à cet objet; on y recueille du foin pour tout l'hiver, des carottes, pommes de terre et autres légumes pour ses bestiaux; la racine de disette y acquiert une grosseur prodigieuse. M. Dalton se proposoit de la multiplier dans ce canton; on la trouve généralement bonne, et on en mange les feuilles en salade. Le poivre y est cultivé; espèce de pickle dont les Américains sont curieux. Le cochon y est bon; on y a une espèce mélangée plus délicate; elle vient de cochons importés des Indes orientales.

M. Dalton recueille des raisins, plusieurs espèces de poires et de pommes; il s'occupe du jardinage, assez négligé en Amérique. Ses raisins sont doux, ses poires de Cressone et de St.-Michel, etoient bonnes; mais il se plaignoit de ce que les enfans les voloient: c'est un péché commun, et qui se pardonne aisément dans un état libre. Un propriétaire qui pour arrêter les voleurs, useroit ici de ces trappes infernales imaginées par les Anglois, deviendroit justement l'exécration de ses semblables.

M. Dalton

M. Dalton m'accueillit avec cette franchise qui convient à l'homme de bien, à l'homme à talens, avec cette hospitalité particulière aux habitans du Massasuchett et du New-Hampshire ; car l'hospitalité y est certainement plus grande que dans aucun des Etats de l'est et du milieu. On m'a dit qu'il falloit en excepter la ville de Salem, remarquable par un esprit contraire, et cette observation m'a été faite par plusieurs personnes.

Les Américains ne connoissent pas ce que nous appelons grands repas et fêtes ; ils traitent les étrangers comme ils se traitent eux-mêmes tous les jours, et ils vivent bien. Ils me disoient qu'ils ne savoient point s'affamer pendant la semaine, pour se régaler le dimanche. Ce trait vous peint un peuple aisé, et qui s'inquiète peu du faste.

La famille de M. Dalton me présenta l'image d'une famille patriarchale, et du vrai bonheur domestique ; elle étoit composée de quatre à cinq jeunes personnes, jolies, décentes, habillées en robe simple de soie ; (c'étoit un dimanche, on venoit du méeting ou de l'église.) J'y vis un beau-frère de M. Dalton, M. Hooper, meunier très-riche, instruit, et plein d'idées judicieuses. Il avoit avec lui son

père, vieillard respectable, âgé de quatre-vingts ans. A cet âge, il conservoit une bonne mémoire, un bon appétit, faisoit beaucoup d'exercices; il n'avoit point de rides sur sa figure, et c'est un caractère particulier de la vieillesse américaine; au moins, je l'ai observé souvent.

M. Dalton a été *speaker*, ou président du corps législatif du New-Hampshire; il a la réputation de bien parler, et de tenir l'assemblée avec dignité (1).

Le froid commence de bonne heure dans cet état; il est long et rigoureux. Je le parcourus du mois d'octobre, et j'étois obligé de faire un grand feu. L'hiver y commence ordinairement en novembre, et ne finit qu'en mai.

A Newport, dans l'état du Rhode-Island, où je me trouvai le 20, même mois d'octobre, il faisoit au contraire très-chaud.

Dès le mois de septembre précédent, j'avois éprouvé dans le Massasuchett, qu'il faisoit froid le matin, et très-chaud dans le milieu du jour.

C'est à ce froid qu'il faut attribuer la santé vigoureuse dont jouissent les habitans de cet

(1) Il est aujourd'hui un des sénateurs du congrès.

état. Cependant, le croirez-vous, la consomption y fait ses ravages ; il faut l'attribuer aux mêmes causes que je vous ai déjà développées, au genre de vie des femmes. Il y en avoit dans le même temps, à Portsmouth, vingt-cinq attaquées de cette horrible maladie.....

On me parla d'une autre maladie morale qui régnoit alors à *Newtown-New-berry*, nom du canton où est située l'habitation de M. Dalton. Il y avoit une nouvelle secte d'entousiastes, *Newligths*, comme on les appelle génériquement ici ; c'étoit une branche de méthodistes dont la secte se propage singulièrement par toute l'Amérique. Ses principes, ses terreurs, ses convulsions disposent les esprits à la mélancolie, ébranlent ceux qui sont foibles, et les rendent fous. Il y en a des exemples.

En quittant M. Dalton nous dirigeâmes notre route vers *Andover*; mais nous fûmes obligés de nous arrêter dans une petite auberge qui se trouva sur notre route. Les auberges, dans cet état, sont généralement bonnes, et les denrées sont loin d'être aussi chères que du temps de M. Chatellux (1).

(1) Voyez tome 2, pag. 183.

A Portsmouth, j'ai logé dans une fort bonne auberge tenue par M. *Greenleaf*. J'y trouvai cette propreté dans le service, si rare en France ; bons lits, jolies tapisseries de papier, nourriture substantielle et peu chère. Nous déjeûnâmes à Sandsburn, avec un poulet, du mouton grillé, bière, et un verre de vin de cerise ; le cheval eut son avoine, et il ne nous en coûta que trois schellings, ou 48 sols.

L'avoine coûte *en détail*, dans cette partie de l'Amérique, 2 sols le quart, il y en a trente-deux au boisseau de soixante livres pesant. Le beurre, 8 à 9 sols ; bœuf, 2 à 4 sols ; veau, 2 sols. Les cochons, les oies, les dindes y forment des familles nombreuses ; la corde de bois, une piastre à une piastre et demie.

Mon compagnon de voyage m'introduisit à Andover, chez le respectable pasteur de cette paroisse, le docteur *Synner* ; là, je vis un modèle de ce que devroient être les prêtres dans toutes les religions, et sur-tout dans la chrétienne. Pureté de mœurs, simplicité dans les manières et le genre de vie, douceur dans le caractère, M. Synner réunissoit toutes ces qualités. Il partageoit sa solitude avec

une épouse respectable, dont il avoit eu plusieurs enfans, et la culture occupoit les momens qu'il ne donnoit pas à l'étude ou à la surveillance sur les ames confiées à ses soins.

Andover n'est pas une ville à l'européenne, ni même dans le genre de Salem ou de Hartford; c'est un espace de dix milles, où sont éparses des fermes. Il y en a d'excellentes, beaucoup de bonnes prairies et des bestiaux; on y voit des montagnes très-élevées; il en est une entre autres d'où l'on voit l'île Pidgeon à trente-deux milles.

D'Andover nous vînmes à *Woburn*; c'est la ville où demeurent les sectaires appelés *shaking quakers*, c'est-à-dire *quakers trembleurs*: ceux-là tremblent réellement. On a débité plusieurs historiettes sur eux et sur une femme qui jouoit parmi eux un rôle considérable. Il faut être en garde contre ces récits épigrammatiques qui amusent la malignité; au reste, cette secte n'a pas fait beaucoup de prosélytes.

De Woburn, nous nous rendîmes à Cambridge. — Toute cette partie est bien défrichée et bien cultivée, et offre de temps en temps des points de vue charmans.

Nous dînâmes à la taverne, à Cambridge.

— Jamais je ne payai un dîner si cher : — environ dix schellings ou 8 livres de France, pour bœuf, deux poulets, demi-bouteille de Madère, pot de Porter et deux tasses de café ; le café seul nous coûta un schelling, 8 sols ou 30 sols.

Il seroit injuste de tirer des conséquences de cette cherté ; — Cambridge est le lieu d'une université et place très-fréquentée.

LETTRE XLII.

Sur la Dette des Etats-Unis.

J'AI suivi votre conseil, mon cher ami ; j'ai rassemblé, sur la dette des Américains, les renseignemens les plus précieux : ils me mettroient à portée d'en faire l'histoire complette ; mais le temps presse, l'espace manque, et je me borne à vous en tracer une esquisse qui vous en donnera une idée plus exacte que tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour (1).

---

(1) Les circonstances qui me forcent à abréger ce voyage ne me permettent pas de donner, comme je me l'étois proposé, cette histoire de la dette américaine, et de son état actuel :

Vous avez vu, dans l'encyclopédie, un tableau de la dette américaine. Il finit à l'année 1784. Il y a quelques erreurs dans cet article, qui fut fourni, je crois, au rédacteur de l'encyclopédie, par le savant M. Jefferson, (1) ambassadeur des Etats-Unis. Malgré ces erreurs, vous pourrez y puiser des notions certaines sur l'origine et le progrès de la dette continentale des Etats-Unis.

Il n'est aucun ouvrage qui donne une idée des changemens qu'a éprouvés cette dette, depuis 1784, et tel est l'objet principal que je me propose dans cette lettre.

Vous serez sans doute frappé, mon ami, vous, si bien versé dans l'art des finances,

---

j'en ai tous les matériaux. Peut-être viendra-t-il un moment favorable, où il sera important d'instruire les François sur cet article, et je les publierai. Afin de donner des idées plus précises dans cette esquisse, j'ai adapté à ce précis, fait en 1788, les nouvelles bases présentées par M. Hamilton, contrôleur général des Etats-Unis, dans le rapport qu'il a fait au congrès le 21 septembre 1789.

(1) Il est maintenant secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

L'adresse si patriotique et si judicieuse, publiée par le congrès en 1783, guida aussi les pas du rédacteur de l'Encyclopédie.

des fautes commises par le congrès dans la constitution de cette dette, de la stérilité de ses plans, (1) pour parer au défaut du numéraire. Mais votre surprise disparoîtra, en observant les circonstances critiques qui environnoient le congrès, auquel on doit l'indépendance.

Ses membres ignoroient entièrement les principes des finances; ils n'avoient jamais eu occasion de traiter ces matières. Ils étoient pressés par les besoins. Il falloit se soumettre ou se battre, et par conséquent, payer ceux qui se battoient.

L'idée du papier-monnoie étoit la première et l'unique peut-être qui devoit se présenter. Il avoit un objet si sublime! le patriotisme étoit si fervent! on devoit tout attendre de lui! Le congrès y croyoit; et en multipliant le papier-

(1) Malgré tous les désavantages qu'avoient, dans cette partie, les Américains comparés aux Anglois, on voit qu'il leur en a coûté bien moins pour conquérir leur liberté, qu'aux Anglois pour chercher à la leur ravir. Il seroit aisé de prouver arithmétiquement que la guerre d'Amérique a été quatre fois plus onéreuse aux Anglois qu'aux Américains: c'est que l'amour de la liberté a des ressources que le despotisme n'a pas; c'est que l'homme libre a bien moins de besoins que le satellite du despotisme.

monnoie, même au milieu de son discrédit, il étoit encore de bonne foi. Il comptoit payer intérêts et capitaux. Il croyoit que la première émission le mettroit à portée d'attendre le produit de la première réquisition.

Le peuple américain étoit alors dans la même confiance. C'étoit presqu'un crime de n'avoir point de foi dans le papier du congrès, et on s'exposoit à être lapidé en le refusant.

Beaucoup de citoyens firent des efforts pour seconder le congrès; les états s'empressèrent aussi de l'aider; mais les dépenses se multipliant, la guerre continuant, et son terme s'éloignant toujours, on se lassa. Il se fit alors une révolution dans les idées : ne pas croire que les Américains payeroient leur papier, étoit, en 1777, un crime; en 1784, c'est-à-dire à la paix, soutenir qu'ils devoient payer, sembloit un autre crime : c'est que l'ennemi commun étant disparu, l'entousiasme cessa. On ne vit plus dans les possesseurs des certificats que des sangsues, et non des bienfaiteurs. L'intérêt seul modifia ces opinions : le desir d'être délivré du joug, la crainte de ne le pouvoir sans le secours des prêteurs, avoient inspiré la première; la con-

sidération du fardeau à supporter, le désir de s'en délivrer, dictèrent la seconde.

Mais, depuis l'établissement du nouveau système fédéral, l'opinion sur la dette publique a éprouvé une troisième révolution. Chez un peuple libre, il est impossible que la vérité, que l'honneur, ne prédominent pas tôt ou tard. Presque tous les Américains sont maintenant convaincus que, pour arriver à ce haut degré de prospérité où la nature des choses les appelle, pour acquérir le crédit qui doit les y porter, ils doivent remplir avec la plus scrupuleuse exactitude tous leurs engagemens ; et c'est ce qui a déterminé le nouveau congrès à s'en occuper immédiatement et avec la plus sérieuse attention. Tel est maintenant l'état de leurs finances.

La dette des Etats-Unis se divise en deux classes.

1°. Dette étrangère.

2°. Dette domestique.

La première est composée de l'argent prêté par les puissances ou les individus étrangers.

La deuxième, de l'argent prêté et dû en Amérique.

Dette étrangère.

Cette dette est composée, en capitaux,

D'un emprunt fait en France (1), de 24,000,000, à 5 pour cent;

---

(1) L'histoire secrette de cette dette, contractée par les Etats-Unis envers la France, nous révéleroit, si elle étoit publique, l'origine de beaucoup de fortunes qui ont étonné. C'est un fait certain, par exemple, que M. Vergennes disposoit de ces prêts comme il lui plaisoit, faisoit fournir des munitions et marchandises par des marchands qui lui étoient affidés, et donnoit ensuite des mémoires qu'il ne falloit pas contester. C'est un fait certain que, dans ses comptes avec le congrès, il s'est égaré un million dont il n'a jamais pu justifier, malgré toutes les demandes qui lui ont été faites. Enfin c'est un autre fait certain que, de 47 millions prétendus fournis par la France au congrès, il y en a 21 dont l'emploi n'est pas justifié. Je tiens ces faits de personnes éclairées et non suspectes. Or, avec 21 millions, on peut élever bien des fortunes.

Ce trait m'amène aux rapports qu'a eus M. Beaumarchais avec les Etats-Unis. Dans un mémoire, qu'il publia il y a deux ans, il se prétendoit encore créancier du congrès pour des millions. J'ai entre les mains le rapport fait cette année (1788) au congrès par deux membres estimés, étrangers à M. Beaumarchais, qui n'avoient aucun intérêt de le maltraiter. Ils y prouvent qu'il doit aux Etats-Unis au moins 742,413 livres 16 sous, et un million de plus, s'il a rencontré le million égaré dont on a parlé plus haut.

Les rapporteurs font un tableau piquant de toutes les ma-

Et d'un autre, fait en Hollande, sous la garantie de la France, de 10,000,000, à 4 pour

---

nœuvres employées pour tromper ces braves Américains.

L'assemblée nationale ne fera-t-elle pas rendre le compte des trésors, prodigués dans la guerre d'Amérique, ou plutôt qui, au lieu de seconder la bravoure de ces fiers insurgens, alloient s'ensevelir dans le boudoir d'une actrice, ou servoient au luxe insolent qu'elle étaloit au bois de Boulogne? Adeline fut, peut-être, un ennemi plus funeste aux Américains qu'un régiment de Hessois. Où sont les comptes de son chevalier Veymeranges? Comment M. Necker n'a-t-il pas levé, pour le public, le voile impénétrable qui les couvroit? Eh! lui-même n'a-t-il pas à se reprocher des expédiens ruineux, dictés par l'ignorance du pays où l'on combattoit, le choix d'agens corrompus, ineptes et fripons, et la facilité avec laquelle il a ratifié tout les comptes?

On a, dans plusieurs papiers américains, attaqué, à l'occasion de tous ces brigandages, MM. Morris et Franklin. Je suis loin d'adopter les accusations intentées contre le dernier; cependant j'aurois désiré, de sa part, des réponses bien nettes à l'écrivain qui signoit *Centinel*.

Les ministres de finance en France ont long-temps regardé la dette des Etats-Unis comme une dette perdue. Leur mépris pour cette nation étoit porté au point, que M. Calonne ne voulut pas vendre cette dette, par pitié, pour ainsi dire, pour l'acquéreur. Il ne concevoit pas comment on étoit fou à ce point. Le républicain qui lui faisoit des offres, connoissoit un peu mieux que lui, quelle puissance ont sur des hommes libres la justice, la bonne foi et l'honneur; et il ne s'est pas trompé.

cent, valant, en piastres, . . .		6,296,296 p.
De l'Espagne, à 5 pour cent,		174,011
En Hollande, en quatre emprunts :	florins.	
1er. 5 pour cent,	5,000,000	
2d. 4 pour cent,	2,000,000	
3e. 5 pour cent,	1,000,000	
4e. 5 pour cent,	1,000,000	
	9,000,000	3,600,000
Total en capitaux, ...		10,070,307
Pour intérêts jusqu'au 31 décembre 1789, ...		1,651,257
Total, capitaux et intérêts,		11,721,564

Dette domestique des Etats-Unis.

On peut la diviser en deux classes. 1°. Dette liquidée. 2°. Dette non liquidée.

Dette liquidée.

Elle monte, en capital, à . .	27,383,917 p.
En intérêts, à 6 pour cent, depuis 1776 jusqu'au 31 décembre 1790, sous des déductions faites, à	13,030,168
Total	40,414,085

Dette non liquidée.

Cette dette consiste principalement en billets de la dette continentale. On l'estime, par approximation, à . . . . 2,000,000 p.

En joignant aux deux sommes ci-dessus celle déja portée pour la dette étrangère, ... 11,721,564

Il en résulte que le total de la dette des Etats-Unis, domestique et étrangère, capitaux et intérêts jusqu'au 1er janvier 1790, est de 54,124,464

Dette particulière des Etats.

Les états ayant des dépenses particulières, ont été par conséquent obligés à mettre des impôts particuliers, ou à faire des emprunts, ou à jeter, dans la circulation, du papier-monnoie, circonscrit dans leur enceinte. De-là en est résulté pour chaque état une dette particulière, consistant en certificats qui circuloient à une perte variée, mais par-tout assez considérable.

Le montant général de toutes ces dettes particulières des états est porté, par ap-

proximation, à 25,000,000 de piastres, ci . . . . 25,000,000 p.

En joignant à la somme ci-dessus celle de 54,124,464

Le total est de 79,124,464

L'intérêt annuel, en payant celui de la dette étrangère, comme il est convenu, et en allouant 4 pour cent sur les arrérages de l'intérêt, est de . . 4,587,444

Vous devez maintenant vous faire une idée, mon ami, de la dette entière des Etats-Unis; elle monte environ à 400,000,000 de livres tournois, dont l'intérêt est d'environ 22,000,000.

Pour completter le tableau de tout ce que les Etats-Unis ont à payer, il faut y joindre la liste de dépenses publiques pour la confédération. Les voici telles qu'elles ont été présentées pour 1790.

Pour la liste civile, ...	254,892 p.
Département de la guerre, . .	155,537
Pensions militaires, ...	96,979
	507,408

Peut-être seriez-vous curieux de connoître en quoi consistent les principaux articles de la liste civile, pour les rapprocher des dépenses de la chose publique en Europe ; je vais vous en citer quelques articles.

Salaires du président des Etats-Unis, ... 25,000 piast.

Vice-président, ... 5,000

Président de la cour suprême de justice, ... 4,000

Juges de circuits dans les divers états. Leurs salaires varient. Le *minimum* est de 800 dollars, le *maximum* de 1600.

L'orateur de la chambre des représentans, a 12 piastres par jour, pendant six mois, ... 2,190 piast.

Quatre-vingt membres, à 6 dollars par jour, ... 87,600

Le secrétaire de la trésorerie et celui du département de l'état ont chacun 3,500 piastres. Le secrétaire au département de la guerre n'a que 3,000 piastres ; mais on paye leurs bureaux, et les commis qu'ils emploient.

Vous voyez d'après ces détails, mon ami, que les frais du gouvernement, chez un peuple libre, sont loin de cette extravagance, de ce faste que les gouvernemens affichent

et

et qui ne tournent en aucune manière au bien du peuple. Je puis vous assurer que quoique Washington n'ait qu'environ 120,000 liv. à dépenser par an, quoiqu'il ne soit entouré d'aucun faste, il est plus révéré, plus adoré que les potentats les plus fastueux de l'Europe. Il en est de même des autres officiers du pouvoir exécutif; tout respire autour d'eux la simplicité. Vous voyez qu'avec 3,000,000, environ, on gouverne une fédération de près de quatre millions d'hommes, épars sur une surface d'environ deux cent huit milles carrés, c'est-à-dire aussi grande que l'Allemagne, la Flandre, la Hollande et la Suisse réunies (1). Enfin vous voyez que maintenant les Américains ne payent qu'un intérêt de 22,000,000 environ par an, pour l'indépendance qu'ils ont conquise.

Opérations faites pour subvenir à ces dépenses, à ces intérêts, et pour réduire le capital de la dette.

M. Hamilton, dont je vous ai fait précédemment l'éloge, et dont l'activité égale la

(1) Je ne parle ici que de l'étendue des treize Etats-Unis civilisés.

pénétration dans les affaires, a proposé au congrès, dans son rapport du 21 septembre 1789, cinq opérations qui ont toutes été adoptées.

1°. Impôt indirect et uniforme sur l'importation.

2°. Emprunt.

3°. Conversion de tous les certificats de la dette liquidée et non liquidée en un nouvel emprunt, et réduction de l'intérêt.

4° Adoption par le congrès de toutes les dettes particulières des états, et conversion de ces dettes en un emprunt, avec réduction d'intérêts.

5°. Application au rachat d'une partie de la dette, de l'excédent de la recette sur la dépense de l'année 1789.

PREMIERE OPÉRATION.

Impôt sur l'importation.

Je ne puis entrer dans le detail des articles imposés sur les articles importés (1),

---

(1) Le congrès ne peut mettre de taxes sur les exportations; article défendu par les Etats qui exportent beaucoup, tels que la Virginie. Le congrès ne pourra donc mettre d'im-

ni de la quotité de l'impôt ; mais, en général, les droits ne pèsent que sur des articles de luxe, tels que les vins, les eaux-de-vie, les liqueurs spiritueuses, le thé, le café, etc.

Le droit est tellement calculé, qu'il ne peut guère inviter à la contrebande, cet ennemi des impôts indirects, et des principes d'un peuple libre ; que la perception du droit n'est point inquisitoriale ; enfin que la saisie, en cas de contrebande, est environnée de ces formalités qui rassurent les marchands sur les vexations.

M. Hamilton pensoit que ces droits, joints à ceux sur le tonnage, rendroient plus de 1,700,000 dollars. Il pensoit encore que ces droits augmenteroient beaucoup dans les années suivantes, par l'augmentation infaillible des consommations.

Ce financier américain comptoit encore

---

pôt sur le tabac. Mais on compte pouvoir en mettre sur les *notes* du tabac.

On a calculé que, d'après l'expérience, et sans blesser l'intérêt de l'exporteur, le boucaut de tabac (de mille livres) pouvoit payer une piastre de taxe.

Il est très-probable qu'on accordera aussi un jour au congrès le droit de taxer les états à l'intérieur.

sur le revenu de la poste, qu'il portoit à 100,000 piastres.

Je puis vous assurer que cette estimation est portée au plus bas. D'après les états d'importation qui sont dans mes mains, on doit espérer que les droits produiront au moins 2,400,000 piastres.

J'en juge encore ainsi d'après les revenus que Philadelphie et New-York tiroient de ces mêmes droits : ils produisoient à la première ville plus de 400,000 piastres.

Quoique le produit probable de ces impôts ne fût pas suffisant pour payer, et la liste civile, et l'intérêt de la dette, M. Hamilton n'a pas été d'avis de mettre, cette année, des taxes ou plus fortes, ou sur d'autres objets. Il a cru nécessaire d'accoutumer les Américains à ce fardeau, ou de les ménager dans le temps où ils étoient occupés à réparer les pertes occasionnées par la guerre. Il a préféré de faire un emprunt.

SECONDE OPÉRATION.

Emprunt.

Deux sortes de dépenses sont indispensables : la liste civile et militaire, qui monte à

600,000 piastres environ, et le paiement de l'intérêt sur la dette étrangère, et des remboursemens qu'on doit. Ce paiement est d'une nécessité absolue, pour une nation qui veut conquérir un grand crédit. Mais comme les taxes sont insuffisantes pour remplir ce double objet, le congrès a arrêté de faire un emprunt de 12,000,000 de piastres. Quoiqu'en thèse générale on doive blâmer les emprunts, il faut approuver celui-ci. Son objet le justifie, et les Etats-Unis ont des hypothèques si vastes et si riches à offrir pour ce médiocre emprunt, qu'on doit le trouver aussi solide que judicieux.

TROISIEME OPÉRATION.

Consolidation de la dette domestique.

Les Etats-Unis doivent enfin s'occuper du sort de leurs créanciers domestiques; on leur a jusqu'à présent payé l'intérêt en *indents*, c'est-à-dire en coupons de papier, qui se vendoient à raison de deux et trois schellings, argent, pour vingt en papier.

Mais plusieurs difficultés s'élevoient à l'entrée de cette opération. — Devoit-on payer les certificats d'après leur valeur nominale? Telle étoit la première question.

Elle n'en pouvoit faire une aux yeux du politique, qui est convaincu que la justice est la première base de la prospérité. Mais comme l'intérêt est un mobile pour les états comme pour les individus, il faut voir quel étoit l'intérêt des divers états, dans cette question de paiement total.

Les quatre états de l'Est y étoient intéressés prodigieusement ; — il en etoit de même de New-Yorck, des Jerseys, de la Pensylvanie ; la Delaware y avoit une plus foible part ; le Maryland n'y avoit presque rien ; mais le Maryland s'étoit jusqu'alors distingué par son adhésion à toutes les opérations honorables et avantageuses, et n'avoit jamais écouté d'intérêt particulier. Voilà donc neuf voix sur lesquelles on pouvoit compter.

La Virginie avoit des certificats continentaux, parce qu'elle a pris sur elle la dette du congrès envers les individus ; mais elle avoit porté ces certificats au débit du congrès ; ensorte qu'elle n'avoit plus d'intérêt.

Les trois autres états avoient peu de certificats, il devoit donc y avoir opposition de leur part ; mais elle devoit être aisément vaincue.

L'intérêt des grands capitalistes, membres

du congrès, devoit aussi ajouter un grand poids dans la balance. Mais le plus grand étoit celui des hommes éclairés et désintéressés qui devoient plaider la cause de la justice. Aussi cette question n'a-t-elle pas souffert de difficulté.

Devoit-on laisser la dette dans l'état misérable où elle étoit réduite, et sous ses formes nombreuses et vaines? Seconde question. — Non, il falloit la relever, et la simplifier, pour détruire l'agiotage. La baisse des certificats et des intérêts, l'espoir de les voir s'élever ou payer par quelques opérations, occasionnoit un agiotage assez grand; agiotage toujours funeste (1), en ce qu'il porte l'industrie sur un métier, qui entraîne presque toujours des ruses indignes

(1) Les spéculations diverses qui se sont faites sur les certificats ont diminué un peu la moralité dans les villes. Il en arriva de même en 1756, quand on créa un papier-monnoie. Mais alors on remarqua que la tendence à l'immoralité avoit disparu avec le papier-monnoie. L'homme qui avoit payé sa dette, ou acheté une terre avec ce papier, devenu commerçant ou laboureur, n'avoit plus besoin que de conserver sa propriété, et il étoit honnête. — Heureux pays, que celui qui peut si facilement régénérer ses mœurs et fermer ses plaies !

de la franchise d'un peuple libre ; en ce qu'il arrache à la culture et au commerce, des capitaux qui pourroient leur procurer des avantages plus solides, et sur-tout plus moraux. Le grand nombre et la diversité des certificats, leurs prix divers, facilitoient encore cet odieux agiotage.

Telles sont les considérations qui, d'abord, ont déterminé le congrès à fondre, en une seule forme de certificats, toute sa dette domestique ; mais il a voulu atteindre un autre but. L'intérêt de cette dette est de six pour cent : on a regardé que ce taux étoit trop élevé, en considérant la position des des Etats-Unis, la modicité de leur dette, la certitude du paiement pour l'avenir, et même du remboursement du capital. On a cru devoir rechercher un moyen de baisser cet intérêt.

En conséquence, le congrès a résolu, par un acte du 4 janvier 1790, d'ouvrir un emprunt d'une somme égale à celle de toute la dette domestique, de recevoir dans cet emprunt les certificats de la dette liquidée sur le taux suivant.

Les Etats-Unis constituent, au souscripteur qui verse cent dollars en certificats, deux

tiers de cette somme, avec un intérêt de six pour cent par an, payable en argent. Cette somme est rachetable par annuités dans l'espace de dix ans, et, à cette époque seulement, l'autre tiers jouira d'un intérêt de six pour cent.

Si le créancier des états ne veut pas échanger les anciens certificats contre les nouveaux, on lui donnera néanmoins l'intérêt pendant 1791, sur-tout ce qui lui est dû, comme s'il avoit souscrit. On réserve, dans l'acte, à prendre par la suite, d'autres arrangemens pour ceux qui ne voudront pas souscrire.

Le congrès déclare expressément que, par cet emprunt, il n'entend gêner aucun des créanciers des Etats-Unis, ni altérer ses engagemens.

Quant à ceux qui paieront leurs souscriptions en *indents* ou intérêts, on leur donne un certificat de la même somme, à raison de trois pour cent par an, également rachetable; mais le temps du rachat n'est point fixé.

Il est évident, d'après l'exposé de cette opération, qu'elle équivaut à une diminution de deux pour cent d'intérêt sur la tota-

lité de la dette, pendant dix ans, ou à une réduction à quatre pour cent de l'intérêt convenu.

Les motifs qui paroissent avoir déterminé le congrès sont les suivans :

Il étoit pressé, d'un côté, par les réclamations des habitans de la campagne, qui trouvoient affreux qu'on payât un intérêt aussi fort pour des effets qui, pour la plupart, avoient été achetés à trois-quarts de perte ; de l'autre, le congrès entendoit les cris des capitalistes et créanciers qui réclamoient la promesse sacrée, faite tant de fois par le congrès, au nom de la nation, de remplir fidèlement tous ses engagemens.

Dans cette position embarrassante, le congrès a cherché à concilier tous les intérêts, en rendant à tous *à-peu-près* justice ; il a considéré 1°. que les certificats, en 1789, se vendoient à raison de 5 schellings, argent, pour 20, papier, c'est-à-dire à trois-quarts de perte ;

2°. Que la plupart des propriétaires actuels les ont achetés à un prix encore inférieur ;

3°. Que dans le plan qui lui étoit proposé, on ne touchoit point au capital, qui doit être payé en entier ;

4°. Que les indents, ou les intérêts, qui ci-devant ne portoient aucun intérêt, se vendoient, par cette raison, à un prix moitié moindre que les certificats, c'est-à-dire pour 2 et 3 schellings au pound;

5°. Que, dans le plan, on les constituoit.

6°. Que l'état actuel des finances, les produits des impôts, leur accroissement, qui suivra nécessairement celui de l'industrie, du commerce, de la population, de la consommation, offroient la garantie la plus solide à la dette publique, une garantie telle, qu'une autre nation n'en pouvoit présenter une semblable.

7°. Qu'il étoit très-probable, par toutes ces considérations, et sur-tout par l'émission de certificats nouveaux, que l'intérêt de l'argent tomberoit, en cinq ans, à cinq pour cent, et en vingt, à quatre.

De toutes ces observations, le congrès a conclu, qu'il ne feroit aucun tort aux créanciers de l'état, qui presque tous avoient acheté leurs créances à vil prix, en leur donnant, en argent, quatre pour cent d'intérêt d'un capital qui seroit remboursé d'ailleurs, d'après sa valeur nominale; parce que les nations et les individus qui, jouissoient en Eu-

rope d'un crédit bien inférieur à celui des Etats-Unis, empruntoient même au-dessous de ce prix.

Enfin, le congrès a cru satisfaire, d'un autre côté, les réclamations du peuple des campagnes contre l'intérêt exhorbitant de la dette publique, en le réduisant à deux pour cent.

Il est impossible, pour un homme qui a juré d'adhérer constamment aux principes, d'approuver une pareille opération.

Elle est mesquine, impolitique, inutile. Mesquine, parce qu'il est indigne d'une nation libre et riche de chercher à lésiner sur des engagemens aussi sacrés, et pour une somme aussi médiocre : car, quel en est le résultat? De procurer à la nation un bénéfice pendant dix ans, de 500,000 piastres par an, ou de 5,000,000 de piastres au total. Or, vaut-il la peine, pour un peuple appelé par la nature des choses, à parvenir au plus haut état de prospérité, de se deshonorer à jamais pour 25,000,000 environ de livres tournois?

Cette opération est indigne des Américains libres, sous un autre point de vue; car on cherche à déguiser cette réduction par une opération très-entortillée. Et pourquoi ne

pas s'annoncer franchement ? Ces petites ruses pourroient convenir à ces états despotiques, ruinés par leurs emprunts et les brigandages de leurs tyrans ; elles deshonorent une nation libre qui doit mettre la plus grande franchise dans tous ses mouvemens, parce qu'elle n'en a et ne doit en avoir que de droits.

Mais, d'ailleurs, le congrès contrarie, par cette opération même, son grand objet de reconquérir son crédit en Europe, et son objet particulier d'emprunter. Quelle foi peuvent avoir dans ses promesses les capitalistes d'Europe, (1) quand ils le voyent dévier des principes et violer ses engagemens ? Ne doivent-ils pas craindre le même

(1) Il est pourtant bien intéressant, pour les Américains, de conserver du crédit en Europe. C'est-là où se font leurs emprunts. C'est de-là que partent les millions qui vont acquérir leurs certificats ; car, en 1788, il y avoit pour 3 millions de piastres enrégistrées au congrès, pour le compte des étrangers, et, depuis qu'on a une bonne idée de la dette américaine, ces spéculations out dû doubler en Angleterre et en Hollande. — J'ai vu des Américains désolés de ces spéculations : mais ne versent-elles pas des fonds considérables en Amérique, qui servent à des opérations de commerce ou d'industrie, lesquelles produisent bien au-delà du profit que font les Européens sur l'achat de la dette ?

sort pour les nouveaux qu'on leur propose, et, dans ce cas, ne doivent-ils pas, ou les refuser, ou vendre leur or chèrement, comme à un débiteur dont on craint les infidélités ?

Mais, dit-on, cet emprunt n'est pas forcé, soit; mais, quoique volontaire, il annonce de l'embarras, des tâtonnemens; et on ne prend point confiance dans un gouvernement qui n'a pas une attitude ferme, qui attend de l'avenir des conseils sur ce qu'il fera. Puis, il y a une réduction réelle et forcée d'intérêt, pendant 1791, pour le créancier qui ne veut pas souscrire à l'emprunt.

L'inutilité de cette banqueroute partielle est aussi bien démontrée. Car est-il un pays qui doive aussi peu, et qui ait autant de moyens pour acquitter ses dettes ? Qu'est-ce qu'une dette, dont le capital n'équivaut pas à la dépense annuelle d'une autre nation (l'Angleterre) qui, pourtant, n'est que double en population de celle des Etats-Unis ? Qu'est-ce qu'une dette de 400,000,000, mise dans la balance avec les centaines de millions d'arpens que le congrès peut vendre ? Qu'est-ce que cette somme, quand vous mettez à côté cette population déjà portée à quatre millions d'hommes, et qui doit doubler,

tous les vingt ans (1), l'accroissement de leur industrie, de leurs défrichemens, de leur commerce, des importations et exportations ; accroissement qui entraîne nécessairement celui de ces impôts sur lesquels la dette est hypotéquée ? Et quelle confiance les prêteurs ne doivent-ils pas prendre dans une pareille position, quand ils voyent le gouvernement faire si peu de dépenses, et réduit à l'heureuse impossibilité de dilapider (2),

---

(1) La possibilité du paiement de la dette des Etats-Unis doit se calculer d'après la population ; car, en Amérique, la consommation augmente presque en raison égale de la population. Or, les taxes augmenteront en raison de la consommation.

Il n'en est pas du peuple américain comme des peuples d'Europe, dont un tiers, et souvent une moitié, consomme peu, par défaut de moyens. La consommation ne suit point les règles de la population. Içi tous, jouissant à peu près des mêmes moyens, consomment de même. La population peut donc servir de base pour asseoir les calculs. Ainsi, dans vingt ans, les Américains, aussi nombreux que les Anglois, n'auroient à payer, une seule fois et en capital, que la somme payée, tous les ans, en intérêt par les Anglois.

(2) Peut-on, sous ce point de vue, faire quelque comparaison de la solidité de la dette américaine, avec celle d'un royaume tel que l'Espagne, où un roi, Ferdinand VI,

d'introduire une mauvaise administration, ou de la continuer long-temps impunément; quand ils voyent l'esprit général de la nation, son goût pour l'économie, son attachement aux principes? Le crédit a-t-il des bornes chez une nation semblable?

M. Hamilton, disons-le, n'a pas jugé à leur hauteur, et les circonstances où il se trouvoit, et le produit probable des impôts, et les hommes qu'il avoit à manier.

Les circonstances sont brillantes, solides; avec elles on peut espérer d'acquitter une dette bien plus considérable.

Le produit, il l'avoit trop dégradé, et l'expérience le lui a prouvé, puisqu'au lieu de 1,800,000 dollars, il en a retiré dès la première année, du premier août 1789 jusqu'au 30 septembre 1790, 2,523,868 piastres.

Les hommes, il pouvoit tout en faire, avec son talent, avec sa logique, avec la raison; il pouvoit aisément persuader à tous que l'intérêt général est de payer ses dettes strictement. Les Américains sentent tous qu'ils ne

fait examiner s'il est tenu de payer les dettes de son prédécesseur, et où une Junte complaisante se décide pour la négative?

peuvent

peuvent étendre leur commerce sans crédit, et ils tendent tous à avoir un grand commerce. Ils sentent tous que pour avoir ce commerce, ils doivent imprimer de la dignité, de la force à leur gouvernement. Or, cette dignité ne peut exister, s'ils ne payent leurs dettes. Ils savent tous maintenant que ce n'est point l'argent qui leur manque, ni qui leur manquera ; que la prétendue disette d'argent n'est venue que par le défaut de confiance, que par les variations de la foi publique. Ils savent tous que le vrai moyen de faire reparoître cette confiance, et par conséquent l'argent, est de payer toutes leurs dettes, sans aucune réduction, sans aucune attention au prix auquel ces dettes ont été achetées.

Les laboureurs eux-mêmes sont persuadés de cette vérité, quoique d'abord ils aient penché vers une réduction. Ils sont convaincus de cette double vérité : sans foi publique, point de commerce ; sans commerce, point de culture ou d'industrie. Les laboureurs des Etats-Unis vivent dans l'aisance. Ils aiment le thé, le café, le sucre, etc. ; ils ne peuvent les payer qu'avec leurs produits, et ils sentent la nécessité du commerce pour les exporter ; la nécessité du crédit pour soutenir

le commerce ; la nécessité du respect pour la foi publique, si l'on veut maintenir le crédit. Tels sont les sentimens que j'ai vus par-tout, et dans tous les citoyens que j'ai rencontrés, en voyageant dans les Etats-Unis.

Comment M. Hamilton ne les a-t-il pas consultés et suivis ? Ou comment s'est-il effrayé de quelques clameurs d'hommes peu instruits (1) ? Est-ce à un homme d'état, éclairé comme lui, de faire fléchir, devant l'ignorance, les principes qui doivent être toujours inflexibles.

Le célèbre *Davenant*(2) lui avoit prescrit sa marche : « Le crédit, disoit-il, ne s'acquiert que par des paiemens perpétuels et certains, et par l'accomplissement exact des conditions du prêt... On ne se fie point au public ni aux par-

---

(1) Comment encore n'a-t-il pas été encouragé par la confiance que le public mettoit d'avance dans ses opérations ; confiance qui n'étoit fondée que sur l'espoir de voir remplir tous les engagemens ; confiance écrite dans la hausse rapide des fonds publics ? En 1788, ils perdoient en général trois quarts ; en 1789, à la veille du rapport, ils ne perdoient plus qu'un quart. Le pound se vendoit de 13 à 15 schellings ; il en vaut 16 à présent.

(2) Voyez *The political and works commercial* ; of Charles Davenant. 1771.

ticuliers, quand on aperçoit fraude ou mauvaise foi dans leurs procédés, quand on juge leurs affaires désespérées. Mais quand l'interruption de leurs paiemens n'est occasionnée que par des accidens, quand l'état ou les particuliers prennent des mesures pour vaincre leurs embarras, quand il paroît clairement qu'ils ont assez de fonds pour payer tous leurs créanciers, alors la crainte s'appaise, on prend des arrangemens, on s'aide..... ; mais l'immense machine du crédit public ne peut être remise en mouvement, en déguisant ou rapiéçant ici et là ; il faut, par un coup vigoureux, refaire tous les ressorts ».

M. Hamilton est loin d'être étranger à ces principes, son rapport les offre tous. Il y convient par-tout de la nécessité de remplir fidèlement ses engagemens pour acquérir du crédit, rendre respectable le nom Américain, redonner de la valeur aux fonds publics, aux terres, etc.

Mais malheureusement M. Hamilton a cru aussi qu'il étoit des situations, où les états pouvoient déroger à leurs engagemens, en réparant dans l'avenir la brèche qu'ils leur font, et il paroît croire que les Etats-Unis étoient un peu dans cette position. C'est une

erreur ; M. Hamilton, trop défiant de ses forces et de celles de son pays, n'a pas osé tenter une grande opération, qui, fondée sur le respect de la bonne foi, auroit acquis nécessairement un grand crédit, et découvert de vastes ressources aux Américains.

Outre le plan que le congrès a adopté, il en a proposé plusieurs autres, tels que de donner aux souscripteurs un tiers de leurs créances, en terres : opération qui avoit moins l'apparence d'une banqueroute, puisque le débiteur s'acquitte en donnant le gage de la dette. Mais forcer cette opération étoit indigne des Etats-Unis. Enfin, il avoit proposé une tontine, et cette idée étoit bien plus convenable. Peut-être est-on, en Amérique, trop étranger aux spéculations sur des institutions semblables, pour en attendre du succès.

QUATRIEME OPÉRATION.

Adunation (1) *et consolidation de la dette particulière des Etats-Unis.*

C'étoit l'opération la plus délicate ; aussi a-t-elle été vivement combattue. Il étoit des

(1) Ce mot me paroît le plus propre à exprimer laconiquement la fusion dans une masse de treize petites masses des dettes.

états qui devoient peu (1), ou qui avoient mis un meilleur ordre dans leurs affaires : ceux-là ne devoient pas vouloir que l'union se

(1) Tels étoient les états du Maryland, du Connecticut, et du New-Hampshire.

Le Maryland ne devoit en capital, en 1788, que 474,944 pounds, et il avoit à recouvrer 526,738 pounds.

Le Connecticut devoit de 6 à 700,000 pounds; ses taxes intérieures suffisoient pour en payer l'intérêt; mais comme elles se payoient lentement, l'état mettoit en circulation des *indents*, pour acquitter les intérêts. Ces indents étoient, à la fin de l'année, échangés contre de l'argent, par ceux qui pouvoient attendre. Ils étoient à 10 schellings en 1788; les collecteurs les achetoient, pour les payer au trésor public d'après leur valeur nominale, et garder l'or. — Il y avoit évidemment ici une détestable opération de la part du gouvernement. La même avoit lieu en Virginie, pour les *warrants*, et donnoit naissance aux mêmes abus; cependant observez la différence prodigieuse que les Américains mettoient dans leurs opinions sur la solidité de ces indents. Tandis que, dans le Connecticut, ils circuloient à 10 schellings, en Virginie, ils se vendoient 3 schellings et demi; dans la Caroline du sud, 2 schellings 6 deniers.

Si ces indents étoient ainsi discrédités; ce n'étoit pas tant la crainte de la mauvaise foi, qu'une suite de l'ignorance des législateurs qui faisoient les lois sur les finances.

Les habitans du Connecticut ont porté, avec ceux du Maryland, le plus loin leur respect pour la dette. Les premiers ne se sont point refusés, comme presque tous

chargeât des dettes des états, plus endettés ou plus embarrassés dans leurs affaires.

Cependant la raison a prévalu sur ces

---

les autres états, à payer une taxe *directe*, pour acquitter les intérêts de la dette.

La dette particulière du New-Hampshire est d'environ 120,000 pounds, et se vend à 3 schellings le pound. Il y a eu un projet pour la racheter, et pour racheter toute la part que cet état doit dans la dette continentale. On avoit calculé qu'il n'en coûteroit pas plus de 2 piastres par personne taxable. On évalue la population du New-Hampshire à 100,000. — Divers incidens firent échouer le projet, qui étoit généralement goûté. Il consistoit en ce que chacun payât sa part en denrées du pays, que l'état se chargeât de la vente, et que le produit fût appliqué à l'extinction de la dette.

La dette de l'état de New-York étoit, en 1788, de plus de 800,000 pounds; mais ses finances étoient en bon état, il payoit bien les intérêts, et les terres qu'il venoit de vendre au nord, étoient plus que capables de rembourser le capital.

Les dettes de la Pensylvanie étoient bien plus considérables, elles montoient bien au-delà de 2 millions de pounds, parcequ'elle s'étoit chargée d'une grande portion de la dette continentale; mais elle avoit aussi de grandes reclamations à faire.

La dette de l'état de Massasuchett, étoit à 4 schellings en 1788: on pensoit généralement qu'elle seroit dépréciée. Beaucoup de personnes ne paroissoient pas vouloir se sou-

calculs de l'intérêt particulier ; créanciers, commerce, industrie, Etats-Unis, états privés, tous gagnoient à cet arrangement, à cette fusion dans la masse générale, de dettes privées, qui, pour la plupart, avoient d'ailleurs la même origine que la dette générale, c'est-à-dire, la nécessité de payer les dépenses de la guerre.

Il est plus, en effet, de l'intérêt des créanciers, de n'avoir qu'un seul débiteur solide,

---

mettre à payer toute la valeur nominale de la dette ; l'opposition venoit sur-tout de la part des propriétaires de terres, membres de la législation ; leur rapport avec les autres étoit de 2 à 1. Les commerçans devoient se joindre aux capitalistes, parce qu'ils agissent sur les mêmes principes. Les hommes de loi devoient être aussi pour ces derniers. Cependant on attendoit tout des lumières de la discussion pour vaincre les premiers, et la raison a vaincu effectivement. En Virginie, ils avoient une autre raison de s'opposer à l'adunation des dettes. On se disoit : l'impôt mis sur le tabac, qui rend 70,000 pounds, met l'état à portée de payer l'intérêt de la dette. Dans le nouveau systême, si le congrès prend l'impôt, l'appliquera-t-il aussi régulièrement au paiement de la dette de Virginie ? Le pourra-t-il ? Ne sera-t-il pas forcé, par le besoin, d'en distraire pour payer les autres dettes ? Il y a défiance. Le projet du congrès fera donc baisser le papier de Virginie ; il devoit donc y rencontrer des obstacles.

que cinq ou six, qui peuvent varier dans leur système et leur solidité. On éclaire mieux la conduite d'un seul; on est plus promptement payé, il faut moins de formalités.

Les états privés, pour payer leurs dettes, auroient été obligés d'emprunter ou d'imposer. Leurs emprunts auroient croisé ceux des Etats-Unis; ils se seroient fait concurrence, ils auroient payé l'argent plus cher.

Il n'y auroit point eu d'harmonie dans le système des impôts privés, et alors les états auroient pu blesser tel genre de culture qui se seroit desséché, telle espèce d'industrie qui auroit fui chez leurs voisins. Je vous en ai donné des exemples. Les impôts du congrès ne peuvent produire ce fâcheux effet, parce qu'ils affectent le système général de l'union. Cette opération produisoit encore une grande économie dans le paiement de la dette et la perception des impôts. Le congrès a monté une machine pour la dette générale; elle peut remplir le même office pour les dettes privées des treize états; elle épargne donc le jeu de treize autres caissiers.

Cette adunation, cette consolidation de la dette privée, éteignoit encore l'agiotage qui s'exerçoit sur cette sorte d'effets; car depuis

quelque temps, il s'étoit formé une espèce d'hommes qui, parfaitement versés dans la connoissance de tous ces papiers, couroient les certificats, les indents, depuis le New-Hampshire jusque dans les Carolines, les accaparoient, les brocantoient; et c'est encore une fois l'industrie la plus fatale, pour un peuple libre, et la plus propre à déranger les systêmes économiques de finances.

Enfin, cette *adunation* des dettes privées devenoit un nouveau lien de fédératisme; et c'est le grand motif qui a décidé tous les états. Leur intérêt, désormais, ne sera plus qu'un; la dette est commune, et bientôt viendra le temps où il n'y aura plus qu'un seul systême d'impôt intérieur, comme extérieur, pour tous.

Cependant le congrès, en prenant les dettes de tous les états, sur le compte de la confédération, n'a point voulu léser les droits d'aucun. Il les prend provisoirement, sauf à régler ensuite le compte réciproque de chacun.

On a calculé que la dette des états se monte, comme je vous l'ai dit, à 25,000,000 de piastres. Mais le congrès n'ouvre un emprunt que pour 21,500,000 liv., sauf à régler

pour l'excédent. Il a mis, à cet emprunt, les mêmes conditions qu'à celui pour la dette domestique générale.

CINQUIEME OPÉRATION.

Application de l'excédent de la recette de 1789 *au rachat de la dette publique.*

Le congrès a autorisé le président des Etats-Unis, avec divers autres officiers, à employer au rachat de telle partie de la dette qu'ils jugeoient à propos, l'excédent des sommes provenant des impôts, et destinées à payer les dépenses publiques. On les a même encore autorisés à emprunter, à cet effet, 2,000,000 de piastres à 5 pour cent.

Il paroît que la recette de 1789 a produit 1,764,000 piastres, au-delà de la dépense.

Ce moyen est un des meilleurs pour libérer un état, sans porter atteinte à la foi publique. Il soutient le crédit par le principe qui dirige ces achats mêmes. Mais il faut que cette opération résulte naturellement du bon ordre dans les affaires, ou elle n'est qu'une vaine charlatanerie. Or, étoit-ce tout-à-fait la position d'un état qui n'acquitte pas sa dette? Peut-on appliquer, à faire des profits, un

argent qui appartenoit aux créanciers de l'état ?

Quoi qu'il en soit, on doit conclure, de ces opérations, qu'il règne dans tous les états une profonde anxiété pour se délivrer du poids de la dette, un vif désir de ranimer le crédit général, une grande constance pour acheminer les Etats-Unis vers leur libération générale, et, par conséquent, vers la prospérité.

D'après ce tableau de la dette et des finances des Etats-Unis, vous devez voir, mon ami, qu'il faut en concevoir les meilleures espérances ; que tout y prend le caractère de l'ordre, de la simplification et de l'économie, et qu'il ne manque plus aux Américains, pour acquérir un crédit complet, que d'avoir plus de confiance en leurs propres forces, et de tenter une grande opération qui les mettroit tout d'un coup au niveau de leurs dépenses. Si le congrès a commis à cet égard une faute, ce n'est point sa bonne foi qu'il en faut accuser, mais sa timidité. Les déclarations qu'il a faites dans son acte, la liberté qu'il laisse à ses prêteurs, en sont la preuve. C'est un essai qu'il a tenté, et dont il pouvoit se dispenser. Le principe

doit donc rassurer sur l'opération, et ne peut porter aucune atteinte à la solidité du crédit des Etats-Unis. Il est à croire que cette faute sera réparée à la prochaine législature.

LETTRE XLIII.

Sur les Importations dans les Etats-Unis.

Si vous doutiez, mon ami, de la capacité des Américains libres, pour acquitter leurs dettes et payer les dépenses de leur gouvernement fédéral et des états particuliers, vos doutes seroient dissipés, en considérant le tableau de leurs importations annuelles.

Plusieurs politiques donnent comme un axiome incontestable, qu'il faut *importer le moins qu'on peut*, *et exporter le plus possible.* Si on entend par-là qu'il faut faire chez soi le plus possible, c'est une vérité. Mais si l'on entend qu'une nation est pauvre, quand elle importe beaucoup, cet axiome est faux. Car, si elle importe, de deux choses l'une : ou elle consomme, ou elle réexporte; si elle consomme, c'est qu'elle a de quoi payer : si elle réexporte, elle gâgne. Vous voyez, mon ami, qu'en analysant ce prétendu

axiome, il se réduit à une trivialité ou à une fausseté, et il en est à-peu-prés de même de tous les *dictums* du commerce, si fort prônés par les ignorans. Qui mieux que vous en connoît et en a dévoilé le charlatanisme?

Les importations dans les Etats-Unis ont beaucoup augmenté depuis la paix, et vous en serez convaincu en comparant le tableau suivant, et les explications qui l'accompagnent, avec des tables du lord Sheffield, qui représentent des époques antérieures à la guerre de l'indépendance. Elles m'ont été fournies par un négociant éclairé, de New-York, et la bonté des calculs m'a été confirmée par des relevés des diverses douanes des Etats-Unis, et par un des financiers les plus éclairés de ce pays.

Tableau général de l'importation des articles les plus considérables dans les Etats-Unis.

Esprits, eaux-de-vie, liqueurs spiritueuses, ... 4,000,000 gal. (1)

Vin, ... 1,000,000

(1) Le gallon est une mesure d'environ quatre pintes de Paris.

Thé bohea, ...	1,000,000 liv.
Thé hyson, ...	125,000
Sucre, ...	20,000,000
Caffé, cacao, chocolat,	1,500,000
Mélasse, ...	3,000,000
Sel, ...	1,000,000 boiss.

On importe en outre pour plus de 20,000,000 de piastres, d'autres articles, que les Anglois appellent *dry goods*, marchandises sèches.

Le tableau général que je viens de vous présenter, a été dressé d'après le tableau des importations faites à New-York pendant trois années ; on a pris cette base, qui ne paroît pas contestée, *que New-York fait la cinquième partie* (1) *des importations générales des Etats-Unis.*

Esprits. — L'importation des esprits, eaux-de-vie, rum, etc., en 1784, dans l'état de New-York, a monté à 1,200,000 gallons,

(1) Tel est aussi le rapport adopté par M. Swan, dans son ouvrage sur *les causes qui s'opposent aux progrès du commerce entre la France et les Etats-Unis*, Voyez p. 116.

Cet ouvrage ne sauroit être trop médité par les négocians françois qui voudront enfin s'ouvrir un commerce utile et lucratif avec les Etats-Unis. — Il se trouve chez Potier de Lille, n°. 5, rue Favard.

et dans la Pensylvanie, à 1,000,000. Vous voyez par-là que, si l'on estime l'importation générale, d'après ces faits, elle se monte à près de 5,000,000 de gallons.

M. Swan dit (1) que la France pourroit fournir 1,500,000 gallons d'eaux-de-vie, ce qui fait environ 30,000 bariques d'eaux-de-vie par an. — Quelle immense importation ! et elle n'est point une chimère, quand on pense que nos eaux-de-vie sont très agréables aux Américains, moins chères que le rum de la Jamaïque, qui vient d'ailleurs d'être prohibé par les Anglois, bien supérieures en qualité aux taffias de nos îles françoises, que les Américains trouvent détestables, et qui seront sans doute un jour perfectionnés sous le régime de la liberté.

Vins. — Vous verrez encore qu'on a porté trop bas la quantité importée des vins étrangers. Le Madère en fait à peu-près la cinquième partie. Telle a été l'importation en 1784.

A New-York, ... 290,000 gallons.
En Pensylvanie, ... 280,000.

M. Swan pense (2) qu'on peut porter, sans

(1) *Ibid.* page 131.
(2) *Ibid.* page 28.

exagération, cet article à plus de 5,000,000 de gallons, à raison d'un gallon par personne; car il évalue la population des Etats-Unis à ce nombre. Mais il recommande aux négocians, sur-tout, la bonne foi dans leurs envois; car il se plaint qu'on a inondé les Etats-Unis de mauvais Bordeaux, dont le discrédit a réfléchi sur les autres vins de France (1).

Thés. — On a importé, en 1784, du thé bohea,

A New-York, ...	400,000 liv.
En Pensylvanie, ...	344,000

Du thé hyson,

A New-York, ...	15,000
En Pensylvanie, ...	44,000.

---

(1) M. Swan donne la préférence aux vins blancs de *Grave*, de *Pontac*, de *Saint-Brise*, er ensuite à ceux de *Souterne*, *Prignac*, *Barsac*. — Parmi les vins rouges, il préfère le *Château-Maigol*, le *Segur*, le *Haut-Heiss*, *La Fite*, etc.

Je cite ce jugement; c'est un Américain qui parle, et il importe aux négocians de consulter les Américains même sur ces objets.

J'ai bu d'excellent Champagne à Boston et à New-York, et de bon Bourgogne à Philadelphie: ce qui prouve qu'avec quelques précautions, ces vins peuvent supporter la mer.

C'est

C'est un tribut pesant que les Américains paient à la Chine ; ce besoin est un fléau que les Anglois leur ont communiqué et qui ne disparoîtra pas si facilement. On porte trop bas, dans le calcul, la consommation des thés fins ; elle monte à plus de 200,000 liv., année commune : ce qui vous prouve que l'aisance ou le luxe augmentent.

Remarquez, je vous prie, que la Pensylvanie importe une plus grande quantité de fins thés ; c'est qu'elle en consomme d'avantage ; c'est que l'aisance est plus générale dans la Pensylvanie. Car la différence dans les prix est énorme ; elle va de 1 liv. 10 sols à 12 ou 15 francs la livre.

Sucre. — La quantité de 20,000,000 portée ici, paroît au-dessous de la vérité, quand on la compare à la quantité de thé et de café consommés dans les Etats-Unis, et à celle des pâtisseries, où le sucre est un des ingrédiens. Quoi qu'il en soit de ce calcul, il résulteroit, si l'on compte quatre millions d'individus dans les Etats-Unis, que chacun consomme, l'un dans l'autre, cinq livres de sucre.

Observez 1°. que l'on cave ici au plus bas, et 2°. que l'on n'y porte point en ligne de

compte le sucre d'érable dont les cultivateurs américains consomment une grande quantité ; ni 3°. le sucre rafiné dans les Etats-Unis même. Il ne seroit pas difficile de prouver que la consommation est de plus de trente millions, c'est-à-dire huit livres environ par tête.

Quelle différence de cette consommation à la notre ! La France devroit, d'après ce calcul, consommer 200,000,000 de livres de sucre, et la consommation ne passe pas 80,000,000.

Par ce trait on doit juger de l'aisance des deux pays.... Les domestiques mangent du sucre dans les Etats-Unis ; et combien peu d'artisans, même chez nous, peuvent atteindre à cette denrée nécessaire, regardée comme une superfluité !

Ce fait doit vous fournir, mon ami, une autre observation bien précieuse. Les Américains libres tirent ces 20,000,000 de sucre de nos îles, d'où l'exportation en est sévèrement prohibée : à quoi servent donc les prohibitions, pour deux peuples voisins qui ont des besoins réciproques ? A quoi serviroient-elles sous un régime libre, où les lois prohibitives sont bien plus abhorrées? N'est-ce pas une invitation aux gouvernemens, de

briser des barrières qu'on franchit aussi facilement?

La quantité de sucre importée en 1784, dans la Pensylvanie, a monté à 8,207,000 liv.

Café, cacao, etc. importé en 1784,

A New-York, ... 220,000 liv.

En Pensylvanie, ... 704,000.

Mélasse. — Cet article a été importé franc de droits, à New-York, jusqu'au premier août 1788. Depuis, trois mois d'importation ont donné 300,000 gallons ou, par an,

New-York, ... 1,200,000 gall.

Pensylvanie, ... 564,000.

Ce dernier article e.t moins considérable en Pensylvanie, parce que les habitans cherchent à y discréditer l'usage du rum, ce qui sera un grand avantage pour la morale et la santé.

Sel. — L'importation du sel, en 1786, à New-York, a monté à 160,000 boisseaux. On y estime la consommation, par tête, à un tiers de boisseau, c'est-à-dire vingt livres.

Cette évaluation est au-dessous de la réalité; il en résulteroit d'ailleurs que l'importation devroit être de 80,000,000 de liv., au lieu de 60,000,000, ou 1,000,000 de boisseaux portés dans le tableau général.

Les marchandises qui payoient des droits d'après leur valeur, montèrent, en 1784, à New-York, à plus de 8,000,000 de piastres; mais, depuis, cette importation a diminué de moitié, soit qu'elle se soit répartie dans d'autres ports, soit que l'importation des objets de luxe ait diminué, soit que l'élévation des manufactures de plusieurs articles l'ait réduite.

Le lord Sheffield estimoit, en 1774, les importations en Amérique, à 4,000,000 de liv. sterling, indépendamment des importations de l'Irlande, et de celles du commerce clandestin.

Ce n'est pas exagérer que de porter l'augmentation de cette importation à un cinquième de plus, ou 5,000,000 de livres sterling, ou 120,000,000 de livres tournois.

On voit d'après le relevé des douanes, fait en Angleterre en 1787, que les importations de cette île dans les Etats-Unis, ont prodigieusement augmenté.

Douterez-vous, maintenant, qu'en mettant même de légers droits sur cette importation, l'Amérique ne soit en état de subvenir à ses dépenses, et à l'acquittement de l'intérêt de la dette. L'expérience, déjà tentée en 1789,

doit ouvrir les yeux. L'acte du congrès, du premier juin 1789, n'impose que de modiques droits, et le produit a surpassé toutes les espérances.

Pour vous donner une idée de ces droits, je vous citerai les articles suivans : — Esprits distillés ; par pinte, deux cents ou 2 sols. — Les vins de Madère, par quatre pintes, 18 s. — Les autres vins (1), 10 s. — Cassonade, par livre, 1 s. — Fromage, par livre, 4 s. (2). — Thé bohea, par livre, 6 s. — Thé souchong, 10 s. (3), etc.

D'un autre côté, si vous voulez lire dans l'avenir le sort que le ciel prépare aux Américains, écoutez les calculs de M. Swan (4). — D'après le calcul incontestable de M. Franklin, et du professeur Wiglesworth, qui garantissent que la population des Etats-Unis double tous les dix-huit ans, nos importations, qui montoient en 1774 à 70,000,000, doivent monter, en 1792, à 140,784,000 liv.,

(1) Vous voyez, par cet article, que les Américains consultent les intérêts des François.

(2) Les Américains en fabriquent.

(3) Ce droit est plus fort pour les thés venant sur des vaisseaux étrangers.

(4) Voyez Causes, etc., page 117.

à raison de six millions cent vingt-neuf mille trois cent cinquante-six individus; en 1810, à 281,588,000 liv., à raison de douze millions deux cent cinquante-huit mille sept cent douze consommateurs; et par cette progression, plus que probable, nos importations, en 1846, iroient à 1,126,352,000 livres, à raison de quarante-neuf millions d'habitans.

Avant de terminer cette lettre, je dois vous énumérer rapidement les articles manufacturés, dans lesquels les Américains veulent faire concurrence à ceux d'Europe.

Chapeaux, bottes et souliers, voitures de toute espèce, harnois, faux, houes et autres instrumens d'agriculture, cardes pour la laine, le coton, gants, papier de tapisserie, jouets d'enfans, porter, bière, beurre, fromage, moutarde, huile de lin, chandelle, sucre, etc. etc.

Cependant les droits imposés sur ces articles ne sont pas assez considérables, pour que nous ne puissions en importer en Amérique avec avantage, pourvu que nos commerçans consultent le goût de ces habitans. — Je vais parcourir quelques-uns de ces articles, et cette énumération pourra servir de supplément, et quelquefois de correctif,

aux articles corrélatifs de notre ouvrage *sur la France et sur les Etats-Unis*.

Chapeaux. — La forme des nôtres ne convient pas aux Américains. Leur sécheresse leur déplaît. Ils préfèrent les leurs. On en manufacture par-tout ; ils sont néanmoins assez chers. Les droits sur les étrangers sont de sept et demi pour cent de la valeur.

Voitures. — Les Américains ont des voitures diligences, coupées, phaétons, sulkeys, ou voitures à une place, chair ou cabriolet à deux places, toutes voitures excellentes, avec roues légères et bonnes, bon ressort, moitié moins chères que les nôtres (1). Les voitures étrangères sont chargées de quinze pour cent de la valeur.

Soie. — Ils préfèrent, pour homme, en veste et culotte, le satin, qu'ils portent toute

(1) Les François qui passent en Amérique, y transportent souvent leurs voitures : car ils croyent arriver chez des Sauvages. M. Crevecœur, me racontoit qu'un jour il vit descendre un de nos gentillâtres, avec une de ces lourdes chaises de postes, si fort à la mode jadis. Elle excita la surprise des Américains qui ne pouvoient concevoir, qu'un pareil meuble vînt d'un pays civilisé. Le consul de France, pour l'honneur de sa nation, se hâta de l'enterrer dans une remise.

l'année. Les femmes portent les taffetas lustrés, etc., préfèrent nos rubans, etc. Cet article peut devenir très-considérable; M. Swan le porte à 3,000,000 liv. : le droit général est de sept et demi pour cent de la valeur.

Poudre à cheveux. — Celle de France y est recherchée.

Livres françois. — Le meilleur ne réussira pas ici — Il y a très-peu de personnes sachant la langue françoise.

Livres anglois. — Très-chers. Bien plus chers qu'à Londres. — Ce seroit un bon article, s'il y avoit beaucoup de lecteurs; mais j'en doute. — C'est un commerce dont les profits sont lents et précaires.

Papiers. — *Papiers tentures.* — Je vous ai dit qu'il y avoit une quantité de moulins à papiers dans les Etats-Unis; je vous ai parlé de celui de M. Fisher. Il emploie des procédés plus simples qu'en France, les cilindres d'Angleterre, et ne fait point macérer les chiffons. Son papier est moins cher que celui de France. Cependant le papier d'Europe se vendra toujours avec avantage, parce que la consommation en est immense.

Quant au papier de tenture, il y a encore plus d'avantage à en exporter, parce que

celui fabriqué en Amérique est bien plus cher, à raison de la main-d'œuvre.

Plâtre de Paris. — Croiriez-vous que c'est un objet très-recherché par les cultivateurs américains? Ils ont éprouvé qu'il fertilisoit leurs terres. Plusieurs expériences faites sur deux arpens voisins, ont prouvé que le plâtre faisoit produire à celui sur lequel on en mettoit, une double récolte. On a trouvé du plâtre dans la baye de Fundy, dans la nouvelle Ecosse, mais il n'est pas aussi bon que celui de Paris.

Vaisselle plaquée. — Les Américains en font usage, et la consommation ne peut que s'en augmenter chez ce peuple : d'abord, parce qu'il aime la propreté, et, en second lieu, parce qu'il ne peut atteindre au luxe trop cher de la vaisselle d'argent. — Les Anglois leur fournissent cet article. Nos fabriques devroient les rivaliser pour cette vaisselle économique.

Il y a pour l'économie, comme vous l'avez bien démontré, les sept huitièmes de différence entre la vaisselle d'argent et la vaisselle plaquée.

En deux ans de temps vous avez gagné le prix de la vaisselle plaquée ; car ce prix est plus

qu'égal à l'intérêt de l'argent employé dans la même quantité de vaisselle d'argent (1).

Vinaigre. — Les Américains ne recherchent pas beaucoup l'étranger. Le leur n'est pas fort. L'importation doit être petite.

Huile d'olive. — Les Américains n'en font pas une grande consommation; ils n'aiment pas l'huile qui sent son fruit ; ils la veulent très-claire. Mangeant de la salade chez le général Washington, je fus surpris de n'en point trouver ; il n'en faisoit pas d'usage. Dans le nord, elle est plus commune.

Fruits secs. — Ils font venir de gros raisins de Madère, et commencent à en tirer de Marseille.

Au surplus, si nos négocians veulent y importer d'excellens draps, des toiles fines (2), perses, taffetas, cotonades, miroirs, vitres, batistes, blondes, dentelles, parapluies, etc., ils trouveront une très-grande consomma-

---

(1) Voyez les *Opinions d'un créancier de l'état*, etc., par M. Clavière.

(2) Il est très-certain cependant qu'il s'est vendu cette année (1788), à Philadelphie, bien moins de toiles et de draps anglois que par le passé. On attribue ce déficit à la multiplicité des manufactures du pays.

tion (1) ; mais je leur conseille de lire auparavant les articles de l'ouvrage sur la France et sur les Etats-Unis, qui concernent ces objets. J'ai vu les Américains applaudir à la justesse des réflexions qu'ils contenoient, et s'étonner que les négocians françois n'eussent pas suivi ces judicieux avis. Ils sont en général désolés du peu de connoissances et de bonne foi qui dirigent leurs assortimens.

On ne peut pas, en effet, se faire une idée des envois faits par les marchands de France aux Américains.

On demande à l'un la meilleure poudre : il envoie du son, mêlé avec de la farine.

L'autre envoie du vin de Grave aigre, ou du Provence médiocre, pour de l'excellent claret.

Au lieu de bons draps, on expédie des draps légers.

Mais il ne suffit pas que les négocians, s'élevant enfin aux nobles conceptions d'hommes libres, traitent avec les Américains comme avec des frères ; il faut que le gouvernement de France les seconde, qu'il éloigne les obs-

---

(1) M. Swan a calculé que l'importation à faire pour la France pouvoit monter à plus de 40,000,000.

tacles qui s'opposent aux liaisons que la nature commande à ces deux peuples. Il faut qu'il réduise les mesures et les poids à une mesure commune (1) ; il faut qu'il simplifie les lois sur le commerce ; il faut qu'il encourage et qu'il protège, dans divers ports, des magasins d'entrepôt pour les denrées américaines, et d'assortiment, pour les marchandises françoises ; il faut, sur-tout, qu'il établisse des paquebots réguliers (2), et qui

(1) La variation des mesures sera, tant qu'elle subsistera, un obstacle considérable au commerce en France. — Un marchand américain qui spécule, veut savoir ce qu'il gagne ; et ne connoissant pas les mille et une mesures de France, il ne peut savoir ce que vaudra son boisseau de bled : il craint d'être trompé, et il ne spécule point. — L'assemblée nationale s'est déjà occupée de ce point important. Elle a, d'après le rapport de l'académie des sciences, adopté une base générale de poids et de mesures. Il ne s'agit plus maintenant que de l'appliquer aux usages du commerce.

(2) Les paquebots françois ont été suspendus depuis avril 1788. J'ai déjà marqué les conséquences fâcheuses qui en étoient résultées pour le commerce. On les a rétablis depuis ; mais leur irrégularité n'est pas propre à donner de la confiance. Elle est, au surplus, le résultat de la révolution. Il faut espérer que, lors de la prochaine législature, on s'occupera d'un meilleur plan ; qu'on écartera jusqu'à la possibilité du soupçon que le secret des lettres soit

ne soient plus infectés d'abus comme les précédens (1). Car, sans de pareils paquebots, il est impossible de jeter les fondemens d'un grand commerce avec l'Amérique.

---

violé. Car l'idée, généralement répandue en Amérique, que le précédent gouvernement françois se faisoit un jeu de cette perfidie, engageoit le congrès et les membres du pouvoir exécutif à employer des voies détournées pour faire parvenir leurs lettres. — Comme la résurrection de ces paquebots a pour objet d'ouvrir un grand canal de communication, que ce canal doit être d'abord coûteux, il est nécessaire que la nation seule se charge des frais, et qu'elle n'abandonne point cette entreprise à des compagnies dont les vues intéressées renverseroient son but. Il faut qu'elle fasse un sacrifice, comme le gouvernement anglois. Ce gouvernement envoie, tous les mois, un paquebot en Amérique. Il loue les navires qui font ce trajet à raison de 2,000 liv. sterl., ou environ 50,000 liv. chacun par an. Ces vaisseaux ont, ou doivent avoir, trente hommes d'équipage. Celui sur lequel je suis revenu à Falmouth n'avoit que vingt-trois hommes; il étoit de trois cents tonneaux environ, excellent voilier. Les Anglois ont quatre paquebots pour l'Amérique, quatre pour Lisbonne, douze pour les Indes occidentales, qui font le service tour-à-tour. Les gages des matelots sont de 30 schellings, du maître, 40, etc.

(1) La plus grande déprédation a régné dans la manutention des paquebots de France. J'ai vu le procès-verbal du premier voyage en Amérique du paquebot n°. 1, construit

à Saint-Malo, et qui a coûté près de 150,000 liv. Ce procès-verbal est signé du capitaine, M. Souville. Il y est constaté qu'on y avoit employé les plus mauvais bois ; que la plupart des planches se retiroient et laissoient des coutures ; que la chambre même des passagers étoit presque toujours remplie d'eau ; que les voiles étoient d'une mauvaise toile, que toutes s'étoient déchirées, que pas une seule ne restoit en arrivant à New-York ; que le gouvernail étoit d'un si mauvais bois, qu'il avoit cassé ; qu'au lieu d'ancres de 2,600, on ne lui en avoit donné que de 1,600 ; qu'au lieu de bons matelots, on lui avoit donné, à 21 liv. par mois, des goujats, des poulailliers, qui avoient déclaré n'avoir jamais servi comme marins ; qu'on l'avoit forcé de prendre comme charpentier, à 18 liv. par mois, un homme qui n'entendoit rien à ce métier ; que les passagers s'étoient plaints d'être horriblement logés, de n'avoir ni matelas, ni couvertures, ni rideaux, d'être mal nourris, etc.

Enfin, il paroît que ce vaisseau étoit entièrement incapable de faire un second voyage. Les habitans de New-York ne pouvoient concevoir qu'un bâtiment aussi affreux, aussi mal construit, l'eût été en France.

Voilà les fruits d'un gouvernement despotique. Les entreprises, où le bien public est le plus intéressé, sont données à la faveur, à l'intrigue. La responsabilité étant nulle, les gaspillages les plus scandaleux s'y commettent, restent impunis ; et l'industrie nationale, calomniée, discréditée au dehors, se voit fermer tous les canaux de commerce avec les étrangers.

LETTRE XLIV.

Sur l'Exportation des Etats-Unis d'Amérique.

Si quelque tableau peut donner une haute idée de la prospérité vers laquelle marchent rapidement ces républiques confédérées, c'est celui de leurs exportations, toujours croissantes. Il est difficile de pouvoir même énumérer, tous les articles manufacturés qu'exportent maintenant, de leurs pays, les Américains, et dont presque la moitié leur étoit jadis inconnue. Parmi les denrées et manufactures principales qui fournissent à cette immense exportation, il faut distinguer la construction des vaisseaux, les farines, le riz, le tabac, les fabriques de laines, de lin, de chanvre, de coton ; les pêcheries, les huiles (1), les forges et les divers ou-

(1) On ne conçoit pas comment des hommes à politique étroite ont voulu décourager en France cette branche d'exportation d'Amérique. Il est bon, sans doute, de protéger et de favoriser les établissemens des quakers de Dunkerque ; mais il ne faut pas dessécher ceux qu'ont formés

vrages de fer et d'acier, les instrumens de culture, les clous, le cuir, et les nombreux articles dans lesquels on l'emploie; le papier et l'imprimerie, le carton, les cartes, le parchemin, la potasse et la perlasse, le tabac à fumer et rapé, les chapeaux de toute qualité, les mâtures (1) et autres bois de construction, la menuiserie et les ameublemens, les cordages et cables, les voitures, la fonderie, la fabrique d'étain, de cuivre, de plomb; les verreries, la fabrique de poudre à canon, de fromage, de beurre; les callicots, les toiles peintes, l'indigo, les fourrures (2), etc. etc.

---

d'autres Américains au Havre et à Rouen. Par la concurrence, nous pouvons espérer d'avoir l'huile fine de baleine à 60 ou 65 liv. le quintal: on la rend supérieure, par quelques procédés, à celle d'olive, qui coûte plus de 100 liv. le quintal. L'huile de baleine ne payoit, d'après l'arrêt du conseil de 1784, que 7 liv. 10 sous par baril de 520 liv.; elle paye maintenant 6 liv. par quintal.

(1) Presque tous les états de l'Europe qui ont une marine seront obligés un jour de recourir aux Américains. Les bonnes mâtures du nord deviennent rares et chères: on sait que les Russes gardent pour eux les plus beaux mâts, donnent aux Anglois ceux de la deuxième qualité, et le rebut aux autres nations.

(2) C'est une partie qui, pendant quelque tems, et lors-

Obligé

Obligé de me circonscrire ici, je ne vous citerai que quelques articles principaux, pour vous donner une idée de l'accroissement rapide des manufactures dans ce pays, depuis la révolution.

La construction des vaisseaux est, et deviendra, une des fabriques les plus lucratives pour les Américains (1), comme nous l'avons observé dans notre ouvrage sur les Etats-Unis. Ils l'avoient déjà sous le gouvernement de l'Angleterre; mais ce qu'ils n'avoient pas, c'est la fabrique de tout ce qui est nécessaire pour l'équipement et grément d'un vaisseau. La toile à voile, par exemple, se fabrique maintenant dans les Etats-Unis.

---

que les Américains seront maîtres des forts, leur produira un grand bénéfice, si l'on en juge au moins par celui qu'il donnoit aux Anglois. La totalité des ventes à Londres, en 1777, se monta à 133,941 liv. sterling.

(1) Il n'est aucun port d'Europe où elle puisse se faire à aussi bon marché. Un bon vaisseau de chêne vert et de cèdre, de 200 tonneaux mesure de charpentier, peut être équipé en entier, à Philadelphie, à raison de 14 pounds, monnoie de Pensylvanie, le tonneau; et il n'est aucun port d'Europe où l'on puisse construire et équiper un pareil vaisseau, de chêne seulement, à moins de 20 pounds de Pensylvanie, ou 12 liv. sterling.

Le beau vaisseau de M. Shaw, *le Massasuchett* de huit cents tonneaux, destiné pour le commerce des Indes orientales, a été équipé avec des voiles et des cables et cordages de la manufacture de Boston. Trois autres vaisseaux, destinés pour ce même commerce, ont été gréés par les fabriques de ce pays. La manufacture de toile à voile de Boston peut fournir deux mille verges de toile, par semaine.

Les brasseries de bière augmentent ici prodigieusement, et remplacent les funestes distilleries; il y en a quatorze dans la seule ville de Philadelphie. Cette augmentation a décidé les laboureurs à augmenter la culture de l'orge et du houblon, dont on recueille ici la plus belle qualité.

Quoique les fabriques de laines et de draps soient encore dans l'enfance, cependant les ouvrages qui en sortent, donnent les plus belles espérances pour l'avenir. La manufacture de draps de Hartford en a fabriqué plus de cinq mille verges, depuis le premier septembre 1788, jusqu'au premier septembre 1789. Il y en avoit d'une très-bonne qualité, qui ont été vendus jusqu'à 5 piastres, ou 26 livres 5 sols la verge.

La manufacture de laine établie à Water-town, dans le Massasuchett, par M Faulkner, promet beaucoup, et engage les cultivateurs à porter leur attention sur la multiplication des moutons.

La culture du chanvre et du lin (1) a prodigieusement augmenté par-tout. Non-seulement elle a fourni les fabriques de cordages et toiles du pays, mais on a pu en exporter une grande quantité, ainsi que de la graine de lin.

Vous savez quels rapides progrès a fait l'Irlande dans ce genre, depuis qu'elle a en partie recouvré son indépendance. En 1701, l'exportation de la toile montoit à 50,000 liv. sterling environ. En 1771, elle étoit de 1,895,000 liv. sterling.

Les Américains espèrent, et ont raison d'espérer, des accroissemens encore plus rapides.

La filature du coton réussit également. Les machines d'Arkwrithg sont connues, et serviront de modèles à d'autres.

Nous l'avons remarqué avec justesse et vérité, les forges sont un genre de fabrique

(1) L'état de New-York seul en a exporté, en 1788, plus de 200,000 boisseaux.

auquel la nature appelle les Américains libres. Bois, mines métalliques, mines de charbon (1), elle leur a prodigué tout ce qui peut être propre à former avec succès ces ateliers utiles, où se fabriquent tous les instrumens nécessaires à la culture, à la construction des vaisseaux et des maisons, etc. Aussi n'est-il pas de travail qui emploie autant de mains. Dans les seuls états de Pensylvanie, du Nouveau-Jersey et de Delaware, on fabrique annuellement environ trois cent cinquante tonneaux d'acier, et six cents de fer, de clous, baguettes de fer, etc. On exporte maintenant, de l'Amérique, des clous, des machines à carder la laine et le coton. Ces cardes sont, et moins chères, et supérieures en qualité à celles des Anglois, auxquels les Américains en vendent maintenant.

On compte, dans les mêmes états, soixante-trois moulins à papier, qui en fabriquent pour 250,000 piastres; je ne comprends pas dans ce calcul l'état du Connecticut, qui en a fabriqué, l'année dernière, environ

---

(1) Le charbon de Virginie s'importe, comme lest, par les vaisseaux de Philadelphie.

cinq mille rames, vendues à-peu-près 9,000 piastres. Ce genre de manufacture ne peut aller qu'en augmentant, parce que par-tout s'établissent des imprimeries et des gazettes. On a vu, à-la-fois, quatre imprimeurs entreprendre une édition de la Bible, sur papier d'Amérique, avec caractères américains, et gravures faites par des Américains.

La prodigieuse consommation qui se fait, dans les Etats-Unis, de verres, de bouteilles, de verres à fenêtres, fait aussi multiplier les verreries. On assure que celle de la Potowmac emploie plus de cinq cents personnes. Et combien cette consommation augmentera, quand les canaux qui se préparent sur les grandes rivières auront allégé le coût du port des denrées ! M. de Fer a calculé qu'en France, où les routes sont en général bien entretenues, la différence des frais est de 1 à 150. Que sera-ce donc ici, où les routes, étant moins solides, doivent rendre le voiturage plus cher ?

Les Américains commencent à imprimer les callicots, les cotons, les toiles. Il existe dans le voisinage de Philadelphie une manufacture dirigée par MM. Hewson et Taylor, qui obtient assez de succès.

La fabrique de la poudre à canon occupe encore beaucoup d'ouvriers. On compte, dans le seul état de Pensylvanie, vingt-un moulins à poudre capables de manufacturer six cent vingt-cinq tonneaux de poudre. Elle se vend en détail, à raison de 5 piastres les vingt-cinq livres, ou à 16 piastres le cent. On calcule que c'est un article de 200,000 piastres par an. Le plus beau moulin, dans ce genre, est celui de M. Miller, près Francfort.

Les rafineriés de sucre s'accroissent avec la même rapidité. La Pensylvanie importe, année commune, 5,692,848 livres de cassonade, et n'importe en pains de sucre que 4,480 livres. — Depuis mars 1785, jusqu'en mars 1786, cet état importa 8,406,000 livres de cassonade, et en réexporta dans les autres états 6,667,687 livres. Cependant les autres états commencent à rafiner le sucre. En 1787, on en exporta de Boston 67,752 livres en pains de sucre.

Un grand article de commerce des Etats-Unis est le bled et la farine, et les calculs suivans vous donneront une idée des accroissemens en ce genre. — L'exportation de la farine en Pensylvanie fut, en 1786, de

150,000 barils (1) ;—en 1787, de 202,000;—en 1788, de 220,000 ; — en 1789, de 360,000. Cette exportation a dû employer 120,000 tonneaux.

Il y avoit, en novembre 1788, dans la Delaware, deux bâtimens françois qui chargeoient de la farine pour la France ; et l'on étoit tenté de nous plaisanter quand, à Paris, l'année précédente, nous annoncions que les François avoient besoin, pour s'alimenter, de recourir aux bleds américains.

Je ne peux pas m'arrêter plus long-temps sur les détails, et je veux vous présenter en masse les grands changemens qui se sont faits à cet égard dans le commerce de l'Amérique.

---

(1) Cette exportation employa quatre cents navires. Voici les ports où elle se fit :

Ports anglois	51,053 barils.
—— françois, ...	1,829
—— espagnols, ...	17,805
—— hollandois, ...	18,800
—— danois, ...	7,466
—— portugais, ...	7,645
—— Hambourg, ...	595
—— Breme, ...	30
Ports divers des Etats-Unis, ...	48,245

En prenant les importations faites pendant onze années, depuis 1762 jusqu'en 1773, de l'Angleterre, dans l'étendue qui constitue maintenant les Etats-Unis, on a calculé qu'année commune elles montoient à 10,792,906 piastres et 66 cents.

Pendant le même temps, l'exportation de l'Amérique, année commune, étoit de 5,562,004 piastres et 44 cents.

Il y avoit donc, chaque année, une balance contre l'Amérique de 5,230,902 piastres et 22 cents.

Voici maintenant le revers de ce tableau, à la vue duquel tous les Américains doivent se féliciter de leur indépendance.

Dans les débats qui ont eu lieu dans la chambre des représentans du congrès le 15 mai 1790, M. Maddison, dont vous connoissez le jugement et l'exactitude pour les faits, M. Maddison, qui calculoit au plus bas, établit que le total des importations d'Europe en Amérique montoit, chaque

	piastres.
année, à	13,506,666 $\frac{2}{3}$
Des Indes occidentales, à .	4,121,946 $\frac{2}{3}$
Faisant au total	17,628,613 $\frac{1}{3}$

D'un autre côté, le même membre établit

que les exportations de l'Amérique pour l'Europe montoient, par an,

	piastres.
à	14,233,101 $\frac{1}{3}$
Aux Indes occidentales . . .	4,184,675 $\frac{1}{2}$
Total	18,417,776
Balance en faveur des Etats-Unis, ...	789,163

En adoptant les calculs des écrivains anglois, qui ne portent pas si haut la balance que l'Angleterre avoit en sa faveur avant la guerre; en ne portant cette balance, année commune, comme ils le prétendent, qu'à 2,210,837 piastres, il résulte, en joignant à cette somme celle de 789,163 piastres pour la solde maintenant en faveur des Etats-Unis, que les Américains ont accru leur commerce de plus de 3,000,000 de piastres depuis la révolution; et observez que cet accroissement tombe sur des articles du cru de l'Amérique, et fabriqués dans son sein. Ainsi l'augmentation du commerce entraîne ici l'augmentation de la culture et de la population.

Je pourrois vous citer une foule d'autres faits qui vous prouveroient l'accroissement

prodigieux du commerce (1) dans les Etats-Unis. En voici un, que je prends entre cent autres.

	pounds.	sch.
L'exportation de Philadelphie en Europe, en 1769, fut de . .	272,391	16
En 1773, de	212,155	7
Du 1er août au 31 décembre 1789, c'est-à-dire, pendant cinq mois, la totalité de l'exportation de Philadelphie a été de .	1,113,239	
L'importation a été de . . .	841,068	

Autre fait.

Le relevé des droits sur le tonnage, dans cette ville, depuis le 1er octobre 1787 jusqu'en octobre 1788, donne	72,079 tonn.
De 1788 jusqu'en 1789, . . .	86,969
En 1789, on bâtit à Philadelphie, en navires, ...	3,991

---

(1) Plusieurs personnes très-éclairées, en Amérique, ont imprimé différentes brochures sur l'augmentation du commerce et des manufactures des Etats-Unis; brochures qui méritent d'être lues. Telles sont les *Recherches sur les principes d'un systême commercial de M. Tench Cox*, Philadelphie, 1787; la *Lettre de M. Bingham, sur l'ouvrage de lord Sheffield*; l'*Arithmétique nationale* de M. Swan, dont nous avons cité ci-dessus un autre bon ouvrage.

En février 1790, il y avoit 4,400 tonneaux commandés.

On calcule enfin que la navigation de Philadelphie emploie maintenant près de 116,000 tonneaux ; et si cette navigation ne forme que le cinquième de celle des Etats-Unis, il en résulte qu'elle est de près de 600,000 tonneaux : de ces 600,000 tonneaux, plus de la moitié est américaine, le reste est composé de vaisseaux étrangers. Les Anglois font à-peu-près les deux tiers de cette dernière moitié.

Vous vous rappelez, mon ami, que lord Sheffield portoit à près de 4,000,000 de livres sterling les exportations de l'Amérique; on peut assurer, d'après l'augmentation du tonnage, les relevés des douanes, les calculs des négocians et des financiers éclairés, que cette exportation monte maintenant à environ 5,200,000 de livres sterling.

L'augmentation du commerce a dû nécessairement augmenter le prix des denrées, sur-tout dans les articles où il y a eu une demande subite et considérable. Vous en jugerez par la table suivante, où l'on compare deux années éloignées.

Prix de divers articles à Philadelphie, le 15 mai 1767 et le 15 mai 1790.

	15 mai 1767.		15 mai 1790.	
	schell.	den.	schell.	den.
Farine, par baril ou quintal, ...	16	6	34	6
Tabac, ...	15 à 30	6	16 à 60	
Riz, ...	17		22	
Bled, boisseau, . .	6		13	
Graine de lin, . . .	6		4	6
Bœuf, baril, . . .	55		45 à 60	
Porc, ...	75		55 à 67	
Poix, ...	16		22	6
Gaudron, ...	12		13	6
Sucre rafiné, quint.	50		57 à 70	
Pain pour navires, quintal, ...	16	6	26	

Vous observerez deux articles qui, dans cette table comparée, ont seuls diminué de prix, la graine de lin et le bœuf salé. La diminution est due à l'immense culture du lin, et aux salaisons qui s'entreprennent maintenant par-tout.

LETTRE XLV.

Sur le Commerce des Américains aux Indes orientales, et en général sur leur navigation.

C'EST dans ce commerce, mon cher ami, que vous voyez se développer davantage l'esprit entreprenant des Américains. L'espoir d'économiser sur les marchandises des Indes orientales, qu'ils tiroient ci-devant par la voie de l'Angleterre, a été leur premier mobile ; et cette économie est immense, si vous en jugez par la grande consommation que les Américains font de thé, et par la cherté de cet article en Angleterre. En 1761 les colonies anglo-américaines firent à la Grande-Bretagne une remise, en piastres, de 85,000 l. sterlings, uniquement pour le thé ; et depuis, la consommation a triplé.

Mais un autre motif qui a porté tant de vaisseaux américains dans les mers de la Chine et du Bengale, a été le dessein d'inonder de marchandises de l'Inde, l'Amérique méridionale, les îles espagnoles (1), celles des autres

(1) L'Espagne, par son réglement de 1778, a ouvert

nations, et en général, tous les états européens, et d'y emporter la préférence par le bon marché. Ce projet n'est pas sans fondement. La nature des choses appelle les Américains à être les premiers *voituriers marins* de tout l'univers. Ils construisent les vaisseaux à deux tiers de moins que les Européens ; ils naviguent avec moins de matelots, avec moins de frais (1), quoiqu'ils nour-

---

vingt-quatre ports pour le commerce avec ses colonies, excepté avec le Mexique ; mais quoiqu'elle ait beaucoup diminué des anciennes entraves, elle en a laissé subsister assez pour inviter à la contrebande, en excluant, par exemple, les vins, huiles, eaux-de-vie, bas de soie, cotonades, etc., de l'étranger ; articles recherchés par les colons. — Or, c'est aux Américains qu'il convient de les approvisionner de ces articles.

(2) Voici le détail des frais d'embarcation d'un navire, expédié de Boston en 1786.

Armement d'un brigantin de Boston, du port de 150 tonneaux.

	piast.	liv. tourn.
Le capitaine, à 4 pounds par mois, . .	13 $\frac{1}{2}$	70
Il jouit du privilége de 5 pour cent sur la vente de la cargaison, de 2 $\frac{1}{2}$ pour cent sur l'achat du second fret.		
De 5 pour cent de privilége à bord, c'est-à-dire, sur cent boucauts de tabac, il peut en avoir à lui cinq.		

rissent bien leurs matelots ; ils naviguent avec plus de sureté, plus de propreté, plus d'intelligence, parce que l'esprit d'égalité qui

	piast.	liv. tourn.	
Ci-contre . . , ...	13 ½	70	
Le lieutenant a, par mois, ...	9	47	5 s.
il est nourri à la table du capitaine, a 3 pour cent de privilége dans la cargaison, c'est-à-dire, sur cent cinquante boucauts, il peut en embarquer quatre.			
Un jeune mousse, servant de cuisinier, a, par mois, ...	3	15	15
Six matelots, à 7 piastres par mois chacun, ...	42	220	10
Les gages des matelots sont diminués d'un sixième environ. Ils ont en outre le privilége de porter quatorze cents pesant de marchandises ; ce qui fait, par mois, une dépense en gages de	67 ½	353	10

Le fret est de 40 schellings sterling par tonneau, 34 liv. tournois.

Tous les matins, les matelots ont, ou thé, ou chocolat, ou café ; de l'eau-de-vie, avec de l'eau, deux fois par jour, le pain et la viande à discrétion.

Les gages et les vivres de tout l'équipage, y compris les frais de port, pilotage, provisions fraîches, sont calculés à 40 livres sterling par mois, 880 livres tournois.

Les Américains naviguent avec beaucoup de diligence,

règne sur le continent américain, règne encore à bord des vaisseaux. Nul stimulant ne peut faire d'aussi bons matelots que l'espoir de devenir capitaines. Il n'y a pas de prime qui soit comparable à l'effet de cet espoir.

D'autres circonstances favorisent encore le commerce aux Indes orientales, et la navigation des Américains. Ils portent aux Chinois du Ginseng, au Cap de Bonne-Espérance, aux îles Bourbon et de France, des planches et des courbes, des farines, des viandes salées, etc. Ils ne sont donc pas obligés de porter aux Indes tant d'argent (1) que les Européens

ne restent que peu dans les ports, sont alertes et vigilans. Un vaisseau part de Boston pour les îles, chargé de morue, merrein, planches, etc. Avec le montant de cette cargaison, il y achète du sucre et du rum; de-là il va à Charleston, les échange pour du riz; de-là à Cadix, où il vend le riz pour du sel, du vin, des raisins, citrons, savon, eaux-de-vie, mouchoirs de Barcelone, etc.; et tout cela en six mois. — J'en ai connu plusieurs, m'a dit le négociant, auteur de cette note, qui n'avoient été que vingt-un jours dans leur traversée de Boston aux îles, seize jours des îles à la Caroline, quarante-deux jours de là à Cadix, trente-cinq jours de Cadix à Boston.

(1) Le numéraire emporté par un vaisseau américain, est à peu près la cinquième partie de la cargaison.

Le vaisseau l'Alliance, qui rapporta une cargaison con-

Européens, qui y ont des établissemens. Ils ne sont pas obligés comme eux d'y entretenir, à grands frais, des troupes, des gouverneurs, des intendans, des commis : attirail assez inutile et dont les frais énormes se reversent en définitif sur le commerce et sur le prix des articles indiens.

Aucune mer n'est impénétrable au génie navigateur des Américans. Leur pavillon flotte maintenant par-tout. Vous les voyez sans cesse explorer toutes les îles, étudier tous les besoins, revenir ensuite pour les satisfaire.

Ils portent de Boston, et même des rivières de Piscataqua et de Kennebeck, des planches, des mâts, des provisions au Cap

---

sidérable de la Chine, en 1788; évaluée 75,000 livres sterling, n'avoit emporté en argent que 16 à 17,000 liv. sterling.

Voici la cargaison de retour de ce bâtiment :

1725 caisses thé bohea, — 710 thé hyson, — 384 thé souchong, — 35 de soie, — 15 de Nankin, — 321 de porcelaines.

Cette cargaison appartenoit en entier à M. Morris. Il n'est pas le seul qui ait fait, sans associé, des expéditions aussi considérables. M. Darby de Salem en a fait plusieurs dans le même genre. On ne cite, à Londres, que M. Macaulay, qui ait à lui seul un vaisseau faisant le commerce de Indes orientales.

de Bonne-Espérance, et ne regardent pas ce voyage comme plus long, comme moins utile, que celui des îles.

La languissante colonie de Cayenne auroit péri dix fois de faim et de disette, si elle comptoit sur les envois réguliers de la métropole; mais elle est approvisionnée par des Américains qui remédient ainsi aux calculs meurtriers du monopole européen. Un capitaine de New-York, M. Prince, fait tous les ans ce voyage.

Un sloop d'Albany, de soixante tonneaux, onze hommes d'équipage, a eu le courage d'aller à la Chine. Les Chinois, en le voyant arriver, le prirent pour un cutter appartenant à un grand bâtiment; ils lui demandèrent où étoit le gros navire. — Nous sommes le gros navire, répondirent-ils aux Chinois stupéfaits de leur hardiesse.

Nos papiers vantent la magnificence des états européens, qui vont faire des découvertes dans de longs voyages autour du monde. Les Américains font la même chose, mais ne vantent pas leurs exploits avec tant d'emphase. En septembre 1790, le vaisseau *le Columbia*, capitaine Gray, a mis à la voile pour découvrir le nord-ouest de ce

continent. C'est son second voyage autour du monde. — Le brig l'Espérance étoit parti pour le même objet.

En s'ouvrant par-tout des communications, les Américains y portent la lumière, et en rapportent des objets utiles ; ils y portent leurs gazettes, ils en rapportent de nouvelles espèces d'animaux, des végétaux inconnus, des graines, qu'ils multiplient ensuite chez eux.

Nos papiers retentissent des querelles des Anglois et des Espagnols, pour le commerce de *Nootka sound*, sur la côte de Kamtschatka. Les Américains ne querellent avec personnes, mais ils font déjà, sur cette côte, le commerce de fourrures et de pelleteries. Plusieurs vaisseaux, de Boston, y étoient au mois de juillet 1789, en très-bonne intelligence avec les Anglois. Dans cette année même, cette ville expédia quarante-quatre vaisseaux, tant pour les mers du nord-ouest de l'Amérique, que pour les Indes orientales et la Chine. Les Américains ne bornent pas là leurs espérances. Ils espèrent bien un jour avoir une communication plus directe avec le Nootka sound. Ils est probable que cette place n'est pas très-éloignée des branches

nord-ouest du Mississipi, que les Américains navigueront certainement un jour jusqu'à ses sources, quand ils commenceront à peupler la Louisiane et à se répandre dans l'intérieur du Mexique.

Ce moment sera un des plus heureux pour l'espèce humaine. Alors s'opérera pour la troisième fois un changement prodigieux dans les routes du commerce maritime. Le Cap de Bonne-Espérance pourra bien alors perdre sa réputation et l'affluence du commerce, comme la Méditerrannée l'a perdue. Le passage que les Américains libres sont appelés à ouvrir, qui est encore inconnu, qui cependant est facile à établir, et qui, étant établi, mettra les deux mers, Atlantique et Pacifique, en communication, c'est le passage par le *lac de Nicaragua* (1). La nature des lieux favorise cette communication, qui abrègeroit si prodigieusement les voyages aux Indes orientales. Il n'y a d'obstacle que dans la nature des hommes qui possèdent ce pays. Les Espagnols veulent tout accaparer, tout enfouir ; les Américains libres ne veulent au

(1) Ce projet existe ; mais sa longueur m'empêche de le donner ici. Les Américains comptent un jour ouvrir ce passage.

contraire conquérir, que pour l'avantage de la grande famille du genre humain.

Voulez-vous connoître, par un seul homme, l'esprit entreprenant, hardi, infatigable des Américains, écoutez l'histoire du fameux voyageur, *Ledyard*, né dans le Connecticut. Ce rècit vous délassera un moment.

M. Ledyard manifesta, dès l'enfance, un goût dominant, pour reconnoître lui-même toutes les parties du globe, dont la découverte etoit encore imparfaite, ou avoit échappée aux recherches des autres voyageurs. Pour réussir, il fit son apprentissage, de vie naturelle, et de fatigues, en passant plusieurs années au milieu des sauvages de l'Amérique.

Un seul trait vous donnera une idée de sa hardiesse. Obligé, parce qu'il n'étoit pas riche, de quitter le collége de Darmouth, n'ayant pas un schelling dans sa poche pour faire le voyage, et voulant gagner Hartford, il se bâtit un canot de cinquante pieds de long et trois de large. Les habitans lui donnent quelques morceaux de venaison, quelques peaux pour se couvrir; il s'embarque, et arrive à Hartford, après avoir navigué cent quarante milles sur une rivière rapide, qu'il ne connoissoit point, dans un bateau

ouvert. Un hasard lui procura depuis l'occasion de passer en Angleterre.

L'infortuné Cook préparoit sa troisième expédition autour du monde. Ledyard trouve en l'accompagnant, le bonheur de satisfaire son invincible goût. Il part avec lui, comme caporal. De retour, il forme le dessein de reconnoître, par terre, les côtes du nord-ouest que Cook avoit vues en partie, jusqu'à celles de l'est, dont il avoit une parfaite connoissance. Il se détermina à traverser le vaste continent de la mer pacifique à l'océan atlantique. Frustré par la rapacité d'un officier de douane, dans son dessein de s'embarquer sur un vaisseau marchand, qui devoit faire voile pour le Nootka-Sound, sur la côte occidentale de l'Amérique, il prit le parti de se rendre, par terre, au Kamschatka, d'où le passage, à la côte occidentale de l'Amérique, est extrêmement court. Ne possédant que dix guinées, il passe à Ostende, se rend à Stockolm. C'étoit au milieu de l'hiver; il essaye de traverser, sur la glace, le golphe de Bothnie, pour atteindre, par le plus court chemin, le Kamschatka. Mais, parvenu au milieu de la mer, il se voit forcé de revenir sur ses pas; la glace n'étoit pas assez forte

pour le porter. De retour à Stockolm, il dirige sa route au nord, voyage dans le cercle arctique, et, tournant la pointe du golphe, il descend, le long de sa côte orientale, à Pétersbourg.

Il y étoit déjà connu comme un homme extraordinaire. Manquant de bas et de souliers, et n'ayant pas les moyens de s'en procurer, il accepte une invitation à dîner chez l'ambassadeur de Portugal. Il lui expose ses projets et l'impossibilité de les exécuter, dans l'affreux dénuement où il étoit. L'ambassadeur lui prête vingt guinées, et reçoit de lui une traite sur le chevalier Banks. Ledyard avoua n'avoir pas le droit de tirer, mais il espéroit que celui-ci voudroit bien y satisfaire, en considération de son entreprise importante et de ses succès. Comme cet ambassadeur doit vous paroître petit! Comme, avec ses décorations, il doit vous paroître vil à côté de cet homme, nuds pieds et déguenillé! Avoir la mesquinerie d'exiger vingt guinées d'un homme aussi étonnant et qui se dévouoit gratuitement pour le service du genre humain!

L'impératrice envoyoit alors un détachement à *Yakutz*: vous connoissez cette place,

et le froid rigoureux qui y règne. Ledyard accompagne le détachement. Il parcourt six mille milles au travers de la Sibérie, jusqu'à Yakutz. Il y trouve un Anglois, M. Billings, qu'il avoit connu dans l'expédition du capitaine Cook, et qui venoit d'être chargé, par l'impératrice, de faire des découvertes dans le nord.

D'Yakutz, il alla à Oczackow, sur les côtes de la mer du Kamschatka; il se proposoit, en traversant cette peninsule, de s'embarquer sur un des vaisseaux russes qui font le commerce des côtes occidentales de l'Amérique; mais trouvant la navigation tout-à-fait arrêtée par les glaces, il retourna à Yakutz pour y attendre la fin de l'hiver.

Telle étoit sa situation lorsque, sur des soupçons dont la cause est inconnue, il fut arrêté au nom de l'impératrice. Les despotes sont toujours soupçonneux; ils redoutent les caractères entreprenans, les hommes indépendans. Ledyard étoit l'un et l'autre. Les despotes craignent les découvertes qui peuvent donner des secousses au monde, et, par conséquent, à leurs trônes. Deux soldats russes mirent Ledyard dans un traineau, et lui faisant traverser, dans la rigueur de l'hi-

ver, les deserts de la Tartarie septentrionale, ils le laissèrent sur les frontières de la Pologne, après lui avoir dit, que, s'il retournoit en Russie, il seroit pendu ; mais que s'il prenoit le parti de rejoindre l'Angleterre, ils lui souhaitoient un bon voyage.

Dans le plus misérable état, couvert de lambeaux, accablé de ses infortunes, épuisé par les maladies, sans amis, sans crédit, dénué de toute ressource, Ledyard ne perdit point courage. Il dirigea sa route vers Koningsberg. Il eut le bonheur de trouver une personne qui voulut bien lni prêter cinq guinées snr un billet qu'il tira sur le président de la société royale.

Avec ce secours, il arrive en Angleterre, chez le chevalier Banks. Cet homme respectable n'avoit pas attendu Ledyard, pour répondre à sa confiance. Il avoit payé ses traites. M. Banks, après avoir entendu ses récits, lui propose une nouvelle carrière. Il étoit question de parcourir l'intérieur de l'Afrique. Une société venoit de se former pour encourager les découvertes dans cette partie du monde. Ledyard accepte. — Mais quand partirez-vous, lui dit M. Banks? — Demain ; tracez moi ma route. Aussi-tôt M. Banks dé-

ploie une carte d'Afrique, tire une ligne du Caire au Sennar, puis de-là au couchant, dans la latitude et la direction supposée du Niger. Telle étoit la route par laquelle la société desiroit que l'Afrique fût parcourue et visitée.

La nature avoit constitué Ledyard pour la carrière qu'il étoit appelé à parcourir. Vigoureux comme Hercule, intrépide, actif, au-dessus de toute crainte, méprisant le luxe et l'opinion publique, au-dessus des besoins, confiant dans ses forces et dans la bonté de l'homme des forêts, Ledyard ne craignoit pas plus les déserts de l'Afrique, et ses habitans basanés, que les forêts de l'Amérique et ses sauvages. Il avoit appris, en vivant parmi ces derniers, que l'homme de la nature est toujours hospitalier envers l'étranger, dont il ne se défie pas; et la franchise peinte sur la physionomie de Ledyard, qui, d'ailleurs ne portoit aucune arme, écartoit de lui tout soupçon.

L'Afrique devoit être le terme des travaux et des courses de ce voyageur insatiable de découvertes. Après avoir, suivant sa promesse, parcouru une partie des terres qu'il avoit été chargé de vérifier, après avoir

envoyé à la société un grand nombre d'informations importantes, il a trouvé la mort, au Caire, et cette mort a privé l'Europe de découvertes curieuses.

Ces voyages étonnans de Ledyard, peuvent être mis à côté de ceux de deux autres Américains, *Pierre Pond et Jacques Henry*, qui, pendant quinze ans ont parcouru tout l'intérieur de l'Amérique, vers le nord-ouest, et qui sont parvenus à découvrir, que le lac des bois ne communiquoit point avec le Mississipi, mais versoit ses eaux dans la baye d'Hudson (1).

Je vous le répète: si quelque peuple mérite l'épithète d'Horace, *audacieuse race de Japet*, c'est la nation américaine; c'est donc avec elle qu'il convient à nos François de se lier.

Jugez encore d'elle, par la hardiesse du capitaine Read, qui commandoit, en 1787, l'Alliance, navire destiné pour les Indes orientales. Il part dans une saison contraire, dans la saison où la mousson devoit l'empêcher d'arriver à Macao. Read dédaignant la routine

(1) Voyez, à cet égard, le troisième volume du Cultivateur américain, page 524. Ce chapitre de M. Crevecœur contient une foule de faits curieux, et bien propres à donner une idée des développemens de l'Amérique.

des navigateurs, se fraie une route nouvelle. En descendant vers le sud, il trouve, entre le septième et le neuvième degrés, des vents de sud-ouest, qui le portent à Macao. Il y arrive, au grand étonnement des marins européens, qui regardoient un pareil voyage comme impraticable dans cette saison.

Je ne conçois pas comment, les Américains ayant tant d'avantages pour faire le commerce des Indes orientales, des capitalistes et négocians françois n'ont pas encore eu l'idée, ou de former des maisons ici pour ce commerce, dont ils vendroient ensuite les retours en Europe, ou de s'associer avec les maisons de Boston, de New-York et de Philadelphie, qui s'y livrent avec succès. Par ces associations, ils économiseroient prodigieusement sur les frais de la construction des vaisseaux (1), des embarcations, sur la mise dehors et sur les frais des retours.

---

(1) On jugera, par le détail suivant, du coût d'un vaisseau destiné pour la Chine.

Dimensions, qualité des bois, nombre des tonneaux du vaisseau l'America, *destiné pour le commerce de la Chine, achevé de construire à New-York, le 7 octobre 1788.*

Largeur de quille sur terre, ... 102 pieds.
Elancement d'étraves, ... 20

Tout concourt à faire espérer aux Américains que, dans ce commerce, ils l'emporteront un jour sur leurs rivaux d'Europe. La nécessité de porter du numéraire aux Indes, qui pouvoit les arrêter, devient de

---

Arrière-quête, ou sallié de l'étambort, . . .	3 pieds.	
Acculement de la maîtresse levée, ...	24 pouces.	
Longueur de beau, ...	32 pieds	$\frac{1}{2}$
Profondeur de calle ou de creux, ...	13	$\frac{1}{2}$
Entrepont, ...	4	$\frac{1}{2}$
Pont de bateau, ...	5	$\frac{1}{2}$
Hauteur de dunette, ...	6	$\frac{1}{2}$

Tous les forçats et varangues sont de la meilleure espèce de chêne blanc, ainsi que les beaux et les courbes au-dessous de la flottaison. Les premières et les hautes alonges sont de chêne verd, de cèdre rouge et d'acacia.

Le constructeur a fourni et placé les mâts, les esparres, les hunes, la figure, le beaupré, cabestan, bouteille, galerie d'arrière, à raison de sept pounds deux schellings et demi par tonneau, argent de New-York, égal à 12,585 piastres et demie, 66,073 liv. 17 sous 6 deniers tournois. — Contient 706 tonneaux $\frac{59}{96}$ de tonneaux.

On présume que gréé et prêt à mettre à la voile, il aura coûté près de 14,000 pounds. — Observez que les Américains mettent un grand luxe dans l'intérieur du bâtiment, pour boiser, vernisser, tapisser, etc.

On a chargé des mâts dans le fond de ce vaisseau ; article très-recherché dans les îles Bourbon et de France, et en général dans l'Inde.

jour en jour moins fâcheuse, par la renaissance du crédit public qui fera bientôt circuler, comme valeurs, les fonds publics, et par la multiplication des banques, dont les papiers peuvent, pour l'intérieur, remplacer les fonctions de l'argent.

C'est à M. Morris qu'on doit l'établissement de la première banque d'Amérique, de la banque *de l'Amérique septentrionale*, fondée à Philadelphie en 1781. Le congrès, qui sentit combien elle pouvoit lui être utile, dans un moment où son papier étoit entièrement discrédité, et où l'argent étoit excessivement rare, lui donna un privilége. Il ne se trompa point dans son espoir, et il trouva, dans cet établissement, des ressources pour les dépenses indispensables, et qu'il falloit payer en argent. Graces aux talens, à l'activité, au zèle que déploya ce surintendant des finances d'alors, M. Morris, les opérations de cette banque furent si prospères, que dans la troisième année de son établissement, c'est à dire depuis le premier janvier 1784, jusqu'en janvier 1785, ses comptes d'espèces montèrent à près de 60,000,000 de piastres, c'est-à-dire, plus de 300,000,000 de livres tournois. Cette banque excita ensui-

te des jalousies ; une autre s'éleva à ses côtés : de-là un procès. Les deux banques se fondîrent ensemble. D'autres tracasseries lui furent suscitées. On parvint à faire révoquer son privilége ; mais malgré cette révocation, cette banque continua ses opérations avec vigueur, et jouit de la plénitude du crédit (1).

Il y a maintenant trois banques considérables dans les Etats-Unis : celles de Philadelphie, de New-York et de Boston. Elles n'escomptent que du papier certain ; elles ne hasardent pas de grosses sommes, parce qu'elles craignent de nouvelles émissions de papier-monnoie.

Elles font peu d'affaires entre elles, par la même raison.

Aussi le dernier dividende de celle de Philadelphie a-t-il été foible ; aussi ses actions sont-elles au-dessous du pair. Elles se vendent à 6 et 7 pour cent de perte, quoiqu'on

---

(1) L'histoire de cette banque est bien traitée dans l'ouvrage américain qui a pour titre : *An essay on credit*, etc., ou Essai sur le crédit, dans lequel on examine la doctrine des banques, avec des remarques sur l'état présent de la banque de l'Amérique septentrionale. — Oswald. Philadelphie, 1786.

y ait pleine confiance ; car ses billets circulent comme de l'argent comptant ; peut-être est-ce aussi parce que les marchands trouvent cette méthode très-commode.

La banque de Philadelphie a perdu dans différentes banqueroutes.

La considération des avantages que les banques procurent, doit engager à les multiplier dans les Etats-Unis.

Le premier effet des banques, est d'augmenter le numéraire dans un pays où il y en a peu, et où on en a besoin : les Etats-Unis sont dans ces deux cas. Il y a peu de numéraire ; et la population augmentant, le besoin de numéraire croît avec elle.

Le second effet des banques est de procurer une grande extension au commerce extérieur. Le numéraire remplacé au dedans, par l'argent, cherche de l'emploi au dehors.

Par la même raison, et c'est le troisième avantage des banques, le travail du dedans augmente ; car l'abondance du numéraire fictif fait descendre l'intérêt de l'argent, et par conséquent favorise les entreprises commerciales, les défrichemens, etc.

Il est inutile de s'étendre plus au long sur les

les avantages des banques, relativement au commerce intérieur et extérieur; ils sont connus ici, et vous ne devez pas douter, en conséquence, de leur multiplication future.

LETTRE XLVI.

Sur le nouvel empire de l'Ouest, ses divers établissemens, ses communications; sur les Sauvages, etc.

QUE n'ai-je assez de temps, mon ami, pour vous décrire ce nouveau territoire de l'Ouest, (*western territory*), que ses nouveaux habitans appellent, avec emphase, Empire de l'Ouest, inconnu complettement aux Européens; et qui, cependant, est appelé par la nature des choses, à mériter un jour ce nom, et dont l'alliance et le commerce seront sans doute, avant un siècle, fort recherchés par les nations manufacturières et commerçantes de l'Europe. Obligé de me circonscrire dans des limites étroites, je ne vous offrirai que les traits essentiels de ces établissemens étonnans, remettant à d'autres temps les détails et les vastes résultats qu'un spéculateur philosophe peut en tirer.

Les Etats-Unis, qui forment la partie de de l'est sur l'océan atlantique, n'embrassent qu'un tiers (1) de la vaste étendue possédée maintenant par les Américains libres. Les deux autres tiers forment l'immense territoire de l'Ouest.

---

(1) Les terres sur les bords de l'Ohio, entre les Alleghenis, les lacs Ontario et Erié, les rivières des Illinois et du Missisipi, contiennent 233,200 milles carrés, terrain presque égal à celui de la France et de la Grande-Bretagne, qui est de 235,257 milles carrés; ci . . . . . 233,200 milles.

Les terres entre les Illinois, les lacs Huron supérieur, le Mississipi aux chutes Saint-Antoine, contiennent 129,030 milles carrés, étendue presque égale à celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de 131,800 milles carrés, ci 129,030

Les terres depuis les chutes de Saint-Antoine, à la ligne du midi, depuis le lac des bois, à la tête du Mississipi, contiennent 50,000 milles carrés, ce qui est plus que la Hollande, la Flandre et l'Irlande, qui n'ont que 47,908 milles, ci. 50,000

Les treize Etats-Unis contiennent 207,050 milles carrés, presque aussi grands que l'Allemagne, la Flandre, la Hollande, la Suisse, qui ont 207,483, ci 207,050

619,280

Au pied de ces *Alleghenis*, dont la cime pourtant ne menace point les cieux comme celle des Cordillères ou des Alpes, commence une plaine immense, entrecoupée par des côteaux dont la pente est douce, dont la terre végétale a depuis trois, jusqu'à sept pieds de profondeur; plaine féconde, couverte de peu de pierres, et, bien différente de celles en-deça des Alleghenis, propre pour toutes les cultures, le tabac, le chanvre, le maïs; ces plantes voraces y poussent des jets prodigieux. Les bestiaux s'y multiplient avec rapidité et presque sans soins.

C'est là que se sont formés plusieurs établissemens, dont la prospérité attire tant d'émigrans; le Kentucké, le Frankland, Cumberland, Holston, Muskingum, Scioto.

Le premier et le plus beau de ces établissemens, est celui du Kentucké. Vous avez lu, dans la traduction de M. Parraud, l'intéressante histoire de son fondateur. Malgré les atrocités commises par les sauvages sur les premiers habitans, ils se sont multipliés avec rapidité. Le Kentucké, qui n'a commencé à être habité qu'en 1775, comptoit en 1782, sept à huit mille personnes; en 1787, cinquante mille, et en 1790, soixante-

dix mille. — Cet état doit être, sous peu, déclaré libre et indépendant.

Le pays de Cumberland, situé dans le voisinage, état qui ne fait que naître, contient huit mille habitans; Holston en a cinq mille, Frankland vingt-cinq mille.

Le Cumberland ne tardera pas à former un état séparé; le Frankland en formoit un; mais il n'a pu se soutenir. N'ayant pu lever un revenu suffisant pour payer ses dépenses, il s'est rejoint à la Virginie.

C'est dans la fondation de ces établissemens qu'on voit se développer le caractère entreprenant et opiniâtre des Américains. Jugez-en par ce trait.

Henderson naît dans la Caroline septentrionale de parens pauvres, à peine reçoit-il une éducation grossière. Son goût le porte vers l'étude; il s'y livre opiniâtrément, devient un orateur consommé, est nommé chef de justice de cet état, avec des appointemens considérables, se fait aimer, respecter...... Henderson vouloit être législateur. Il achète un terrain immense des sauvages appelés *Cherokees*; quitte sa patrie, sa place, ses amis, renonce à tout, part un jour avec deux fourgons remplis de bagage, fonde une co-

lonie entre les rivières Kentucké, Cherokee, Ohio, y établit une législation particulière, et, sous les auspices d'un pareil chef, cet établissement prospère.

En voyant la rapidité avec laquelle s'étendent ces défrichemens de l'espèce humaine, en la comparant avec la lenteur des colonisations formées par les despotes, comme l'idée de la liberté s'aggrandit! elle peut tout, elle fait tout ce qu'elle veut. Elle ordonne, et les forêts s'abattent et les montagnes s'abaissent, et de riches fermes s'élèvent et préparent l'asile de générations nombreuses, tandis que la superbe ville de Palmyre périt et tombe en ruines avec la femme orgueilleuse qui la fonda; et ses ruines viennent attester qu'il n'y a rien de durable que ce qui est, que ce qui reste libre.

Le Kentucké paroît devoir toujours conserver l'avantage : son territoire est plus étendu, son sol plus fertile, ses habitans sont plus nombreux. Il est situé sur l'Ohio, navigable dans presque tous les temps. Il partage ce dernier avantage avec deux autres établissemens dont je vous parlerai tout à l'heure.

Les *toasts*, ou santés suivantes, portées à la

fête du 4 juillet 1788, célébrée à Lexington dans le Kentucké, vous donneront une idée de l'esprit des habitans de cette partie de l'Amérique.

A l'univers occidental. — Union perpétuelle sur des principes d'égalité, ou séparation amicale.

La navigation du Mississipi, à tout prix, excepté celui de la liberté.

Harmonie avec l'Espagne et réciprocité de bons offices.

A nos frères du Muskingum, et prospérité à leur établissement.

Puissent les sauvages, ennemis de l'Amérique, être châtiés par les armes!

Puisse l'Atlantique être juste, le territoire occidental être libre, et tous deux être heureux!

Gouvernement énergique fondé sur des principes fédéraux.

A la république de Kentucké, ce quatorzième luminaire de la constellation américaine.

C'est avec des émigrans du Massasuchett et de Rhode-Island, que s'est formée la colonie du Muskingum, rivière qui tombe dans la partie occidentale de l'Ohio.

La compagnie de l'Ohio, dans son assemblée du 2 juillet 1788, a nommé la ville bâtie au confluent du Muskingum et de l'Ohio, *Marietta*, en prenant les deux extrémités du nom de la reine de France, *Marie-Antoinette*. Ce trait de reconnoissance et de galanterie doit vous surprendre de la part de ces demi-sauvages. — C'est au général Varnum qu'on doit cette idée bizarre ; il en a eu encore une plus bizarre dans les noms imposés aux rues : — *Via sacra*. — *Campus Martis*. — Varnum est enthousiaste de l'antiquité ; il portoit si loin sa haine contre les Anglois, qu'il vouloit qu'on abandonnât leur langue et qu'on ne parlât plus que grec dans les Etats-Unis. M. Crevecœur avoit proposé d'appeler cette ville, *Castripolis*, en mémoire du camp qu'on y a retrouvé. Ce camp est un monument bien étrange et qui prouve irrésistiblement, que ce continent a été habité par un peuple civilisé.

Le discours prononcé par le général Harmar, et la réplique de Varnum sont écrits dans un style pompeux qui a fait rire les *gentlemen* ou *messieurs* des Etats-Unis.

Un particulier qui a voyagé en 1788 sur le Muskingum, a imprimé avoir été porté de

Pittsburg à ce fleuve, en quarante-huit heures, sans voiles ni rames. Il dit que le terrain en est superbe, qu'il y a déjà beaucoup de tentes, que la végétation y est rapide.

De la compagnie de l'Ohio s'est formée une autre compagnie, dont le nom est devenu plus fameux en France, celle du *Scioto* (1). Elle

---

(1) On a beaucoup crié contre cette compagnie; on l'a accusée de vendre des terrains qui ne lui appartenoient pas, de faire des tableaux exagérés de leur fertilité, de tromper les émigrans, de dépouiller la France de ses habitans, pour les envoyer à la boucherie chez les sauvages. . . . . Mais les titres de propriété de cette association sont incontestables: la plupart des propriétaires américains sont des hommes respectables. La description qu'ils ont donnée du terrain qu'ils vendoient, est tirée des rapports publics d'un géographe estimé en Amérique, M. Hutchins (voyez *Topographical description, by Hutchins*). Il n'est personne qui puisse lui contester une prodigieuse fertilité. En voulez-vous un exemple? Le maïs y vient à quinze pieds de hauteur. Certainement les aristocrates de France, qui ont eu la folle idée d'y émigrer, pour fonder une monarchie, seront cruellement déçus dans leurs espérances: ils fuient le gouvernement françois, parce qu'il établit l'égalité des droits, et ils tombent dans une société où cette égalité est consacrée par la nature même des choses, où chaque homme est sollicité à l'indépendance par tout ce qui l'environne, et sur-tout par la facilité de subvenir à ses besoins; ils fuient, pour conserver

a pris ce nom d'une rivière qui se jette dans l'Ohio, après avoir traversé les deux millions d'arpens qui lui ont été rétrocédés.

---

des titres, des honneurs, des respects privilégiés, et ils tombent dans une société nouvelle, où les titres de l'orgueil, du hasard sont foulés aux pieds, et même ignorés, où l'estime ne s'accorde guère qu'à la force physique. La vie du Scioto est la vie des forêts ; c'est le premier degré après l'état de nature. Il faut renoncer aux plaisirs, aux goûts, aux habitudes voluptueuses, aux préjugés de l'Europe. Ce n'est pas que le bonheur ne puisse se trouver sous l'humble toit du chasseur de Scioto ; mais ce bonheur n'est point celui que cherchent nos aristocrates européens : il consiste dans l'indépendance de tous les hommes, de presque tous les besoins et préjugés des sociétés civilisées ; et nos aristocrates ont mille besoins, mille goûts recherchés. . . . . Le Scioto convient aux malheureux d'Europe qui n'ont ni propriété, ni emploi ; qui, doués de la force, sont en état de travailler. Ils trouveront au Scioto, et en général dans tous les établissemens de derrière, de quoi fournir à leurs besoins. La terre leur donnera toutes ses denrées, pour prix d'une légère culture ; les animaux des forêts serviront à couvrir leur table, en attendant qu'ils aient pu élever des bestiaux autour de leur ferme. . . . . C'étoit donc rendre service aux infortunés, privés de leur subsistance par la révolution, que de leur ouvrir un asile, de leur donner une propriété. Mais, dit-on, les pauvres trouveront tous ces avantages en France ; nous avons des terres en friche. — Oui, je le crois. Mais les propriétaires sont-ils disposés à les céder gratis ? Sont-ils dis-

Cette colonie peut s'élever promptement à un haut degré de prospérité, si les embarcations des individus qu'on y transporte de France et des pays étrangers, y sont mieux combinées ; si l'on a soin de prendre toutes les précautions pour rendre leur voyage moins pénible et leur passage à un autre genre de vie, moins douloureux.

La crainte des sauvages éloignera sans doute, pendant long-temps, beaucoup d'Européens de ces cantons. Elle n'arrête pas les Américains, elle les engage seulement à ne pas trop écarter leurs habitations. Mais à mesure

posés à faire des avances ? Mais les denrées seront-elles à bas prix ici comme au Scioto ? Non. Pourquoi donc tant déclamer contre une émigration qui étoit tout à-la-fois utile à la France, aux individus, aux Etats-Unis ; émigration d'où pouvoit sortir une colonie qui seroit un jour très-utile aux rapports commerciaux de la France avec le territoire de l'Ouest ? . . . Je le crois fermement ; l'homme qui pourroit trouver un moyen de transporter dans les forêts d'Amérique, sans beaucoup de frais, et volontairement, les trente mille mendians, dont la crainte autant que l'humanité salarie l'inaction dans les environs de Paris, cet homme mériteroit un autel ; en effet, il auroit tout à-la-fois guéri la capitale d'une lèpre, rendu trente mille malheureux au bonheur et aux mœurs : car la mendicité n'a point de mœurs, et les forêts en donnent.

qu'elles s'augmentent, d'autres vont en avant et forcent les sauvages de reculer.

Il faut vous tracer ici le portrait de ces Américains des forêts, destinés sans doute à changer la face de cette partie du monde. — L'Américain des forêts aime la chasse et la préfère à la vie rurale. Il ne cultive que pour ses besoins, ou pour se procurer des jouissances du dehors. Ennemi des gênes et du travail, peu attaché au lieu qu'il habite, il aime les entreprises, se laisse aisément séduire par la peinture d'avantages éloignés, et de pays plus beaux. Il aime la guerre; il ira la faire en Canada, dans la Louisiane, avec le plus grand plaisir. Cependant il ne s'engage pas au-delà d'un an, car il est époux et père, et il aime la vie casanière pendant un certain temps de l'année.

L'Américain des forêts est brave, hardi, méprise la mort, méprise les sauvages. Il dort seul aussi tranquillement au milieu des forêts, que s'il étoit entouré de voisins nombreux. Des incursions subites des Indiens portent l'alarme dans un canton; une famille est assassinée; on s'en inquiète deux à trois milles à la ronde, et l'inquiétude ne s'étend pas au-delà. Les sauvages ne paroissent pres-

que jamais qu'en petit nombre, et aussi-tôt que l'alarme est donnée, tous les Américains du canton se rassemblent et vont à la chasse (1) de ces malheureux indigènes, qu'ils détruisent insensiblement. Car le sauvage finit par succomber ; il fait mal et misérablement la guerre.

Les sauvages les plus à craindre sont ceux qui habitent les bords du lac Erié, les Creeks, les Cherokees, les Chartas et Chicasas. Ils ont fait, dans ces derniers temps, une cruelle guerre aux habitans de la Georgie et du Cumberland.

Voulez-vous avoir un portrait des sauvages, lisez celui qu'a tracé Penn (2) ; il est encore bien ressemblant. Forts, bien taillés, adroits, noirs, parce qu'ils se noircissent, ils ont les yeux petits et noirs, comme les Juifs (3) ; ils se frottent de graisse le corps, pour le préserver de la chaleur et du froid. Ils se nourrissent de venaison, maïs, féves, etc.

---

(1) Ces Américains ont dressé des chiens de race angloise pour la chasse des sauvages : c'est le seul moyen de les découvrir dans leurs embuscades.

(2) Voyez Lettres à ses amis, tom 6, page 48.

(3) Penn croyoit qu'ils en descendoient.

Leur langage est élevé, concis; aimant leurs enfans, généreux, braves, pleins de bonne foi, hospitaliers, ils sont irascibles, cruels, quand ils sont offensés. On les accuse d'être fins, rusés, méfians, voleurs, gourmands et vindicatifs à l'excès. Les guerres, la petite vérole, les liqueurs, l'avortement des filles, la misère d'une vie errante diminuent tous les jours leur population.

On ne peut nier qu'ils ne tiennent la plupart de ces défauts de leur communication avec les Européens; ceux-ci leur ont donné l'exemple de la mauvaise foi. Jamais le Tomahawk n'auroit fait d'exécutions aussi cruelles, si tous les Américains, habitans des frontières, avoient eu la bonne foi et l'amour de la paix des quakers. Je veux vous citer un trait des fourberies européennes. Dans un des Etats-Unis, on conclud un achat de terres avec les Indiens, le prix est accordé pour tout le terrain qu'un homme peut parcourir entre deux soleils. Les Anglois font venir un homme qui avoit la réputation du plus alerte coureur de l'Amérique, et triplent le terrain. Les Indiens furieux de la supercherie, commencèrent aussi-tôt une guerre.

Un fait touchant, qui vous donnera une

bonne idée des vertus et de la reconnoissance de ce peuple, est l'attachement qu'ils conservent pour les François. Un homme de cette nation peut voyager en sureté, sans armes, du Canada aux Illinois. Les sauvages distinguent à son air, à sa peau, à son langage, à quelle nation il appartient, et ils le fêtent comme un frère. Mais s'il se trouve avec des Américains, ils le traitent avec la même cruauté ; car il détestent les Américains.

Cette antipathie, qui paroît presque indéracinable, empêche d'espérer que jamais il subsiste une harmonie durable entre les deux peuples. Cependant le congrès prend les précautions les plus sages, pour arrêter désormais les querelles et les guerres. Aucun particulier, aucun état ne peut plus acheter de terres. On a porté des lois, pour punir sévèrement les Américains qui chasseroient sur les terres des Indiens. On a conclu différens traités avec les tribus indiennes, les plus nombreuses et les plus respectables. Telle est celle des Creeks, commandés par le fameux Mac Gillivray. Le congrès, Washington à sa tête, s'est engagé à leur payer un subside annuel de 1500 piastres pour les

dédommager de ce qu'ils perdent par la nouvelle fixation des limites ; et ce qui vous fera plus de plaisir, le congrès s'engage, pour favoriser la culture parmi eux, à leur fournir gratuitement des grains, des bestiaux, des instrumens de culture, et des commissaires pour les instruire.

On espère que de pareilles mesures amèneront insensiblement les sauvages à la paix, plutôt qu'à la civilisation européenne ; car bien des exemples découragent de la tenter. On a vu des Indiens, enlevés dès le bas âge, mis au collége, élevés jusqu'à l'âge de vingt ans, mettre bas le costume européen, à la première visite qu'ils faisoient à leur parens, et adopter leur vie indépendante, malgré toutes les instances.

Mais en déployant les dispositions les plus pacifiques, le congrès n'a pas manqué de prendre de sages précautions pour arrêter les incursions des sauvages. Ainsi, le fort Franklin défend les frontières de la Pensylvanie ; l'Ohio est garni de forts ; le fort Harmar à la bouche du Muskingum, le fort Steuben, aux chutes de l'Ohio, le poste Vincennes, sur la Wabash, etc. tous ces forts sont garnis de troupes très-bien entretenues.

Elles sont composées de jeunes gens de bonne volonté qui s'enrôlent pour trois ans, et qui, au bout de ce temps, s'établissent dans le pays sur des terres qu'on leur donne, ensorte qu'ils en garantissent la sureté, en même temps qu'ils contribuent à sa prospérité.

La révolution qui s'est opérée dans le gouvernement d'Amérique sera sans doute utile aux sauvages ; car ce gouvernement tend essentiellement à la paix. Mais une nombreuse population devant aussi en être le résultat rapide, il s'ensuivra de deux choses l'une : ou les sauvages se fondront par la civilisation parmi les Américains ; ou mille causes anéantiront promptement leur génération.

On ne doit donc point craindre que la terreur des sauvages arrête l'ardeur des Américains, qui se précipitent en foule vers le midi. Ils espèrent tous que la navigation du Mississipi, devenue libre, leur ouvrira les plus vastes marchés pour les denrées nécessaires aux colonies, dont ils regorgent. Les Espagnols accorderont-ils cette navigation? La leur enlèvera-t-on ? Tel est le problème à résoudre. On négocie, mais depuis quatre ans la négociation traîne en longueur. On

soupçonne

soupçonne certains états qui craignent une désertion générale, de s'y opposer et de concerter avec les Espagnols. C'est ce concert qui a fait naître la proposition de fermer la navigation du Mississipi, pendant vingt-cinq ans, à condition que les Américains auront un commerce libre avec l'Espagne. La Virginie et le Maryland, quoiqu'ayant plus à craindre de la concurrence de l'ouest, se sont opposés à cette proposition, comme dérogatoire à l'honneur des Etats-Unis, et la majorité des états a adopté ce sentiment.

L'espèce de défiance que les habitans de l'ouest montrent sur les desseins secrets du congrès et des Etats-Unis, fait croire à plusieurs personnes que l'union ne règnera pas long-temps entr'eux, qu'il y aura une scission; ils le croyent d'autant plus probable, que les Anglois du Canada pratiquent déjà les habitans de l'ouest pour se lier avec eux.

Mais une foule de raisons me déterminent à croire que l'harmonie subsistera toujours entr'eux. La plus grande partie des propriétés de l'ouest est entre les mains des habitans de l'est. Les émigrations qui se font sans cesse, d'un pays à l'autre, rafraîchissent perpétuellement les liaisons; et enfin, comme

il est de l'intérêt des Américains de l'est et de l'ouest, de s'ouvrir un grand commerce avec l'Amérique méridionale, de franchir les bords du Mississipi, ils resteront et doivent rester unis pour effectuer ce projet.

Les habitans de l'ouest son convaincus que cette navigation ne peut être long-temps fermée. Ils sont déterminés à l'obtenir, de gré ou de force : dussent-ils prêcher une croisade, ils l'emporteroient. Le congrès même ne pourra tempérer cette ardeur. Des Américains qui ont secoué le joug, qui sont maîtres de l'Ohio et du Mississipi, ne peuvent concevoir l'insolence d'une poignée *d'Hidalgos* qui veulent contester la liberté des fleuves et des mers, à quatre-vingt mille Américains. Ces idées, qui fermentent dans toutes les têtes, les gains énormes faits par ceux qui introduisent leurs denrées par contrebande ou avec des passe-ports, à la nouvelle Orléans (1) et dans les établissemens

---

(1) Le major Dohm, qui y faisoit le commerce en 1788, me disoit que le tabac s'y vendoit 10 piastres le quintal, et il n'en coûte que 3 ou 4 en Virginie ; l'indigo, une piastre la livre ; le beurre une demi-piastre. Il calculoit qu'une cargaison de 6000 piastres en rendoit plus de 30,000. Observez que presque tout le commerce se fait en argent. C'est un

voisins, attirent de ce côté une foule d'émigrans. Une querelle suffit pour enflammer les esprits, et si jamais les Américains marchent vers la nouvelle Orléans, elle tombe sous leur puissance.

L'Espagne craint ce moment et cherche à le reculer; il ne peut pas être loin. Elle devroit ouvrir le Mississipi, et la nouvelle Orléans deviendroit un entrepôt lucratif des productions des colonies et de celles du nord. Elle ne le fera pas; la politique étroite et superstitieuse qui la dirige, s'y oppose. Elle craint sur-tout la communication de ces opinions d'indépendance, que les Américains portent par-tout, et que leurs succès prêchent efficacement. Mais cette communication même est déjà ouverte par un projet bien mesquin, que l'Espagne a imaginé, pour arrêter le caractère entreprenant des Américains libres. Elle les attire par des encouragemens sur le bord occidental (1) du Mississipi, dans la Louisiane, en octroyant à ceux

---

fait certain que le gouvernement espagnol envoie tous les ans, de la Havanne à la nouvelle Orléans, un million de piastres, qui sert à payer les dépenses du gouvernement. La plus grande partie passe aux Américains.

(1) Cet établissement est formé par le colonel Morgan.

qui s'y établissent, le privilége exclusif du commerce de la nouvelle Orléans. Cette colonie sera l'entrepôt de la contrebande la plus active et la plus heureuse ; c'est le premier fondement de la conquête de la Louisiane, et de la civilisation pacifique du Mexique et du Pérou.

Comme il est à désirer pour le bonheur du genre humain qu'elle s'opère promptement ! Jugez, par les faits suivans, et de sa nécessité, et de sa possibilité et des avantages immenses qui en résulteroient pour l'univers entier. Car les hommes qui sèment et qui peuplent ici, augmentent la population et la prospérité des nations manufacturières de l'Europe.

Les habitans françois des cinq villages des Illinois foulent avec dédain le plus riche sol de l'univers. Les François et les Espagnols établis chez les Natchés, sur le terrain le plus propre à toute espèce de culture, n'ont pas, depuis un siècle, défriché un arpent ; tandis que les Américains qui s'y sont établis récemment, ont aujourd'hui plus de trois mille fermes, de quatre cents arpens chacune, lesquelles fournissent la majeure partie des consommations de la Nouvelle-Orléans. O liberté ! liberté ! Quel est ton empire ! Tu crées l'industrie, qui vivifie ce qui étoit mort.

A quelque distance du Mississipi, et sur des branches navigables de ce fleuve, les Natchicotchés, les Apalouses, les Atacapas languissent, sans s'augmenter, au centre d'une plaine de 150 milles de profondeur, sur 600 milles de front; plaine entrecoupé de prairies naturelles fort étendues, de forêts et de terres labourables, dont la richesse égale ce qu'il y a de plus fertile sur le globe. Transportez dans ces vallées délicieuses, ou l'infatigable habitant du Massasuchett, ou le quaker sobre et régulier, quelles richesses immenses ils tireront du sein de cette terre fertile! richesses qui, se versant ensuite sur le reste de la terre, rendront moins chères les denrées de première nécessité, augmenteront les travaux, diminueront le nombre des misérables. La paresse et l'ignorance, qui condamnent au néant de si belles contrées, y ensevelissent en même-temps une foule de générations nombreuses.

Je me transporte quelquefois, mon ami, au-delà d'un siècle; mon imagination me peint, non pas des villes (1) à la place de ces

(1) Il n'y aura jamais, en Amérique, de grandes villes qui, comme Londres ou Paris, absorberont tout l'argent,

forêts, mais des habitations éparses, et cependant se communiquant depuis le New-Hampshire jusqu'à Quito. J'y vois le bonheur à côté de l'industrie, la beauté parant les filles de la nature, la liberté rendant, avec les mœurs, le gouvernement et les lois presque inutiles, la douce tolérance remplaçant la farouche inquisition; j'y vois un jour de fête, Péruviens, Mexicains, Américains libres, François, s'embrassant comme des frères, maudissant les tyrans, et bénissant le règne de la liberté, qui doit amener par-tout une harmonie universelle. — Mais les mines, les esclaves, que deviendront-ils? — Les mines se fermeront, les esclaves seront les frères de leurs maîtres, et mériteront de l'être, en acquérant leurs connoissances et leurs mœurs...... Mais que faire sans cet or que la cupidité convoite par-tout? — Il ne convient point à un pays libre de l'exploiter, s'il ne peut l'être que par la main des esclaves. Un peuple libre manquera-t-il jamais

tous les moyens: d'où résulte qu'ils seront répartis plus également par-tout; que la population sera plus grande et moins aisée à corrompre, l'industrie et le bonheur plus universels.

de signes pour faciliter l'échange de ses denrées ? L'or a plus servi au despotisme qu'à la liberté, et la liberté trouvera toujours des agens moins dangereux, pour remplacer l'or. Nos spéculateurs sont loin d'imaginer que deux révolutions se préparent dans le nouveau continent, qui bouleverseront les idées et le commerce de l'ancien; c'est l'ouverture d'un canal de communication entre les deux mers, et l'abandon des mines du Pérou. Pardonnez, mon cher ami, si je ne me livre pas à une foule d'autres résultats qui doivent infailliblement dériver du caractère entreprenant et des opinions des Américains. Voulez-vous les connoître ? lisez ce passage de Tristram Shandy ; il leur convient.

« La nature, comme une bonne mère, a montré pour tous la même bonté. — Elle a observé tant d'égalité dans la distribution de ses faveurs, qu'elle a mis presque tous les habitans au même niveau ; en sorte que vous rencontrez ici peu d'exemples de vaste génie, mais aussi par-tout, chez tous les habitans et dans toutes les classes, vous trouvez bon sens, intelligence, lumières sur ce qui concerne le bonheur domestique et les droits de l'homme. — Chacun a sa part de

cette intelligence, et cela est juste. — Avec nous autres Anglois, le cas est différent; nous sommes tout haut ou tout bas. — Vous êtes un grand génie, ou, cinquante contre un, vous n'êtes qu'un sot. Les extrêmes sont plus communs que le milieu. » — Or, la prospérité générale ne se trouve que dans ce milieu. La servitude est loin, lorsque les lumières sont disseminées par-tout avec cette égalité. Il est difficile que le despotisme se glisse, lorsque tant d'yeux sont ouverts sur lui, lorsque *chacun* a des principes et l'indépendance. Qui a ramené presque par-tout le despotisme ? *Ces deux extrêmes*, dont parle *Sterne* : les grands ou les hommes de génie, qui se servent de la populace ignorante, comme d'un instrument, pour écraser le milieu éclairé, mais aristocratique. Ici il n'y a, ni grands, ni génie, ni milieu aristocratique, ni populace.

Note sur l'établissement du Scioto.

Je crois devoir réimprimer ici un article que je trouve dans le moniteur du 16 avril 2791. — Il confirme ce que j'ai dit de l'établissement du Scioto, pages 424 et 425 de ce second volume. — Il me paroît, d'après ces détails, que l'humanité et la politique exigent qu'on s'occupe de continuer cette émi-

gration qui, je le répète, ne peut qu'être utile et pour la France, et pour les infortunés qu'on y transportera. En sacrifiant quelques centaines de mille livres, on feroit le bonheur de beaucoup de millions d'hommes.

» Les dernières nouvelles que l'on a eues ici de la colonie françoise du Scioto sont des plus satisfaisantes. La compagnie qui est à la tête de cette entreprise a cru devoir faire des sacrifices pour favoriser cet établissement naissant. Elle a commencé par faciliter aux émigrans les moyens de faire le voyage : elle a fait ensuite distribuer sur le lieu même une quantité assez considérable de rations de pain, de viande, d'eau-de-vie et d'autres provisions de ce genre pour que les colons fussent dans le cas d'attendre leur récolte. Elle entretient à ses frais cinquante chasseurs, dont l'unique occupation est de leur procurer du gibier. Enfin, elle a envoyé un grand nombre d'ouvriers américains, pour aider à la coupe des bois et à la construction des maisons.

Aidés par toutes ces ressources, les colons se sont livrés au travail avec la plus grande ardeur; et ils ont déjà lieu de se promettre les plus grands succès. La fécondité de la terre surpasse encore l'idée qu'on leur en avoit fait concevoir. Les végétaux y sont en général de la meilleure qualité. L'érable à sucre y croît dans une telle abondance, que l'on pourra se passer de faire venir cette denrée des Antilles, et qu'il se fait même déjà des spéculations pour en exporter le superflu.

Les colons ont déjà contracté des mariages avec des femmes du Kentuké. La Colonie est composée d'environ sept cents colons qui paroissent tous fort contens de leur sort, à l'exception cependant de ceux qui, ayant un peu de fortune, ont cru qu'ils jouiroient d'un plus grand degré de considération : ceux-là se sont absolument trompés dans leur calcul.

Malgré le luxe de leur table et de leur ameublement, leur maison se trouve déserte, et l'on marque fort peu d'égards. Les laboureurs sont ceux qui jouissent de la plus grande estime, et la considération se mesure en général sur l'utilité de la profession.

Le chef-lieu des établissemens françois est sur la rive septentrionale de l'Ohio, en face de l'embouchure du grand Kanhawa, rivière qui facilite la communication avec la Virginie. Il ne faut pas plus de quinze jours pour s'y rendre de New-York. Le principal de ces établissemens se nomme *Gallipolis*. Un autre déjà commencé s'appellera *Aiglelys*.

Il n'y a point encore de gouvernement proprement dit; mais il est déjà facile de remarquer une tendance générale vers le gouvernement démocratique. En attendant qu'on s'occupe à faire des lois, les colons ont désigné parmi eux quelques personnes en qui ils ont reconnu de la capacité et de la prudence, pour accommoder les différens qui peuvent survenir entre eux «.

Fin du second volume.

TABLE
DES
SOMMAIRES ET MATIÈRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

